

994.

SET OF 3 VOLS

£4.50

LA BELLE

GABRIELLE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA BELLE

GABRIELLE

PAR

Auguste Maquet.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1854


LIBRARY
AUG 15 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

I

FAMINE AU CAMP.

Au revers du monticule qui domine la Seine entre Triel et Poissy, s'étendent plusieurs villages cachés à demi sous les roches ou dans les bois.

Les roches se sont peu à peu recouvertes de vignes, et c'est pour ainsi dire le dernier raisin que le soleil de France consente à échauffer, comme si, ayant épuisé la vigueur de ses rayons sur le Rhône, la Loire et la haute Saône, il n'avait plus qu'une stérile caresse pour le

Vexin et un froid regard pour la Normandie.

Ces pauvres vignes dont nous parlons eussent pu se réjouir au soleil de l'année 1593. Jamais plus chaude haleine n'était venue les visiter depuis un siècle. Certes les raisins pouvaient bien mûrir cette année et donner à flots le petit vin taquin de Médan et de Brézolles; mais ce que le soleil voulait faire, la politique le défit; au mois de juillet il n'y avait déjà plus de raisins dans les vignes. La petite armée du roi de France et de Navarre, du roi béarnais, du patient Henri IV, campait dans les environs depuis une semaine.

Depuis quatre ans, Henri, roi déclaré de France après la mort d'Henri III, disputait une à une toutes les pièces de son royaume, comme si la France se fût jouée au jeu d'échecs entre la Ligue et le roi. Arques, Ivry, Aumale, Rouen et Dreux avaient sacré ce prince, et pourtant il n'eût pu entrer à Reims pour recevoir la sainte ampoule. Il avait des soldats, et pas de sujets; un camp, pas de maison; quelques villes ou bourgades, mais ni Lyon, ni Marseille, ni Paris! A grand' peine s'était-il établi à Mantes avec une cour dérisoire, mi-partie chevaliers, mi-partie lansquenets et reîtres. Une brave noblesse l'entourait. Le peuple lui manquait par-

tout. Qu'il se fasse catholique! disaient les catholiques. Qu'il reste huguenot! disaient les réformés. Qu'il disparaisse, catholique ou huguenot! disaient les ligueurs.

Henri, bien perplexe, bien gêné, parce qu'il se sentait gênant, bataillait et rusait, toujours soutenu par l'idée que le ciel l'avait fait naître à onze degrés loin du trône, et que, si huit princes morts lui avaient aplani ces onze degrés, ce devait être pour quelque chose dans les desseins de la Providence.

En attendant, replié sur lui-même pour méditer de nouveaux plans, comme aussi pour reposer ses partisans ruinés par l'attente et irrités par la guerre, il venait d'accepter une trêve proposée par les Parisiens. Paris est une ville qui aime bien la guerre civile, pourvu qu'elle ne dure pas longtemps.

Or, tandis que M. de Mayenne se débattait contre ses bons alliés les Espagnols qui l'étouffaient en l'embrassant, et cherchait à prendre en détail ses amis les Seize, qu'il avait réduits à douze, Henri, pauvre mais fort, affamé mais sain d'esprit, sans chemises mais cuirassé de gloire, négociait avec le pape sa réconciliation avec Dieu, et faisait fourbir ses canons pour se réconcilier plus vite avec son peuple. Il riait,

jeûnait, courait l'aventure, pensait en roi, agissait en chevau-léger, et tandis qu'il s'accrochait ainsi aux buissons plus ou moins fleuris de la route, ses destinées marchaient à pas de géant sous le souffle invincible de Dieu.

Donc, une trêve venait d'être signée entre les royalistes et les ligueurs, une trêve ardemment désirée par ceux-ci, qui avaient bien des blessures à cicatriser.

Pendant trois mois, les mousquetades allaient se taire, des négociations allaient se nouer de Mantes à Rome, de Paris à Mantes. Courriers de courir, curés et ministres de s'interposer, prédicateurs de réfléchir, car les plus fougueux, qui tonnaient pendant la guerre contre cet hérétique, ce parpaillot et ce Nabuchodonosor, avaient peur des éclats de leur voix depuis le silence de la trêve. La campagne était libre et les gens de guerre laissaient leur casque pour un chapeau de feutre. Les ligueurs s'épanouissaient dans leurs bonnes grosses villes, et les royalistes de l'armée, réduits au rôle de chiens chasseurs que l'on a muselés, erraient dans le Vexin, en jetant des regards affamés sur les châteaux, les métairies, les bourgs ligueurs, tout reluisants et riants, dont les cuisines lançaient d'insolentes fumées.

Ces doux loisirs existaient de par l'article IV de la trêve, qui commandait sous peine de mort l'inviolabilité des personnes et des propriétés, depuis madame de Mayenne jusqu'à la dernière faneuse des champs, depuis le trésor de la Ligue jusqu'à l'épi de blé qui jaunissait dans la plaine.

Le roi tenait Mantes et ses environs, voilà pourquoi à Médan les royalistes dans leurs promenades désespérées gaspillaient le raisin vert, ou l'écrasaient en cherchant quelque lièvre ou quelque perdreau encore trop faible pour traverser la Seine.

Mais ces ressources avaient été bien vite épuisées, et tous ceux de l'armée royale qui n'avaient pas obtenu de congés ou de permissions commençaient à ressentir ce que les Parisiens avaient si bien connu les années précédentes — disette et famine.

Au commencement de juillet, disons-nous, deux compagnies du régiment des gardes, commandées par Crillon, avaient reçu ordre d'aller camper, et de former ainsi l'avant-garde de l'armée, entre Médan et Vilaines. Pour ne pas incommoder les habitants, ce corps avait dressé des tentes. Crillon, absent la plus grande partie du jour, se reposait du service sur son premier capitaine. Un petit parc d'artillerie, installé sur

la hauteur, amenait en inspection dans ces parages M. de Rosny, le futur Sully d'Henri IV, dont les prétentions sur ce chapitre étaient des plus impérieuses. Comme les gardes se recrutaient parmi les plus braves cadets des bonnes maisons, la compagnie était choisie, dans ce poétique séjour. Toutefois, on y mourait d'ennui et de misère. Adossés au monticule, ayant en face la Seine verte et calme, qui caressait comme un ruban de moire des îles pittoresques, les pauvres gardes, brûlés par le radieux soleil, éblouis par la luxuriante verdure des trembles et des saules, se demandaient entre eux pourquoi les oiseaux fendaient l'air si joyeux, pourquoi les poissons sautaient si allégrement dans l'eau, pourquoi les agneaux bondissaient si gracieusement dans les pâturages, alors qu'il était défendu aux soldats royalistes de toucher à toutes ces choses qui sont si bonnes, et que Dieu, dit-on, a créées pour le plaisir et les besoins de l'homme.

Parmi les plus désespérés de ces fantômes errants, il en était un surtout qui se distinguait par ses hélas lugubres accompagnés d'une pantomime plus active que celle d'un moulin à vent. Ses deux bras battaient le vide lorsqu'ils n'étaient point occupés à ranger sur sa hanche

gauche une longue épée pendue à un flasque baudrier de vache, laquelle épée, impatiente comme son maître, revenait toujours en avant pour interroger, en la heurtant du pommeau, certaine pochette qui ne contenait qu'un petit couteau et un bout de mèche pour l'arquebuse.

Ce garde, c'était un jeune homme de vingt ans au plus, trapu, nerveux, au teint de bistre, ombragé par de longs cheveux noirs que les huiles du parfumeur n'avaient pas assouplis depuis le siége de Rouen, c'est-à-dire depuis près d'une année; ce jeune homme, disons-nous, lorsqu'il avait bien tourmenté ses bras et son épée, mettait sa main en guise de visière sur deux yeux dilatés et fixes comme ceux d'un aigle, et il fouillait de ce regard inquisiteur tout l'horizon de Médan à Saint-Germain, demi-cercle immense où Dieu s'est plu à accumuler les plus riches échantillons de ses œuvres.

— Eh bien! Pontis, notre recrue, lui dit l'officier-capitaine qui se faisait coudre du ruban frais par son laquais, à l'ombre d'un tilleul chargé de fleurs, que voyez-vous de si beau dans les nuages? Apercevrait-on d'ici le donjon de messieurs vos ancêtres? Qui sait? ces nuages ont peut-être passé au-dessus.

— Sambioux! mon capitaine, repartit le jeune

homme avec un sourire contraint, Pontis en Dauphiné est trop loin pour qu'on l'aperçoive. D'ailleurs, je n'y songe point, Pontis est à monsieur mon frère aîné, qui m'en a mis poliment dehors. Et c'est heureux pour moi, ajouta-t-il en forçant de plus en plus son sourire, car si je me gobergeais chez moi, je n'aurais pas l'honneur de servir le roi sous vos ordres.

— Stérile honneur, grommela une voix sourde partie d'un groupe de gardes, gentilshommes huguenots, pittoresquement vautrés au penchant d'un tertre.

Ni Pontis ni le capitaine ne feignirent d'avoir entendu. Celui-ci frisa ses rubans jonquille, celui-là reprit sa contemplation en murmurant :

— Oh! non, ce n'est pas les nuages que je regarde.

— Quoi donc, alors? dirent ensemble plusieurs compagnons qui se soulevèrent à demi autour de Pontis.

— J'admire, messieurs, toutes ces fumées noires, bleues et blondes qui montent des cheminées de Poissy.

— Eh! qu'avez-vous affaire de fumées? reprit le capitaine; fumée est vide!

Pontis, comme plongé dans une mélancolique extase :

— Oh! dit-il, la fumée bleue me représente une eau bouillante dans laquelle se peuvent cuire œufs, poissons et menus abatis de volailles; la rousse me semble née d'un gril chargé de côtelettes et de saucisses; la noire vient tout simplement des fours de boulangers... On fait de si bon pain à Poissy!

— Nous ne sommes pas à Poissy, répondit philosophiquement un des gardes qui s'étendit sur l'herbe brûlée; nous sommes sur les terres de Sa Majesté.

— Dirai-je très-chrétienne? demanda un autre d'un ton goguenard.

— Pas encore, mais bientôt, j'espère, dit vivement Pontis. Le roi nous fait mourir de faim parce qu'il n'est pas catholique. Que ne l'est-il!

— Eh! eh! monsieur de la messe, crièrent au jeune homme plusieurs huguenots réveillés par ce souhait de Pontis, si vous n'êtes pas de la religion, n'en dégoûtez pas les autres.

Le capitaine s'éloigna en chantonnant, pour ne point se compromettre.

— Ma foi! messieurs, dit Pontis, ne chicanez pas pour si peu; nous sommes bien tous de la même église, allez!

— Bah ! firent les huguenots, depuis quand?

— Sambioux ! nous sommes tous d'une religion dans laquelle personne ne boit ni ne mange.

Un famélique éclat de rire accueillit funèbrement cette saillie de Pontis.

— Je disais donc, continua-t-il encouragé, que toutes ces fumées de là-bas sont catholiques, que Paris est catholique, que les châteaux qui nous environnent et nous narguent sont catholiques. Je veux être pendu si tout ce qu'il y a de bon dans la vie n'est pas catholique romain. Voilà pourquoi je voudrais que Sa Majesté entrât dans une religion nourrissante. Ah ! vous avez beau murmurer, vous ne ferez jamais autant de bruit que mon estomac.

— Si le roi se convertit à la messe, s'écria un huguenot, je quitte son service.

— Et moi, répliqua Pontis, je le quitte s'il ne se convertit pas...

— Ventre du pape! s'écria le huguenot en se levant à moitié.

— Tiens, vous avez encore la force de vous mettre en colère? Eh bien, moi, je garde mon souffle pour une meilleure occasion. Huguenots ou catholiques devraient, au lieu de se quereller, aviser au moyen de vivre.

— Quelle idée a-t-il eue, le roi, poursuivit le huguenot grondeur, d'accorder une trêve à ce gros Mayenne? Nous serions en ce moment sous Paris; mais non... au lieu d'exterminer la Ligue, on la ménage. Tout cela finira par des embrassades.

— Pourquoi ne pas commencer tout de suite? s'écria Pontis ; au moins nous serions de la fête, tandis que si l'on tarde nous serons tous morts. Sambioux! que j'ai faim !

Un nouvel interlocuteur s'approcha du groupe, c'était un jeune garde nommé Vernetel.

— Messieurs, dit-il, je fais une réflexion : puisqu'il y a une trêve, pourquoi ne sommes-nous pas à Mantes avec la cour? On y mange, à Mantes.

— Quelquefois, grommela le huguenot.

— Au fait, dit Pontis, l'idée de Vernetel est bonne; pourquoi sommes-nous ici où l'on ne fait rien, et non à Mantes où est le roi?

— Parce que le roi n'est pas à Mantes, dit Vernetel. Tenez, en voici la preuve.

Et il montra aux gardes un petit homme qui passait fort affairé, portant un paquet recouvert d'une enveloppe de serge, comme s'il eût été tailleur d'habits ou pourvoyeur de la garde-robe.

— Quel est celui-là? demanda Pontis, et pourquoi vous fait-il croire que le roi n'est pas à Mantes?

— On voit bien que vous êtes nouveau chez nous, répliqua le huguenot, vous ne connaissez pas maître Fouquet la Varenne.

— Qui cela, la Varenne? demanda Pontis.

— Celui qui est partout où doit venir mystérieusement le roi, celui qui lui ouvre les portes trop bien fermées, celui qui reçoit les étrivières que mériterait souvent Sa Majesté, enfin celui qui porte les poulets du roi!

— Eh! l'honnête homme! cria le jeune cadet, servez-en un par ici!... Nous sommes plus pressés que le roi.

— Voilà d'indécentes plaisanteries, jeunes gens, interrompit une voix mâle et sévère qui fit retourner les gardes.

— M. de Rosny! murmura Pontis.

— Oui, monsieur, répliqua gravement l'illustre huguenot qui traversait la clairière en lisant une liasse de papiers.

— Monsieur a l'oreille fine, ne put s'empêcher de dire Pontis; nous n'avons pourtant pas la force de parler bien haut.

— Encore mieux vaudrait-il vous taire, repartit Rosny tout en marchant.

— Nous ne demandons pas mieux, monsieur, mais fermez-nous la bouche.

Et le cadet compléta sa phrase par une pantomime à l'usage de toutes les nations qui ont faim.

Rosny haussa les épaules et passa outre.

— Vieux ladre, grommela Pontis; il a dîné hier, lui, et il est capable de dîner encore aujourd'hui!

— Comment, vieux? dit le huguenot; savez-vous l'âge de M. de Rosny?

— Sept cents ans au moins.

— Trente-trois à peine, M. le catholique, sept ans de moins que le roi.

— C'est singulier, répondit Pontis, depuis vingt ans que j'existe, j'ai toujours entendu parler de M. de Rosny comme d'Abraham ou de Mathusalem. Croyez-moi, c'est un homme qui a commencé avec la création.

— C'est que voilà longtemps qu'il travaille à devenir célèbre, dit le huguenot; c'est une de nos colonnes, c'est la manne de nos esprits.

— Que ne l'est-il de nos estomacs! Moi, voyez-vous, je n'ai pas les mêmes raisons que vous d'adorer le grand Rosny. Vous êtes huguenot comme lui, moi catholique. Je suis entré aux gardes par amour pour notre mestre de

camp Crillon, qui est catholique aussi. Vous n'osez rien demander à votre idole Rosny, vous; tandis que moi, M. de Crillon serait ici, au lieu d'être je ne sais où, j'irais lui emprunter un écu. Je ne suis pas fier, moi, quand j'ai faim. Sambioux! que j'ai faim!

Comme il achevait ces mots entrecoupés de soupirs, un pas de cheval retentit sur la terre sèche, et l'on vit s'avancer, portant deux paniers, un gros bidet pansu, précédé du maître d'hôtel de M. de Rosny, et suivi d'un paysan et d'un laquais.

Le cortége défila au milieu des cadets, qui dévoraient des yeux les paniers et la bête, et bientôt après, à l'ombre de ces beaux tilleuls dont nous avons parlé, une table se dressa, sur laquelle le maître d'hôtel rangea certaines provisions d'une couleur et d'un parfum insultants pour les affamés.

M. de Rosny, toujours avec ses papiers et sa gravité, s'avança vers la table, s'y installa en compagnie du capitaine des gardes, du capitaine des canons et de quelques seigneurs privilégiés au nombre desquels on remarquait ce même Fouquet la Varenne, porteur des poulets royaux.

Au grand bruit de conversations et de vais-

selle, ces messieurs commencèrent leur festin, frugal si l'on considère la qualité des convives, mais sardanapalesque eu égard à la détresse des gardes qui y assistaient de loin.

Pontis n'en put supporter longtemps la vue.

— Quand je vous disais qu'il dînerait encore aujourd'hui! Sambioux! s'écria-t-il, que la paix est une sotte chose pour les gens qui n'ont pas de maître d'hôtel! En guerre, au moins, l'on chasse et l'on pille; si l'on ne mange que de deux jours l'un, au moins, ce jour venu, fait-on bombance pour deux jours!

— Il y a des vivres aux environs, dit un huguenot qui léchait une croûte bien sèche frottée d'ail; que n'en achetez-vous?

— Que n'en achetez-vous vous-même, répliqua Pontis exaspéré, au lieu de grignoter vos croûtes comme un rat maigre?

— Mieux vaut une croûte que pas de croûte, répliqua le huguenot. Ne faites pas tant d'embarras, mon jeune monsieur, et si vous n'avez pas d'argent, serrez-vous le ventre!

— Est-ce qu'on a de l'argent! s'écria Pontis. En avez-vous, Castillon? en avez-vous, Vernetel? en avez-vous, les uns ou les autres?

Tous, par un mouvement spontané comme à

l'exercice, mirent la main à des poches qui rendirent un son mat et plat.

— Pourquoi aurions-nous de l'argent? dit Vernetel; le roi n'en a pas.

— Mais le roi mange.

— Quand on l'invite à dînər. Faites-vous inviter par M. de Rosny.

— Ou priez-le de vous laisser ses miettes.

— Sambioux! j'aimerais mieux... Ah! messieurs, une idée. Qui a faim ici?

— Moi, répondit un chœur imposant.

— Partons quatre et allons nous faire inviter dans le voisinage; nous sommes gens de bonne mine.

— Eh! eh! grommela le huguenot en détaillant les habits râpés de ses camarades.

— Nous sommes bons gentilshommes, poursuivit Pontis, et gardes du roi...

— D'un roi contesté, c'est incontestable.

— Il est impossible que nous ne trouvions pas dans les environs un ami, une connaissance, un cousin, un proche plus ou moins éloigné. Voyons, varions les nationalités pour nous donner plus de chances de trouver des compatriotes. De quel pays est Vernetel?

— Tourangeau.

— Je vous prends. Et Castillon?

— Poitevin.

— Prenons Castillon. Moi je suis Dauphinois; il nous faudrait un Gascon. L'arbre généalogique d'un Gascon pousse des racines aux quatre coins du monde.

— Quel dommage que le roi ne soit pas là! dit Vernetel, nous l'emmènerions; c'est lui qui a des cousins et des cousines, bon Dieu!...

Et chacun de rire. Henri IV eût bien ri lui-même s'il eût entendu ces jeunes fous.

— Ainsi, continua Pontis, c'est convenu, nous allons demander à dîner sans façon dans la première gentilhommière que nous trouverons. Regardez les jolies maisons qui montrent leur tête blanche parmi les arbres. A gauche, là-bas, ce château avec pelouses. Mais il faudrait passer l'eau, et c'est trop loin. A droite... Ah!... voyez à droite, au milieu de ce jeune parc, le charmant donjon bâti de briques et de pierre neuve... Voilà notre affaire... un petit quart de lieue à peine... partons!... Que j'ai faim!

Pontis serra la boucle de sa ceinture avec une facilité déplorable.

— Partons, répéta-t-il, sinon j'arriverai squelette.

— Mais il faut la permission, dit Vernetel; demandons-la au capitaine.

— Ne faites pas cela! s'écria Pontis.

— Pourquoi?

— Parce que s'il refusait, nous serions forcés de mourir de faim, et que je ne le veux pas. Il y a plus; s'il refusait, je ne pourrais m'empêcher de passer outre, et alors ce sont des désagréments à n'en plus finir.

— Oui, on est pendu, par exemple.

— Non pas, parce qu'on est gentilhomme, mais arquebusé, ce qui n'est pas moins désagréable.

— Bah! répliqua Pontis avec la résolution de son âge; tandis que nous allons chercher ce repas indispensable, nos camarades feront le guet; on leur rapportera quelques reliefs pour leur peine. Si le capitaine demande où nous sommes, on lui répondra que nous avons aperçu un levraut se remettre dans la vigne, et que nous allons faire un tour.

— Et s'il y avait une prise d'armes pendant notre absence? dit Vernetel.

— Bon! en trêve?

— Le roi doit venir... remarquez que son porte-poulets est ici, c'est signe qu'on attend Sa Majesté. Et puis M. de Crillon peut arriver.

— Notre mestre de camp est sans façons avec ses gardes. S'il vient, il dira, selon son

habitude, en faisant signe de la main : « La la, assez, tambour, » et on rompra les rangs sans que nous ayons été appelés. D'ailleurs, j'ai faim, et si le roi était ici, je le lui dirais à lui-même. Sambioux ! partons !

Vernetel et Castillon commencèrent à allonger le pas, entraînés par la fougue de leur camarade. Mais Pontis leur fit observer qu'en courant ils seraient remarqués, rappelés peut-être ; qu'il fallait, au contraire, s'éloigner lentement, en se dandinant, en regardant le ciel et l'eau ; puis, à un détour du chemin, prendre ses jambes à son cou, et faire le quart de lieue en cinq minutes.

Tous trois se mirent en marche, secondés par les camarades, qui, se levant et s'interposant entre la table des officiers et les fugitifs, dérobèrent ainsi leur départ à tous les yeux. Mais soudain, derrière une haie, parut un cavalier qui leur barra le passage.

II

D'UN LAPIN, DE DEUX CANARDS, ET DE CE QU'ILS PEUVENT COUTER DANS LE VEXIN.

C'était un beau jeune homme de vingt ans, fringant, découplé en Adonis, avec des cheveux blonds admirables, une fine moustache d'or et des dents brillantes comme ses yeux. Il montait un bon cheval rouan chargé d'une valise respectable. Son costume de fin drap gris bordé de vert, moitié bourgeois moitié militaire, annonçait l'enfant de famille; un manteau neuf roulé sous le bras, une large épée espagnole bien pendue à son côté complétaient l'ensemble, et

tout cela, monture et harnais, habit et figure, bien que poudreux, supportait victorieusement l'éclat du grand jour et répondait aux rayons du soleil par une rayonnante mine que Phébus lui-même, ce dieu de la beauté, eût empruntée assurément, s'il fût jamais venu à cheval parcourir le Vexin français.

— Pardon, messieurs, dit le jeune cavalier en arrêtant les trois gardes au moment où ils allaient prendre leur volée : c'est ici le campement des gardes, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, dit Pontis.

Et il se disposa à reprendre son élan.

— Et M. de Crillon commande les gardes? continua le jeune homme.

— Oui, monsieur.

— Je vous demande encore pardon de vous arrêter, car vous semblez être pressé; mais veuillez m'indiquer la tente de M. de Crillon.

— M. de Crillon n'est pas au camp, dit Vernetel.

— Comment! pas au camp... où donc alors le trouverai-je?

— Monsieur, nous avons bien l'honneur de vous saluer, dit Pontis avec volubilité en faisant signe à Vernetel.

Et comme Vernetel et Castillon se récriaient, Pontis les prit par la main et les emmena ou plutôt les emporta pour couper court à la conversation.

— Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que si ce dialogue eût duré, j'allais tomber d'inanition? Courons! le chemin descend, et mon corps roule tout seul vers le dîner.

Le cavalier souriant regarda les trois enragés qui pirouettaient dans la pente rocailleuse, et sans avoir rien compris à leur précipitation, il s'achemina vers le campement des gardes.

Pontis avait bien tort d'envier à M. de Rosny son repas et son maître d'hôtel. Ce repas était abreuvé d'amertume. M. de Rosny s'évertuait à demander sous toutes les formes à la Varenne comment et pourquoi il était venu seul à Médan, lui qui ne marchait jamais sans son maître, et la Varenne, affectant les airs les plus mystérieux, répondait à ces questions avec une fausseté diplomatique dont Rosny enrageait, malgré toute sa philosophie.

Plus d'une fois il frappa sur la table dans sa colère, et, oubliant l'étiquette, fronda les légèretés et les caprices vagabonds de son roi. C'est à ce moment que les gardes amenèrent le jeune cavalier qui venait d'entrer dans le camp.

— Qui êtes-vous, et que voulez-vous ? demanda M. de Rosny, qui pliait sa serviette avec méthode.

— Je voudrais parler à M. de Crillon, répliqua poliment le jeune homme.

— Qui êtes-vous? répéta Rosny. N'arrivez-vous pas de Rome?

— Monsieur, je voudrais parler à M. de Crillon, qui est mestre de camp des gardes françaises, continua du même ton le jeune homme dont la parfaite douceur ne s'altéra point au contact de cette curiosité.

— Libre à vous de ne vous point nommer, dit le flegmatique Rosny; c'est peut-être une affaire de service qui vous amène, auquel cas, ayant l'honneur de me trouver au même lieu que M. de Crillon pour les intérêts du roi, j'eusse pu vous écouter et vous satisfaire. Voilà pourquoi je vous questionnais. Je suis Rosny.

Le jeune homme s'inclina.

— Ce qui m'amenait près M. de Crillon, c'est affaire particulière, dit-il; quant à mon nom, monsieur, je m'appelle Espérance, et j'ai l'honneur d'être votre serviteur; je n'arrive pas de Rome, mais de Normandie.

Rosny subit, malgré lui, le charme tout-puissant qui s'exhalait de ce jeune homme.

— A bonne mine, dit-il, voilà un beau nom.

— Qui n'est pas un nom, murmura le capitaine.

Rosny reprit :

— M. de Crillon n'est point céans, monsieur; il inspecte les autres compagnies de son régiment, qui est disséminé le long de la rivière; mais il doit revenir bientôt. Attendez.

— Espérez ! ajouta le capitaine en souriant.

— C'est ce que je fais toute ma vie, répliqua le jeune homme avec son enjouement plein de grâce.

Rosny et le capitaine se levèrent.

— Espérance! dit Rosny à l'oreille de son compagnon, le beau nom pour les aventures!

Et tous deux descendirent vers le rivage pour aider à la digestion par la promenade.

Espérance attacha son cheval à un arbre, plia son manteau proprement et s'assit dessus, les jambes pendantes, en se tournant avec l'intelligent instinct des rêveurs ou des amoureux vers le plus poétique côté du panorama.

Un quart d'heure était à peine écoulé lorsqu'il entendit une explosion de rires joyeux à l'extrémité de la circonvallation. C'étaient les gardes qui se pressaient en tumulte autour des

trois pourvoyeurs que nous avons vus partir pour la provision.

Pontis élevait en l'air sur ses deux mains un plat de terre d'une honorable dimension. Il tenait sous son bras, par un miracle d'équilibre, un pain de plusieurs livres; deux canards et des pigeons étranglés pendaient en sautoir à son cou.

Vernetel avait pour trophée un long et gras lapin de clapier, un pain rond et un faisceau de boudins et de saucisses. Castillon ne portait qu'une dame-jeanne; mais elle suffisait à la vigueur d'un seul homme.

La joie générale se changea en admiration, quand, Pontis abaissant son plat à la hauteur du vulgaire, on découvrit qu'il contenait un pâté de hachis, bouillant encore dans un jus solide et généreux.

L'escouade s'attroupa, se groupa; les uns eurent les canards et le lapin qu'ils se mirent à préparer; les autres, plus heureux, s'attablèrent immédiatement, c'est-à-dire qu'on fit sur l'herbe une belle place nette, qu'on en marqua le centre avec ce noble pâté, et que douze convives invités par le magnanime Pontis reçurent la permission d'étaler sur des tranches de pain homériques une couche odorante de hachis.

Espérance regardait de loin, en souriant, ce festin et ces intrépides mangeurs ; il admirait aussi le roi de la fête, Pontis, dont la physionomie radieuse éclairait joyeusement tout le groupe, lorsque soudain on entendit comme un cri lointain. Ce cri fit dresser l'oreille à Espérance et l'étonna. Mais les convives l'entendirent à peine, éperdus qu'ils étaient de faim et de bonheur.

— Tiens, on crie! dit Vernetel la bouche pleine.

— Oui, répliqua Pontis, ils se seront aperçus au château de la disparition de leur dîner.

— Racontez-nous donc, Pontis, comment vous avez fait cette rafle? dit un des gardes en plumant les volailles.

— Cela me ferait perdre bien des bouchées, dit le jeune Dauphinois. En deux mots, le voici : Nous avons poliment montré notre nez à la porte et demandé à présenter nos hommages au maître de la maison. Un bourru de concierge, entr'ouvrant la grille, nous a dit qu'il n'y avait personne. Nous avons insisté, nous déclarant gentilshommes et gardes de Sa Majesté. Le butor a répliqué qu'il n'y avait ni Majesté, ni gardes en France, et qu'il n'y avait qu'une trêve.

— Des ligueurs! des Espagnols! s'écrièrent tous les convives.

— C'est ce que nous nous sommes dit tout de suite, ajouta Pontis qui profita de l'indignation générale pour remplir à la fois sa bouche et sa tartine. Alors j'ai passé ma jambe entre les portes de la grille, ce qui a empêché le ligueur de la fermer; puis, je suis entré; ces deux messieurs m'ont suivi. Il y avait dans la cuisine des parfums à faire évanouir saint Antoine. Puisqu'il n'y a personne au château, ai-je dit, voilà un dîner qui sera perdu. Aussitôt j'ai allongé la main vers ces volailles que venait d'apporter la fermière. Le concierge a crié, deux valets sont accourus, de là des broches et des lardoires. Nous autres gentilshommes, nous n'avons pas tiré l'épée, non, mais j'ai avisé dans l'âtre des tisons ardents sur lesquels je me suis jeté et que j'ai lancés sur cette canaille. Éblouis par une pluie de feu, ils ont battu en retraite. Alors j'ai saisi le plat que voici, jeté à mon cou ce Saint-Esprit de ma façon. Vernetel et Castillon n'osaient seulement bouger, tant l'admiration les paralysait; j'ai indiqué à l'un cette amphore, à l'autre ce lapin; nous avons fait retraite en triangle sans être inquiétés, et nous voici.

Pontis fut congratulé par un tonnerre d'applaudissements auxquels Espérance, toujours assis à la même place, mêla ses plus francs éclats de rire.

Tout à coup les cris devinrent plus vifs et se rapprochèrent. Sans doute ils avaient été interceptés pendant quelques secondes par la convexité du monticule. Ces cris étaient poussés par un homme qu'on vit apparaître brusquement à l'entrée du quartier des gardes.

Essoufflé, gesticulant avec énergie, les yeux troublés par la colère, il attira d'abord l'attention de tous les spectateurs.

— C'est quelqu'un du château que nous avons dîmé, murmura Vernetel à l'oreille de Pontis.

Celui-ci interrompit son repas. Les autres gardes s'interrompirent également dans leurs préparations culinaires. On en vit cacher derrière leur manteau la volaille aux trois quarts plumée.

Espérance, comme tout le monde, fut frappé de l'altération empreinte sur les traits du nouveau venu, dont le visage jeune et caractérisé s'était contracté jusqu'à la laideur. Ses cheveux, plutôt roux que blonds, se hérissaient. Un frisson de fureur courait sur ses lèvres minces et pâles.

C'était un homme de vingt-deux ans à peine, svelte et grand. Ses formes fines et nerveuses annonçaient une nature distinguée, rompue aux violents exercices. Dans son pourpoint vert, de forme un peu surannée, d'étoffe quasi grossière, il conservait des façons nobles et délibérées. Mais le couteau trop long pour la table, trop court pour la chasse, qui brillait sans gaîne dans sa main tremblante, révélait une de ces indomptables fureurs qui veulent s'éteindre dans le sang.

Ce jeune homme avait gravi si rapidement la colline qu'il faillit suffoquer et put à peine articuler ces mots :

— Où sont les chefs ?

Un garde, qui essaya d'arrêter le furieux en lui opposant le rempart d'une pique, fut presque renversé.

Un enseigne, accouru au bruit, s'interposa en voyant bousculer son factionnaire.

— Plaisantez-vous, maître, s'écria-t-il, d'entrer ainsi le couteau à la main chez les gardes de Sa Majesté?

— Les chefs! cria encore le jeune homme d'une voix sinistre.

— J'en suis un! dit l'enseigne.

— Vous n'êtes pas celui qu'il me faut, ré-

pliqua l'autre avec une sorte de dédain sauvage.

Et comme une exclamation générale couvrait ses paroles, comme, excepté Pontis et ses convives, chacun menaçait l'insulteur :

— Oh ! vous ne me ferez pas peur, dit-il d'un accent de rage concentrée, je cherche un chef, un grand, un puissant, qui ait le pouvoir de punir.

Rosny et le capitaine s'étaient approchés lentement pour savoir la cause de ce tumulte.

Le jeune homme les aperçut.

— Voilà ce qu'il me faut, murmura-t-il avec un fauve sourire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rosny, devant qui s'ouvrirent les rangs.

Et il attacha son regard pénétrant sur ce visage décomposé par toutes les mauvaises passions de l'humanité.

—Il y a, monsieur, répondit le jeune homme, que je viens ici demander vengeance.

— Commencez par jeter votre couteau ! dit Rosny. Allons, jetez-le !

Deux gardes, saisissant brusquement les poignets de cet homme, le désarmèrent. Il ne sourcilla point.

— Vengeance pour qui ? continua Rosny.

— Pour moi et les miens.

— Qui êtes-vous?

— Je m'appelle la Ramée, gentilhomme.

— Contre qui demandez-vous cette vengeance?

— Contre vos soldats.

— Je n'ai point ici de soldats, dit M. de Rosny, blessé du ton hautain d'un pareil personnage.

— Alors, ce n'est point à vous que j'ai affaire. Indiquez-moi le chef de ceux-ci.

Il désignait les gardes frémissant de colère.

— M. de la Ramée, reprit froidement Rosny, vous parlez trop haut, et si vous êtes gentilhomme, comme vous dites, vous êtes un gentilhomme mal élevé; *ceux-ci* sont des gens qui vous valent, et que je vous engage à traiter plus courtoisement. Je vous eusse déjà laissé vous en expliquer avec eux, si vous ne paraissiez venir ici pour faire des réclamations. Or, en l'absence de M. de Crillon, j'y commande, ici, et je suis disposé à vous faire justice, malgré vos façons. Ainsi, du calme, de la politesse, de la clarté dans vos récits, et abrégeons!

Le jeune homme mordit ses lèvres, fronça les sourcils, crispa les poings; mais subjugué par le sang-froid et la vigueur de Rosny, dont

pas un muscle n'avait tressailli, dont le coup d'œil incisif l'avait blessé comme une pointe d'épée, il respira, recueillit ses idées et dit :

—A la bonne heure ! J'habite avec ma famille le château que vous apercevez au bas de la colline, dans ces arbres à droite. Mon père est au lit, blessé.

— Blessé? interrompit Rosny. Est-ce un soldat du roi?

Le jeune homme rougit à cette question.

— Non, dit-il d'un air embarrassé.

— Ligueur, va! murmurèrent les gardes.

— Continuez, interrompit Rosny.

— J'étais donc près du lit de mon père avec mes sœurs, quand un bruit de lutte nous vint troubler. Des étrangers étaient entrés de force dans la maison, avaient frappé et blessé mes gens, et pillé de vive force.

— Silence! dit Rosny à des voix qui réclamaient autour de lui.

— Ces étrangers, poursuivit la Ramée, non contents de leurs violences, ont pris des tisons au foyer, ils les ont lancés sur la grange, qui brûle en ce moment; regardez!

En effet, tous, se retournant, virent s'élever

des tourbillons de fumée blanche qui s'élançaient en larges et ondoyantes spirales pardessus les arbres du parc.

Pontis et ses compagnons pâlirent. Un silence effrayant s'étendit sur l'assemblée.

—En effet, dit M. de Rosny avec une émotion qu'il ne put maîtriser, voici un incendie... il faudrait s'y transporter.

— Quand on arrivera, tout sera fini; la paille brûle vite. Tenez, voici déjà les toits qui brûlent.

Le jeune homme, après ces paroles, s'arrêta satisfait de l'effet qu'elles avaient produit.

— Et, demanda Rosny, votre famille vous envoie ici pour obtenir justice?

— Oui, monsieur.

— Les coupables sont donc ici?

— Ce sont des gardes.

— Du roi?...

— Des gardes, répéta la Ramée avec une si visible répugnance à prononcer ce mot : le roi, que Rosny s'en trouva blessé.

— Une seule personne qui affirme, M. la Ramée, ne saurait être crue, répliqua-t-il, fournissez des témoins.

—Qu'on vienne à la maison, pas vos soldats, ils achèveraient de tout brûler et massacrer,

mais un chef... et les blessés parleront, les murailles fumantes dénonceront.

Comme un murmure d'indignation s'élevait contre l'audacieux qui maltraitait ainsi tout le corps des gardes, Rosny révolté dit au jeune homme :

— Vous entendez, monsieur, ce qu'on pense de vos injures. On voit bien que vous nous savez en pleine trêve, et que la parole sacrée du roi de France vous garantit.

—Elle m'a étrangement garanti tout à l'heure! s'écria la Ramée avec une ironie amère. Oh! non, ce n'est pas pour qu'elle me garantisse que je viens invoquer la trêve, c'est pour qu'elle me venge. J'offre toutes les preuves, j'ai entendu le rapport de mes domestiques, j'ai vu moi-même s'enfuir les larrons, et, au besoin, je les reconnaîtrais... Mais puisque vous êtes M. de Rosny, puisque vous mettez en avant la parole de votre roi... il faut que je sache bien si l'on me rendra justice, sinon j'irai droit à votre maître, et...

— Assez, assez, dit Rosny qui sentait la colère bouillonner en lui, pas tant de phrases et de coups d'œil furibonds; je suis patient, mais jusqu'à un certain terme.

— Oh!... vous me menacez? dit la Ramée

avec son sinistre sourire; eh bien, à la bonne heure! voilà qui achève l'œuvre, menacer le plaignant! vivent la trêve et la parole du roi!

—Monsieur, répliqua précipitamment Rosny mordant sa barbe, vous abusez de vos avantages; je vois bien à qui j'ai affaire. Si vous étiez un serviteur du roi, vous n'auriez ni cette aigreur ni cette soif de vengeance. Vous êtes quelque ligueur, quelque ami des Espagnols...

— Quand cela serait, dit la Ramée, vous ne me devriez que plus de protection, puisqu'il y a huit jours vos ennemis pouvaient se défendre avec des armes, et qu'aujourd'hui ils n'ont que votre parole et votre signature.

— Vous avez raison, vous serez protégé. Tout à l'heure vous parliez de reconnaître les coupables, voilà tous les gardes, faites votre ronde, essayez.

—On aurait pu m'épargner cette peine, murmura méchamment ce plaignant farouche ; des gens d'honneur se dénonceraient.

— Vous ne vous attendez pas à ce qu'ils le fassent, je suppose, dit Rosny. Puisque vous invoquez la trêve, vous en connaissez les articles, et la peine qu'ils portent contre l'espèce de violence dont vous vous plaignez est de na-

ture à conseiller le silence à ceux que leur conscience pousserait à parler.

— Je connais en effet cette peine, monsieur, s'écria le jeune homme, et j'en attends la stricte application.

— Quand vous aurez reconnu les coupables et qu'ils seront convaincus.

— Soit! cela ne sera pas long.

En disant ces mots avec une joie qui rayonnait sur son pâle visage, la Ramée attacha ses regards sur le cercle des gardes, qui, machinalement, comme s'ils se fussent sentis brûlés, reculèrent et se formèrent en lignes irrégulières, au milieu desquelles le vindicatif ligueur commença de marcher lentement comme s'il passait une revue.

Rosny, agité de mille idées contraires, luttait contre sa fierté qui se révoltait, et contre un sentiment d'équité naturelle, que venait encore fortifier le principe de la discipline et du droit des gens.

Il finit par s'appuyer sur le capitaine, dont l'exaspération était au comble, et lui dit :

— Mauvaise affaire! et je suis seul ici... Que n'avons-nous ici M. de Crillon! car, enfin, c'est lui qui est responsable des gardes.

— Si on me laissait faire, répliqua le capi-

taine les dents serrées, j'aurais bientôt arrangé l'affaire.

—Comment? demanda Rosny.

— Avec un bel et bon nœud de chanvre et la branche que voici!

—Silence, monsieur, répondit le huguenot que cette imprudente parole de l'officier acheva de faire pencher en faveur du droit commun. Silence! et qu'il ne vous arrive plus de traiter avec cette légèreté les conventions et actes signés du roi : où sera l'avenir de notre cause, monsieur, si, accusés d'agir de rapine et de violence, nous donnons raison aux plaignants en réparant par l'assassinat le vol de nos gens de guerre?

— Mais, balbutia l'officier, ce la Ramée est un petit scélérat, une vipère.

— Je le sais parbleu bien. Toutefois, il a été violenté, incendié. Justice lui sera faite. J'ai essayé de reculer le châtiment ou de le rendre impossible en forçant ce jeune homme à reconnaître lui-même les coupables. Je laissais à ceux-ci cette porte de salut. Mais, en vérité, je crois que la voilà fermée; car le drôle s'arrête et fixe sur ce petit groupe des regards trop joyeux pour que bientôt nous ne soyons pas réduits à prononcer une sentence. Allons, venez, faisons notre devoir.

Pendant toute cette scène, Espérance avait écouté avec avidité de sa place et s'était imprégné des émotions les plus poignantes. Mais quand il eut entendu le colloque de Rosny et de l'officier, il fut saisi d'une immense pitié pour ces pauvres gardes qu'il avait vus partir si joyeux l'instant d'avant, et fut pris également d'une indicible colère contre le plaignant, dont l'air, l'accent, toute la personne, en un mot, le révoltaient malgré la justice de ses plaintes.

Espérance s'approcha de Fouquet la Varenne qui considérait la scène stoïquement, en bourgeois que les soldats intéressent peu.

— Monsieur, dit-il, pardon, que porte ce fameux article de la trêve au sujet des violences qui seraient commises par les gens de guerre?

— Eh! eh!... jeune homme, répliqua le petit porte-poulets, c'est la mort.

III

COMMENT LA RAMÉE FIT CONNAISSANCE AVEC ESPÉRANCE.

La Ramée avait déjà inspecté une bonne partie des gardes sans rien signaler, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, comme Rosny venait de le dire au capitaine.

Il s'approcha du garde suspect, observa un moment, et se redressant vers Rosny, s'écria :

— En voici un !

C'était Vernetel qu'il désignait ainsi, en le touchant du doigt à la poitrine.

Presque au même instant il étendait son bras vers Castillon, en disant :

— Voici le deuxième!

Les deux inculpés se récrièrent; une menace sourde grondait dans tous les rangs.

— A quoi reconnaissez-vous ces messieurs que vous dites n'avoir vus que par derrière? demanda simplement Rosny.

La Ramée, sans répondre, montra sur le buffle de Vernetel une gouttelette de sang à peine visible, à laquelle adhéraient quelques poils d'un gris fauve.

Quant à Castillon, il avait sur l'épaule droite une faible trace de ce sable humide des celliers sur lequel reposent les bouteilles.

En effet, Vernetel avait rapporté le lapin et Castillon la dame-jeanne.

Ces preuves suffisaient à des esprits déjà trop convaincus. Nul ne fit une observation, pas même les accusés.

Mais la Ramée n'était pas au bout. Il s'arrêta devant plusieurs gardes qu'il inspecta minutieusement jusqu'à ce que, avisant Pontis qui l'attendait de pied ferme, quoique un peu pâle, il lui prit la main.

Pontis le repoussa en disant :

— Ne touchez pas, sinon plus de trêve!

— Voici le troisième, dit la Ramée, et c'est le plus coupable. C'est celui-là qui a pris les

tisons au feu; regardez ses mains, elles sentent la fumée.

— Vous ne supposez pas, interrompit le capitaine, que vos preuves nous satisfassent?

— Qu'on amène ces hommes au château alors, et qu'on les confronte avec mes gens.

— Inutile, s'écria Pontis, inutile, en vérité, c'est humiliant de rougir ou de pâlir devant un pareil accusateur. Depuis dix minutes tout le corps des gardes se laisse insulter par ce drôle, pour quelques volailles et un râble de lapin; c'est humiliant.

— Qu'est-ce à dire? demanda Rosny, et que concluez-vous?

— Je conclus que c'est moi qui suis allé au château, puisque château il y a, une vraie bicoque. Je croyais avoir affaire à de bons serviteurs du roi, et demander place à la table, ce qui se fait partout, entre bons gentilshommes qui voyagent. Je dis plus, en Dauphiné, chez moi, un châtelain court au-devant des hôtes et les amène de force à son foyer. Mais puisque ici nous sommes en présence d'un mauvais Français, d'un Espagnol, d'un ladre, sambioux! et que la trêve nous lie les mains, supportons-en les conséquences. C'est donc moi qui, refusé par les gens de monsieur, ai cru devoir me procurer des vivres.

— Acheter, s'écria Vernetel, acheter !

— Oui, acheter, dit Castillon, nous avons acheté.

— Vous mentez ! répliqua la Ramée d'une voix courroucée.

— J'ai jeté une pièce d'argent dans la cuisine, balbutia Castillon.

— Vous mentez ! continua l'insolent accusateur.

— Eh ! oui, dit Pontis avec douceur à Castillon et à Vernetel en leur prenant affectueusement les mains. Oui, monsieur a raison, vous mentez, mes pauvres chers amis, nous n'avons pas acheté; est-ce qu'il y a de l'argent chez nous? Jamais! mais il y a de l'honneur, et je vais le prouver à ce soi-disant gentilhomme. C'est moi, Pontis, moi seul qui ai conçu le projet de la maraude; moi qui ai entraîné mes deux amis, sans leur dire mes desseins; moi qui les ai faits mes complices malgré eux. C'est moi qui ai lancé les tisons par la chambre, sans croire, hélas ! qu'ils provoqueraient un incendie ; mais enfin, je les ai jetés; il n'y a que moi de coupable. Je me livre, me voici.

— Monsieur, s'écrièrent Castillon et Vernetel, ne le croyez pas, nous en sommes !

— Pardieu ! dit la Ramée.

— Ah! répliqua Rosny, révolté par l'esprit de vengeance qui animait si furieusement ce jeune homme, ah! il vous faudrait trois victimes!

— Une par volaille, ajouta Pontis.

— Vous les réclamez, n'est-ce pas? dit le capitaine.

— Je réclame justice.

— Posez vos conclusions.

— Elles sont toutes simples, la trêve a été violée, l'avouez-vous?

— C'est vrai, dit Rosny.

— Mais c'est convenu, s'écria Pontis, nous tournons dans les mêmes redites. Monsieur veut-il un morceau de ma peau équivalant à celle de ses canards?

— Il est écrit, articula la Ramée d'une voix brève et tranchante comme un coup de hache, que les infractions à la trêve, c'est-à-dire les rapines, les violences et l'incendie, seront punies de mort. Votre roi a-t-il signé cela, oui ou non?

— La mort! murmura Pontis, stupéfait de la féroce insistance de ce jeune homme.

— C'est écrit, vous deviez le savoir, répéta la Ramée.

— Pour deux canards, ce serait fort! s'écria Vernetel exaspéré.

— Il s'agira de voir, dit la Ramée d'une voix

étranglée par la passion, si un serment est un serment, et, au cas où les articles d'une trêve auraient si peu de valeur qu'on les pût violer impunément, tout le pays saura que ce n'est plus avec des paroles qu'on doit accueillir les soldats royalistes quand ils se présenteront dans nos maisons, mais avec de bons mousquets dont nous ne manquons pas, Dieu merci ! Et alors, on appellera guerre la bataille rangée, et paix, tous les massacres qui se feront dans les campagnes. Et alors aussi, continua-t-il, entraîné par son éloquente fureur, tout sera bon pour détruire ces parjures. On les laissera voler les vivres, mais ces vivres seront empoisonnés. Voilà ce que produit l'injustice, messieurs; contre tout abus, l'excès. Venez nous piller, comme font les rats; nous vous donnerons, comme à eux, de l'arsenic. Encore, s'ils rongent, au moins n'incendient-ils pas.

Rosny, qui avait tenu la tête constamment baissée pendant cette harangue, sortit de sa méditation.

— Monsieur, dit-il, puisque vous persistez à demander l'exécution des articles, il sera fait selon votre désir. C'est peu chrétien, mais vous êtes dans votre droit.

La Ramée s'inclina, et son visage calmé parut

alors ce qu'il était, magnifiquement noble et beau de hardiesse et d'orgueil.

— Je suis contraint, ajouta Rosny en se tournant vers Pontis, de vous livrer au prévôt, qui vous retiendra prisonnier jusqu'à ce que la justice ait prononcé sur votre sort.

Pontis fit un geste d'assentiment. Sa résignation n'ébranla point la Ramée.

— Quant aux autres, dit-il comme si c'était lui qui dût être à la fois le juge et l'exécuteur, je n'ai pas de compte à leur demander. Quelques jours de prison me suffiront.

— Les autres, interrompit Rosny rouge de colère, j'en dispose, et non pas vous, monsieur! Les autres, je les décharge de toute responsabilité, ils sont libres, leur camarade aura payé pour tous. Ainsi, vous pouvez vous retirer, M. de la Ramée, et publier partout que le roi de France fait bonne justice, même à ses ennemis.

En disant ces mots, Rosny indiquait à la Ramée sa route ; il le congédiait. Celui-ci, sans s'émouvoir :

— Un moment, je vous prie, dit-il, je crois que nous ne nous entendons pas.

— Plaît-il ? demanda Rosny, fatigué dans sa fierté légitime de l'obsession d'un pareil adversaire.

Et il lui lança un regard de travers, précurseur de tempête. Ce mauvais regard de Rosny était très-connu et très-redouté. Mais la Ramée ne s'effrayait pas pour un coup d'œil.

— Non, monsieur, répliqua-t-il, nous ne nous entendons pas. Moi, je sais par cœur les articles de la trêve, et vous les oubliez perpétuellement. Ainsi, il n'est pas convenu que le délinquant sera remis au prévôt de son parti, pour être jugé par les juges de son parti, non; il est établi, au contraire, qu'il sera livré à ceux qu'il aura offensés ou lésés, pour *justice en être faite;* voilà la teneur. Ainsi, monsieur, on devrait me remettre le coupable pour qu'il fût jugé par le bailli du lieu. Mais ce n'est point de jugement qu'il s'agit ici, le crime est constant, prouvé, avoué. La peine est écrite; passons à l'exécution.

Un cri de fureur et de dégoût retentit dans tous les rangs. Cet homme eût été déchiré s'il ne se fût trouvé des chefs énergiques et respectés pour contenir les gardes.

— Ah ! coquin, murmura Pontis en montrant le poing à la Ramée, tu as raison de chercher à me faire arquebuser, car si j'étais libre, ou si la chance veut que j'en réchappe...

— Faites-moi le plaisir de tirer à l'écart,

dit Rosny à la Ramée, je ne réponds pas sans cela de votre salut. M. de Crillon va venir tout à l'heure et certainement faire exécuter la loi. Il est le maître absolu de ses gardes ; attendez son retour, et en attendant soyez prudent, car il pourrait arriver ceci : ou que M. de Pontis, qui n'a plus grand'chose à risquer, vous passât son épée au travers du corps, on n'est arquebusé qu'une fois, ou qu'un de ses camarades vous cherchât une de ces querelles... Vous m'entendez; il y a des Allemands parmi ces messieurs.

— Je vous remercie de vos prudents conseils, monsieur, repartit la Ramée avec son aigre sourire; mais je ne crains ni celui-ci, ni celui-là, dans votre cantonnement. M. de Rosny ne laissera jamais assassiner un homme qui se plaint à bon droit.

En disant ces mots, il salua l'illustre baron huguenot, sans même essayer de réprimer l'insolente ironie de son accent et de son regard.

Soudain il sentit une main s'appuyer sur son épaule, et se retourna.

C'était la main d'Espérance qui, après des efforts prodigieux pour se vaincre pendant les débats révoltants dont il avait été témoin, venait de céder à la tentation d'entrer en scène et de jouer un rôle à son tour.

Il avait donc quitté sa place toute sillonnée de trépignements d'impatience dont il l'avait labourée depuis dix minutes, et, traversant les gardes irrités, venait suppléer Rosny dans ce fâcheux dialogue.

Il appuya, disons-nous, sa charmante main musculeuse et blanche sur l'épaule de la Ramée, qui se retourna de l'air fâché d'un chat qu'on interrompt lorsqu'il savoure une arête.

— Deux mots, monsieur, s'il vous plaît, dit Espérance avec un aimable sourire.

Ces deux visages se trouvèrent en présence. Beaux tous deux, l'un de sa pâleur nacrée sous laquelle couvait la colère; l'autre, d'un frais vermillon qui dénotait cette heureuse santé du corps et de l'esprit, sans laquelle il n'est pas de véritable bonté ni de véritable force.

Aux premiers accents d'Espérance, la Ramée tressaillit, son instinct lui révélait un rude adversaire.

— Que voulez-vous? répliqua-t-il sèchement.

— Vous fournir un moyen de terminer votre affaire, monsieur. Dans les circonstances embarrassantes, on est souvent heureux de rencontrer la solution qu'on cherchait.

Espérance avait haussé la voix de telle façon, que Rosny d'abord, puis un certain nombre de

gardes entendirent et se rapprochèrent, curieux de juger par eux-mêmes le mérite de la solution dont on parlait.

Espérance, du coin de l'œil, avait vu Pontis entouré par les archers du prévôt. Ce spectacle douloureux l'animait à obtenir un prompt résultat de sa conférence.

La Ramée, au contraire, blessé de ce retour offensif sur une question qu'il jugeait épuisée, voulait éconduire au plus tôt le conciliateur importun dont l'exorde venait de susciter autour d'eux une galerie nouvelle de curieux et de malintentionnés.

— Si vous teniez à me faire plaisir, dit-il à Espérance, vous vous occuperiez de vos affaires, non des miennes.

— Monsieur, répondit le beau jeune homme, tout ce que je viens d'entendre ne m'a pas disposé le moins du monde à vous faire plaisir. Mais je vous crois fort embarrassé par vos débuts en cette affaire. Vous avez tellement crié, vous avez tellement gémi, que vous vous serez exagéré à vous-même votre offense et votre souffrance. Cela se voit souvent. Et puis, vous craigniez la partialité de ceux à qui vous faisiez vos plaintes. Donc, vous avez demandé le plus possible pour obtenir quelque chose. J'explique cela ainsi.

— Et moi, monsieur, interrompit la Ramée insolemment, je n'ai aucun besoin de vos explications, et vous en dispense.

Aussitôt il lui tourna le dos. Mais Espérance, sans se déconcerter, tourna comme lui et se remit en face avec une fermeté si calme et un tour de pirouette si élégamment équilibré que l'admiration succéda à l'attention parmi les spectateurs.

— Je disais, reprit-il du même ton, que si vous eussiez été dans votre sang-froid, vous vous fussiez aperçu que des poules volées et de la paille brûlée ne suffisent pas pour qu'on fasse tuer un homme. C'est écrit dans la trêve, je le veux bien ; mais au fond de votre esprit, au fond de votre cœur, vous trouvez l'article barbare et digne des anthropophages. Cette pensée vous honore, je la lis dans vos yeux.

La Ramée, pâle comme un spectre, s'aperçut que son interlocuteur le raillait. Un éclair effrayant jaillit de ses prunelles rougies.

— Je viens donc vous aider, continua Espérance, à revenir sur les conclusions farouches que vous dictait d'abord la colère, et c'est ici que se présente naturellement ma solution. Pour tout le monde il est clair qu'un dommage a été causé, dommage qu'il convient de réparer.

— Ah çà ! seriez-vous un avocat ou un prêcheur? s'écria la Ramée tremblant de colère sous le souffle ardent de la popularité qui caressait chaque parole de son adversaire.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, mais on s'accorde à trouver que je parle facilement. J'ai eu un excellent précepteur, un Vénitien à la fois théologien et légiste. C'est de lui que je tiens cet axiome latin que je vous traduis en français pour ne paraître pas un pédant. Le dommage d'argent se paye en argent ; or, que vaut un canard ? que valent cinq cents bottes de paille? Très-cher, assurément, lorsqu'on les pille ou brûle en temps de trêve. Mais, entre nous, en temps ordinaire, cette affaire-là s'arrangerait pour deux pistoles. Vous vous récriez ; c'est vrai, j'oubliais qu'avec la paille on a brûlé la grange. Peste ! c'est plus grave. Il y en a pour vingt écus au moins !

Un formidable éclat de rire des assistants écrasa la Ramée, qui serra les poings et chercha du regard à son côté le couteau qu'on lui avait pris.

— Ne riez pas, messieurs, dit gravement Espérance, car vous feriez oublier à monsieur qu'il s'agit de la vie d'un homme !

—Je trouve honteux, balbutia la Ramée dans

le délire de sa rage, je trouve déshonorant de chercher ainsi deux cents auxiliaires contre un seul ennemi.

— Moi, votre ennemi? Je suis votre meilleur ami, au contraire. Je veux vous épargner un remords éternel.

L'affreux sourire qui plissa les lèvres de l'autre fit comprendre à Espérance que ce mot remords n'a pas de sens pour tout le monde. La Ramée l'accompagna d'un geste méprisant, et rompit l'entretien par cette phrase :

— Nous nous reverrons!

Et il s'éloignait encore une fois; mais, pour le coup, Espérance perdit patience. Il allongea le bras, saisit la Ramée par la ceinture, et, tout grand qu'il fût, le retourna vers lui comme si cette créature de chair et d'os eût été un mannequin d'osier bourré de plume.

La Ramée étourdi chancela, et une imprécation, un blasphème qu'il proféra, fut étouffé par les applaudissements de la foule.

— Maintenant, dit Espérance, j'ai épuisé avec vous les prières et les discussions courtoises. Venons au fait. Vous voulez que ce jeune homme meure?

Il désignait Pontis.

— Moi, je ne le veux pas. Vous dites que l'on

a incendié votre propriété ; c'est faux, la grange qui a brûlé tout à l'heure n'est pas à vous, elle est une dépendance de la métairie appartenant à M. de Balzac d'Entragues dont votre père est l'ami, presque l'intendant, je le sais; mais enfin la grange n'est pas à vous. Ah! cela vous étonne que je sache si bien vos affaires, moi, un voyageur qui passe! Attendez, je vous en dirai plus encore. Vous êtes un orgueilleux, un de ces vertueux catholiques qui ont sucé, au lieu de lait, le fiel et le vinaigre de sainte mère la Ligue ; votre père est encore malade des suites d'une blessure qu'il a reçue en combattant contre le roi, pour les Espagnols... un Français!... Vous ne seriez pas fâché, vous, de faire pendre quelques soldats du Béarnais, depuis que vous ne pou. vez plus les tuer à l'affût derrière des buissons, comme cela s'est fait l'an dernier, pas plus tard, aux environs d'Aumale... Ah! ah! comme je vous étonne ! Eh bien, mon maître, moi qui sais tant de belles choses sur votre compte, moi qui ne suis ni garde de Sa Majesté, ni sujet à la trêve ; moi qui, si vous y tenez, vais vous dire encore toute sorte de petits secrets devant ces messieurs, je vous répète mes conclusions : Pour les canards volés chez vous, pour la violation de votre domicile, j'évalue qu'il peut vous revenir

vingt pistoles; mais comme il s'agit de sauver un de nos semblables, cela vaut quatre-vingts pistoles de plus. Certainement, c'est peu priser un galant homme que de l'estimer quatre-vingts pistoles, mais enfin, je n'ai que cela dans ma bourse; voici les cent pistoles, signez-moi votre désistement.

En disant ces mots, Espérance tira sa bourse bien brodée qu'il étala aux yeux de la Ramée.

Celui-ci était resté comme abruti par la surprise et la terreur. Cet inconnu qui le connaissait, et, après l'avoir convaincu de mensonge, dénonçait ainsi jusqu'à ses plus secrètes pensées; cette vigueur, cette beauté, cette assurance, le cri terrible de la conscience et cette universelle réprobation lui ôtaient la faculté de penser, de parler, de se mouvoir.

Quant à Espérance, ses paroles chevaleresques, son esprit, sa hardiesse, et par-dessus tout la magnifique bourse gonflée d'or, l'avaient transformé aux yeux des gardes, non pas en dieu, mais en idole. C'était à qui se jetterait dans ses bras, et Pontis, tenu à distance par le respect et la modestie, aussi bien que par les archers, essuyait une larme ou du moins une vapeur au bord de sa paupière.

La Ramée en était encore à se répéter avec la ténacité d'un fou :

— Mais par qui sait-il tout cela? et quel est cet homme?

IV

COMMENT M. DE CRILLON INTERPRÉTA L'ARTICLE IV DE LA TRÊVE.

Cependant, comme la stupéfaction n'est pas de l'attendrissement, comme le silence n'est pas un consentement, quoi qu'en dise le proverbe, les affaires de Pontis ne marchaient pas, et il n'avait d'autre ressource qu'un prompt retour de M. de Crillon.

La Ramée ne put tenir contre la curiosité qui le dévorait.

— Vous connaissez donc M. de Balzac d'Entragues? dit-il.

— Oui, monsieur, répondit Espérance.

Et comme il vit s'éclairer d'une flamme étrange la physionomie de la Ramée :

— Je le connais vaguement, dit-il.

— Cependant, tous ces détails, que vous semez si familièrement, indiqueraient que vous connaissez dans l'intimité... soit lui... soit...

— Qui? demanda Espérance en attachant un regard assuré sur le visage de la Ramée, qui détourna les yeux comme s'il craignait d'en avoir trop dit. Évidemment, poursuivit Espérance fort du silence de son ennemi, je parle avec connaissance de cause, et j'ai puisé mes renseignements sur vous à de bonnes sources.

— Vous en avez trop dit pour ne pas achever, monsieur, répliqua le pâle jeune homme. Et ces mêmes détails, fit-il en baissant la voix, ne vous ont pas tous été confiés pour que vous en abusiez comme vous venez de le faire.

Espérance, au lieu de se laisser engager dans cette explication particulière, haussa la voix sur-le-champ et dit :

— Voyons, un refus ou un acquiescement?

— Je réfléchirai.

— Je vous donne dix minutes.

Ce ton bref et provocateur réveilla l'orgueil de la Ramée, qui sur-le-champ s'écria :

— Soit. J'ai réfléchi. Le voleur sera mis à mort, et, quant à nous, nous causerons après.

— Du tout, nous causerons tout de suite. Je suis las de vos fanfaronnades et de vos férocités. Celui que vous appelez le voleur n'est pour moi qu'un jeune homme affamé ; vous demandez sa mort, je demande sa vie, et comme, pour arriver à votre but, vous avez pris tous les chemins, même les moins dignes d'un gentilhomme, à mon tour j'userai de tous les moyens en mon pouvoir. Je vous préviens donc que je vous tiens pour un déloyal et méchant garnement, que tout à l'heure je coucherai sur l'herbe d'un coup d'épée, si Dieu est juste. Et parce que je pourrais avoir mauvaise chance dans ce combat, je veux, avant de l'entreprendre, vous ôter toute ressource et toute fuite. Si vous me tuez, je veux que vous soyez pendu. Cela m'est très-facile. Écoutez bien !

Il s'approcha de l'oreille de la Ramée.

— Je dirai à ces messieurs, ajouta-t-il tout bas, que l'an dernier, près d'Aumale, vous avez rapporté de l'affût certaine bague qu'assurément vous n'avez pas trouvée sur un lièvre ; car c'est un anneau de gentilhomme, et à le bien regarder, on reconnaîtrait les armoiries gravées sur le chaton.

La Ramée fit un mouvement qui trahit toute son inquiétude.

— Et quand j'aurais rapporté une bague, dit-il en attachant un regard effaré sur la physionomie calme et sereine d'Espérance, en quoi cela me ferait-il pendre, comme vous dites?

— Si cette bague avait appartenu à quelque seigneur huguenot tué ou plutôt assassiné d'un coup d'arquebuse lorsqu'il passait près d'Aumale dans un chemin creux bordé d'une double haie d'épines...

La Ramée devint livide.

— A la guerre, dit-il, on porte une arquebuse et l'on s'en sert contre les ennemis.

— Fort bien. Mais, lorsqu'on tombe aux mains de ces ennemis, ils vous pendent. Voilà ce que je voulais vous dire.

La Ramée, frissonnant et déconcerté :

— Vous prouveriez alors, dit-il, que j'ai...

— Assassiné le seigneur huguenot? Ce serait difficile. Mais je prouverai que vous avez pris à son doigt l'anneau en question.

— Ah?...

— Oui, et, qui plus est, je dirai par quelle personne cet anneau avait été donné au gentilhomme, et à quelle personne vous l'avez rendu. Peut-être alors devinera-t-on pourquoi le gentil-

homme a été assassiné; peut-être alors fera-t-on des découvertes dont le résultat vous fera pendre... Vous voyez que je reviens toujours au même point; donc je suis dans le vrai et j'y reste.

La Ramée, au comble de l'épouvante, se mordait convulsivement les doigts en ravageant sa moustache rousse.

— C'est bien, murmura-t-il d'une voix saccadée après quelques secondes de réflexion. Vous tenez un de mes secrets... je cède... le voleur vivra... Mais, monsieur, après cette concession, si vous n'êtes point un lâche, au lieu de me faire massacrer par tous ces soldats que vous ameutez contre moi, vous me joindrez tout à l'heure au détour du chemin. Je connais un endroit fourré, désert, propre à l'entretien que nous pourrions avoir ensemble, et pour lequel il ne me manque que mon épée.... Dix minutes pour l'aller chercher chez moi, et je suis à vos ordres.

— A la bonne heure! répliqua Espérance, apportez votre épée; mais je vous préviens que je me défierai de l'arquebuse, et que j'ai un poitrinal attaché à ma selle.

Avant que la Ramée n'eût pu répondre à cette rude attaque, on entendit à plusieurs reprises prononcer le nom de Crillon.

Et en effet, sous les tilleuls, s'avançait, escorté par Rosny et les officiers, l'illustre chevalier, que trois rois successivement avaient surnommé le Brave, et qui n'avait pas de rival en Europe pour la vaillance, l'adresse et la générosité.

Crillon avait alors cinquante-deux ans : il était robuste et portait haut sa tête petite eu égard aux vastes proportions de son corps. Sans le feu qui jaillissait de ses yeux largement fendus, on l'eût pris avec son épaisse moustache grise, les fraîches couleurs et l'embonpoint de ses joues, pour quelque honnête quartenier bourgeois encadré dans le hausse-col d'un colonel. Mais cette moustache se hérissait-elle, ces joues venaient-elles à frémir au vent de la bataille, apparaissait Crillon, et, de ce corps trapu, s'élançaient comme autant de ressorts les muscles devenus élégants, nobles, irrésistibles : une flamme divine immatérialisait toute cette argile, et de la gaîne vulgaire du quartenier bourgeois jaillissait le héros sublime.

Bon nombre de gardes suivaient à distance leur chef vénéré. Celui-ci se faisait raconter par Rosny la scène de l'accusation et l'acharnement de l'accusateur.

— Où est l'inculpé? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répliqua piteusement Pontis.

— Ah! c'est toi; tu débutes mal, cadet dauphinois. Fouler le pauvre peuple, c'est défendu.

— Monsieur, j'avais faim, et ce n'est pas le pauvre peuple que je mettais à contribution, mais un riche gentilhomme qui eût dû m'offrir à dîner.

— Ah! où est-il, ce gentilhomme? demanda Crillon.

Rosny lui montra du doigt la Ramée près de qui se tenait Espérance.

— Lequel des deux? ajouta Crillon.

— Pas moi, dit Espérance en se reculant.

— Ah!... c'est monsieur...

Et Crillon toisa l'accusateur avec cette froide autorité devant laquelle tout orgueil plie et se tait.

— Que lui a-t-on pris?

— De la volaille, dit Pontis.

— Et une grange a été brûlée, dit brusquement Rosny.

— Pour laquelle ce généreux seigneur a offert de donner cent pistoles, s'écria Pontis avec précipitation comme s'il eût voulu empêcher son colonel de suivre une idée défavorable.

— Cent pistoles pour des volailles et une grange, c'est fort raisonnable, dit Crillon.

— N'est-ce pas, monsieur?

— Tais-toi, cadet... Eh bien! qu'on donne les cent pistoles au plaignant et qu'il remercie.

— Bah! interrompit Rosny, le plaignant veut autre chose.

— Quoi donc?

— Il réclame l'exécution de l'article de la trêve.

— Quelle trêve?

— Il n'y en a qu'une, je pense, dit aigrement la Ramée, qui avait cru prudent jusque-là de garder le silence, et qui, d'après ses conventions avec Espérance, voulait bien céder la vie de Pontis, mais à condition qu'on lui en fît des remercîments.

— Est-ce à moi que vous parlez? demanda Crillon en dilatant son grand œil noir qui rayonna sur le malheureux la Ramée.

— Mais, oui, monsieur.

— C'est qu'alors on ôte son chapeau, mon maître.

— Pardon, monsieur.

Et la Ramée se découvrit.

— Vous disiez donc, continua Crillon, que

ce jeune homme veut autre chose que de l'argent pour ses volailles et pour sa grange?

— Il veut qu'on exécute l'article de la trêve, s'écria Pontis, c'est-à-dire qu'on me passe par les armes.

Crillon fit un soubresaut qui n'annonçait pas un grand respect pour la teneur de l'article.

— Par les armes! dit-il. Pour des poulets!

— Pour des canards, monsieur; et voyez, le prévôt m'avait déjà saisi.

— Qui a ordonné cela? demanda Crillon se retournant d'une pièce.

— Moi, dit Rosny un peu gêné.

— Êtes-vous fou? répliqua Crillon.

— Monsieur, il faut faire respecter la signature du roi.

— Harnibieu! s'écria Crillon, vous voilà bien, vous autres gens de robe, qui vous croyez soldats parce que vous nous regardez faire la guerre. Donner un homme au prévôt parce qu'il a pris des canards...

— Et brûlé..., interrompit Rosny.

— Une grange, nous le savons. Et c'est toi, dit-il à la Ramée, qui réclamais ce châtiment pour *mon* garde?

— Oui, dit la Ramée, fort ému de ce subit tutoiement de Crillon.

Mais l'orgueil parla encore plus haut que l'instinct de la conservation.

— Et l'on t'offrait cent pistoles de rançon?

— Oui, continua la Ramée d'un demi-ton plus bas.

— Eh bien! dit Crillon en s'approchant de lui les mains derrière le dos, avec un sourcil hérissé comme sa moustache, je vais te faire une autre proposition, moi, et je gage que tu ne réclameras pas après l'avoir entendue. M. de Rosny, que voilà, est un philosophe, un habile homme en fait de mots et d'articles. Il a eu la patience de t'écouter, à ce qu'il paraît, et vous vous êtes entendus, et il t'a prêté mon prévôt, car c'est le mien. Moi, je vais te le donner tout à fait. Regarde un peu la belle branche de tilleul; dans trois minutes tu y vas être accroché, si dans deux tu n'as pas regagné ta tanière.

— Morbleu! s'écria la Ramée épouvanté, je suis gentilhomme, et vous oubliez qu'au-dessus de vous est le roi.

— Le roi? continua Crillon qui ne se possédait plus, le roi? Tu as parlé du roi, ce me semble. Bon, je te ferai couper la langue. Il n'y a de roi ici que Crillon, et le roi ne commande pas aux gardes. Je t'avais donné deux minutes,

mon drôle; prends garde, je t'en retire une!

Un geste de la Ramée, une vaine protestation se perdirent dans l'effrayant tumulte qui couvrit ces paroles de Crillon. Les gardes ne se possédaient plus de joie, ils battaient follement des mains et jetaient leurs chapeaux en l'air.

— Une corde, prévôt, continua Crillon, et une bonne!

La Ramée recula écumant de rage devant le prévôt qui faisait déjà siffler la corde demandée.

— Pardon, monsieur, dit alors Espérance au malheureux propriétaire, emportez votre argent, il est à vous.

— J'emporte mieux que l'argent, répliqua la Ramée les dents tellement serrées qu'on l'entendait à peine; j'emporte un souvenir qui vivra longtemps.

— Et notre entretien, M. la Ramée, dans ce fameux fourré désert?

— Vous ne perdrez point pour attendre, dit la Ramée.

Et aussitôt il fit retraite, la face tournée vers les gardes, marchant à reculons comme le tigre devant la flamme.

Une immense huée salua son départ. La

honte le saisit; c'en était trop depuis une heure.

Poussant un cri sourd, un cri désespéré, un cri de vengeance et de terreur vertigineuse, il s'enfuit en bondissant et disparut.

— Vive M. de Crillon, notre colonel! hurlèrent les deux compagnies dans leur ivresse.

— Oui, dit Crillon, mais qu'on n'y revienne plus! car effectivement ce coquin avait raison ; vous êtes tous des drôles à pendre!

Crillon, après avoir abandonné ses deux mains à la foule qui s'empressait pour les lui baiser, se tourna vers Rosny, qui boudait et grommelait dans son coin :

— Çà, dit-il, pas de rancune. Vous voyez que tous vos scrupules sont de trop avec de pareils brigands.

— La loi est la loi, répliqua Rosny, et vous avez tort de vous mettre au-dessus. Les esprits, échauffés par votre faiblesse d'aujourd'hui, ne sauront plus se retenir une autre fois, et au lieu d'un homme qu'il fallait sacrifier à l'exemple, vous en sacrifierez dix.

— Soit, je les sacrifierai. Mais l'occasion sera bonne, tandis qu'aujourd'hui c'eût été une cruauté stérile.

— Monsieur, dit aigrement Rosny, je n'agis-

sais qu'en vue de faire respecter les armes du roi.

— Harnibieu! ne les fais-je point respecter, moi? répondit Crillon avec une vivacité de jeune homme.

— Ce n'est point cela que j'entends, et par grâce, si vous avez des observations à me faire, faites-les-moi en particulier, pour que personne ne soit témoin des différends qui s'élèvent entre les officiers de l'armée royale.

— Mais, mon cher M. Rosny, il n'y a point de différend entre nous; je suis prompt et brutal, vous êtes circonspect et lent. Cela seul suffit à nous séparer quelquefois. D'ailleurs, tout se passe en famille, devant nos gens, et je ne vois pas de témoin qui nous gêne pour nous embrasser cordialement.

— Excusez-moi, en voici un, répliqua Rosny en désignant Espérance à Crillon.

— Ce jeune homme, c'est vrai. N'est-ce pas lui qui a offert de payer cent pistoles pour Pontis?

— Lui-même, et regardez avec quelle effusion Pontis lui serre les mains.

— C'est un beau garçon, ajouta Crillon, un ami de Pontis, sans doute?

— Nullement; c'est un étranger qui passait

et qui a pris fait et cause pour vos gardes.

— En vérité! il faut que je le remercie.

— Cela lui fera d'autant plus de plaisir que tout à l'heure, en arrivant, c'est vous qu'il cherchait dans le quartier des gardes.

— Il m'a trouvé alors, dit gaiement Crillon qui s'avança vers Pontis et Espérance.

Ces deux derniers étaient encore en face l'un de l'autre, les mains entrelacées : Pontis, remerciant avec la chaleur d'un cœur généreux qui aime à exagérer le service rendu; Espérance, se défendant avec la simplicité d'une belle âme qui craint d'être trop remerciée.

L'arrivée de Crillon mit fin à cet affectueux débat.

— Monsieur, dit Pontis à son jeune sauveur, je n'ai point terminé avec vous, et cela durera éternellement.

— Bien! s'écria le mestre de camp, bien, cadet! j'aime les gens qui contractent de pareilles dettes et qui les payent. Va-t'-en!

Et il lui assena sur l'épaule une caresse de cent livres pesant.

Pontis plia sous le double fardeau du respect et de ce poing mythologique; il adressa un dernier sourire à Espérance et rejoignit ses camarades.

— Quant à vous, monsieur, dit Crillon à Espérance, je vous remercie pour mes gardes... Harnibieu! vous me plaisez. Ce que vous voulez me dire serait-il une demande que je pusse vous accorder?

— Non, monsieur.

— Tant pis. Qu'est-ce donc, je vous prie?

— Monsieur, rien que de fort simple : je vous apporte une lettre.

— Donnez, dit Crillon avec bienveillance; celui qui m'écrit a choisi un agréable messager. De quelle part, s'il vous plaît?

— Il me paraît que c'est de la part de ma mère.

A cette réponse empreinte d'une incertitude qui la rendait si singulière, Crillon arrêta sur le jeune homme un regard étonné.

— Comment, il paraît! dit-il, n'en êtes-vous pas certain?

— Ma foi non, monsieur; mais lisez, et vous en saurez autant que moi, peut-être plus.

Ces mots, prononcés avec une grâce enjouée, achevèrent d'intéresser Crillon, qui prit la lettre des mains d'Espérance.

Elle était cachetée d'une large cire noire, empreinte d'une devise arabe. On eût dit le type d'une de ces vieilles pièces orientales sur lesquelles les califes faisaient frapper un pré-

cepte du Coran ou un éloge de leurs vertus.

La lettre était contenue dans une enveloppe de parchemin d'Italie. Il s'en exhalait un vague parfum noble et sévère comme celui de l'encens ou du cinnamome.

Espérance se recula modestement, tandis que Crillon déchirait l'enveloppe. Mais, si peu curieux qu'il voulût être, il fut frappé de l'expression du visage de Crillon dès la lecture des premières lignes. Ce fut d'abord de la surprise, puis une attention si profonde qu'elle ressemblait à de la stupeur.

Puis, à mesure qu'il lisait, le vieux guerrier baissait la tête. Il pâlit enfin, appuya sa tête sur sa main et poussa un soupir semblable à un gémissement.

On eût dit le passage d'une nuée noire sur un vallon doré de la Lombardie. Tout s'était assombri sur cette sereine et affable physionomie du chevalier.

Crillon releva comme avec effort sa main qui avait fléchi sous le poids de cette lettre si légère. Il la relut encore, puis encore, et toujours avec une émotion qui dégénérait en trouble, en anxiété.

— Monsieur, balbutia-t-il en fixant sur le jeune homme un regard mal assuré, cette lettre

me surprend, je l'avoue, elle me frappe. Je chercherais en vain à vous le dissimuler.

— Ah! monsieur, dit vivement Espérance, si la commission vous est désagréable, ne m'en veuillez pas. Dieu m'est témoin que si je l'ai acceptée, c'est malgré moi.

— Je ne vous accuse pas, jeune homme, tant s'en faut, repartit Crillon avec la même bienveillance; mais j'ai besoin de comprendre tout à fait les choses un peu obscures pour moi qui sont renfermées dans cette lettre, et je vous demanderai...

— Vous vous adressez bien mal, monsieur, car j'ai reçu une lettre aussi, moi, et je ne l'ai pas comprise le moins du monde. Si vous voulez m'aider pour la mienne, je tâcherai de vous aider pour la vôtre.

— Très-volontiers, jeune homme, dit Crillon d'une voix émue. Causons bien en détail, causons bien franchement surtout... n'est-ce pas? Vous êtes avec un ami, monsieur; tirons à l'écart, je vous prie, pour que nul ne nous entende.

En disant ces mots, Crillon entraîna le jeune homme par la main, et le conduisit à son quartier, d'où il renvoya tout le monde.

— Je fais de l'effet, pensa Espérance; j'en fais trop.

V

POURQUOI IL S'APPELAIT ESPÉRANCE.

Crillon alla vérifier lui-même si personne ne pourrait entendre, et revenant s'asseoir près d'Espérance :

— Nous pouvons causer librement, dit-il. Commencez par me dire votre nom.

— Espérance, monsieur.

— C'est tout au plus le nom du baptême; encore ne sais-je point qu'il y ait un saint Espérance. Mais le nom de famille?

— Je m'appelle Espérance tout court. De famille, je ne m'en connais point.

7.

— Cependant, votre mère dont vous parliez... elle a un nom?

— C'est probable, mais je ne le sais pas.

— Eh quoi? dit Crillon avec surprise, vous n'avez jamais entendu nommer devant vous madame votre mère?

— Jamais, par une excellente raison, c'est que je n'ai jamais vu ma mère.

— Qui donc vous a élevé?

— Une nourrice qui est morte quand j'avais cinq ans, puis un savant qui m'a donné les notions de tout ce qu'il savait, et des maîtres pour le reste. Il m'a enseigné les sciences, les arts, les langues, et a payé des écuyers, des officiers, des maîtres d'armes pour m'apprendre tout ce que doit et peut savoir un homme.

— Et vous savez tout cela? demanda Crillon avec une sorte d'admiration naïve.

— Oui, monsieur. Je sais l'espagnol, l'allemand, l'anglais, l'italien, le latin et le grec; je sais la botanique, la chimie, l'astronomie; quant à me tenir à cheval, à manier une épée ou une lance, à tirer un coup de mousquet, à nager, à dessiner des fortifications, je n'y réussis pas mal, à ce que disaient mes maîtres.

— Vous êtes un aimable garçon, dit le vieux chevalier; mais revenons à votre mère. Ce de-

vait être une bonne mère pourtant, puisqu'elle a pris un pareil soin de votre éducation.

— Je n'en doute pas.

— Vous dites cela froidement.

— Certes oui, répliqua mélancoliquement Espérance; à force de vivre seul sous la direction d'un homme égoïste et avare, qui ne me parlait jamais de ma mère, mais de son argent; qui, chaque fois que mon cœur s'ouvrait à l'espoir de quelque confidence sur cette mère que j'eusse tant aimée, se hâtait, non pas seulement de refermer, mais de glacer ce tendre cœur par quelque menace ou quelque diversion brutale; à force, dis-je, de considérer ma mère comme fabuleuse et chimérique, j'ai senti s'éteindre peu à peu le foyer d'affection qu'un seul mot délicat d'allusion eût entretenu en moi.

— Seriez-vous devenu méchant? dit Crillon pris d'un douloureux serrement de cœur.

— Moi! monsieur, s'écria le jeune homme avec un charmant sourire, moi, méchant! Oh, non! ma nature est privilégiée. Dieu n'y a pas versé une goutte de fiel. J'ai remplacé cet amour filial par l'amour de tout ce qui est beau et bon dans la création. Enfant, j'ai adoré les oiseaux, les chiens, les chevaux, puis les fleurs, puis

mes compagnons d'enfance; je n'ai jamais été triste quand il a fait du soleil et que j'ai pu causer avec une créature humaine. Tout ce que j'ai appris de la perversité du monde et des imperfections de l'humanité, c'est mon précepteur qui me l'a enseigné, et, je dois vous le dire, c'est pour ce genre d'étude que mon esprit s'est montré le plus rebelle. Je n'y voulais pas croire, je n'y crois pas encore tout à fait. Un méchant m'étonne, je tourne autour comme autour d'une bête curieuse, et, quand il montre la dent ou la griffe, je crois que c'est pour jouer, et je ris; quand il égratigne ou qu'il mord, je le gronde, et si je le soupçonne venimeux et que je le tue, c'est uniquement pour qu'il ne fasse pas de mal aux autres. Oh! non, monsieur le chevalier, je ne suis pas méchant. C'est si vrai, que parfois on m'a dit de me venger d'une offense que je n'avais pas comprise, et alors on m'appelait poltron, lâche.

— Seriez-vous timide? demanda Crillon.

— Je ne sais pas.

— Mais cependant, pour supporter patiemment une offense, il faut manquer un peu de cœur.

— Croyez-vous? c'est possible. Moi je croyais que toutes les fois qu'on est certain d'être le

plus fort, on devrait s'abstenir de frapper.

— Mais, murmura Crillon, contre la force, les faibles ont l'adresse et peuvent battre un fort.

— Oui, mais si l'on est sûr d'être aussi le plus adroit, ne se trouve-t-on pas dans le cas des gens qui gagent à coup sûr? Or, gager à coup sûr n'est pas de la prud'homie, à ce que je pense. C'est donc parce que toute ma vie je me suis trouvé le plus adroit et le plus fort, que je n'ai pas poussé les querelles jusqu'au bout. Ah! s'il m'arrive jamais de rencontrer un méchant qui soit plus fort et plus adroit que moi, je le combattrai rudement, j'en puis répondre.

— C'est bien, je dirai plus, c'est trop bien. Car avec un pareil caractère il vous arrivera ce qui m'est arrivé à moi, une blessure par combat livré. Me voilà réconcilié avec votre caractère, et j'en voudrais presque à votre mère de vous avoir éloigné d'elle avec cet acharnement. Car voilà bien des années que cela dure. Quel âge avez-vous?

— J'aurais, dit-on, vingt ans.

— Quoi! pas même la certitude de votre âge?

— A quoi bon! Je compte du jour que mon souvenir peut aller atteindre, la mort de ma

nourrice; cela est arrivé, m'a-t-on dit, quand j'avais cinq ans. Eh bien! j'ai vu passer quinze étés depuis cette époque.

— Un jour viendra où cette mère se révélera, comptez-y.

— Monsieur, je n'ai plus cet espoir. Il y a six mois, un matin, lorsque je me préparais à aller chasser, — il faut vous dire que j'habite une petite terre en Normandie et que la chasse occupe beaucoup de place dans ma vie, — j'allais dire adieu à mon précepteur, quand je vis entrer dans ma chambre un homme vêtu de noir, un vieillard d'une belle figure ombragée de cheveux blancs. Cet homme, après m'avoir considéré attentivement et salué avec une sorte de respect qui me surprit de la part d'un vieillard, voyant que j'appelais Spaletta, mon gouverneur, m'arrêta et me dit :

« — Seigneur, ne cherchez point Spaletta, car il n'est plus ici.

« — Où donc est-il?

« — Je ne sais, seigneur; mais je l'avais fait prévenir de mon arrivée par un courrier qui me précède, et quand tout à l'heure je suis entré dans la maison, votre laquais m'a répondu que Spaletta était monté à cheval et parti subitement.

« — Voilà qui est singulier! m'écriai-je. Vous connaissez-donc Spaletta, monsieur?

« — Un peu, dit le vieillard, et je comptais sur lui pour m'introduire près de vous. Son absence me surprend.

« — Elle m'inquiète, moi; car il s'éloignait peu, d'ordinaire; mais veuillez m'apprendre, puisque vous voilà tout introduit, le motif de votre visite.

« Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que le front du vieillard s'assombrit, comme si je lui eusse rappelé une pensée amère, que mon aspect aurait d'abord écartée de son esprit.

« — C'est vrai, murmura-t-il, le motif de ma visite... Eh bien, monsieur, le voici.

« Sa voix tremblait, et l'on eût dit qu'il essayait de retenir un sanglot ou des larmes. Il me tendit alors une lettre enveloppée de parchemin comme celle que j'ai eu l'honneur de vous remettre tout à l'heure, monsieur le chevalier. Elle était fermée d'un cachet noir pareil à celui que vous venez de briser. Au fait, monsieur, la voici, prenez la peine de la lire. »

Crillon, dont ce récit avait doublé l'émotion, se mit à lire à demi-voix la lettre suivante, dont

les caractères grêles et incertains se dessinaient lugubrement sur le vélin.

« Espérance, je suis votre mère. C'est moi qui du fond de ma retraite, où votre souvenir m'a fait supporter la vie, ai veillé sur vous et dirigé votre éducation avec sollicitude. J'invoque aujourd'hui votre reconnaissance, ne pouvant faire appel à votre tendresse. J'ai bien souffert de ne pouvoir vous appeler mon fils, mais j'ai tellement souffert de ne pouvoir vous embrasser, que mes années se sont consumées dans cette soif ardente comme une fièvre. Un pareil bonheur m'était défendu.

« L'honneur d'un nom illustre dépendait de mon silence. Chacun de mes soupirs était épié, le moindre pas que j'eusse fait vers vous m'eût coûté votre vie. Aujourd'hui, placée sous la main de la mort, dégagée à jamais des craintes qui ont empoisonné toute mon existence, sûre du pardon de Dieu et de la fidélité du serviteur que je vous envoie, j'ose vous appeler mon enfant et déposer pour vous dans cette lettre le doux baiser qui s'élancera de mes lèvres avec mon âme.

« On me dit que vous êtes grand, que vous êtes beau. Vous êtes bon, fort, adroit. Tous

le monde vous aimera. Vos qualités, votre éducation vous conduiront aussi haut que votre naissance eût pu le faire. J'ai tâché que vous fussiez riche, Espérance; mais, bien que, depuis votre naissance, j'aie changé en clinquant mes joyaux et mes pierreries, afin d'amasser pour vous, la mort me surprend avant que j'aie pu vous composer une fortune digne de mon amour et de votre mérite. Cependant, vous n'aurez besoin de qui que ce soit sur la terre, et, s'il vous plaît de vous marier, pas un père de famille, fût-il prince, ne vous refusera sa fille à cause de votre dot.

« Il faut que je vous quitte, Espérance, mon fils; la chaleur de la vie abandonne mes doigts, mon cœur seul est encore vivant. Je vous recommande d'abord de ne me point maudire, et d'accueillir parfois mon fantôme triste et doux, qui viendra vous visiter dans vos rêves. Je fus une âme tendre et fière dans un corps que vous pouvez vous représenter noble et beau.

« Je vous adjure ensuite, si votre inclination vous porte à embrasser le métier des armes, de ne jamais servir une cause qui vous oblige de combattre contre M. le chevalier de Crillon. Mon serviteur vous remettra une lettre pour

cet homme illustre. Vous la rendrez vous-même à M. de Crillon.

«Adieu; je vous avais nommé Espérance parce qu'en vous était tout mon espoir sur la terre. Aujourd'hui encore vous vous nommez pour moi Espérance. Je vous attends au ciel pour l'éternité! »

Il n'y avait pas de nom au bas de cette lettre; rien qu'un large et long espace vide: soit que la mort, se hâtant d'enlever sa proie, lui eût assuré le secret éternel en l'empêchant de tracer un nom, soit que la mourante elle-même se fût arrêtée au moment de se nommer, et que, soumise encore à la loi mystérieuse qui avait dirigé toute sa vie, elle eût voulu précipiter avec elle son secret dans le néant...

— En sorte, dit Crillon après un long silence, que vous ignorez qui était cette personne?

— Absolument.

— N'importe. Voilà une lettre touchante, ajouta le chevalier de Crillon en proie à l'émotion la plus vive. C'est bien une lettre de mère.

— Vous trouvez, n'est-ce pas, monsieur le chevalier?

— Continuez votre récit, jeune homme, et dites ce qu'était devenu votre précepteur.

— Vous allez le deviner, monsieur. Quand j'eus achevé cette lettre de ma mère, le vieillard, me voyant touché, les yeux humides, me prit et me baisa la main.

« — Puis-je savoir, lui demandai-je, si l'on vous a chargé de me dire le nom qui n'est pas écrit sur ce papier?

« Et je lui montrais la place vide de la signature.

« — Monsieur, répliqua le vieillard, on m'a imposé l'obligation contraire.

« — C'est bien, dis-je avec amertume, j'espérais encore que l'on aurait eu assez de confiance, sinon en ma discrétion, du moins en mon orgueil, pour me confier un secret qu'il m'est si honorable de garder.

« — Monsieur, ne sachant rien, vous ne serez jamais exposé à vous trahir et par conséquent à vous perdre. C'est pour elle que madame votre mère s'est tue pendant sa vie, c'est pour vous qu'elle garde le silence après sa mort.

« Je n'insistai plus. Le bon vieillard me remit alors la lettre qui vous était destinée. Je lui demandai pourquoi il m'était recommandé

de ne jamais porter les armes contre M. de Crillon ?

« — Parce que, répliqua le serviteur de ma mère, M. de Crillon n'embrasse jamais que les causes loyales et justes, et puis, parce qu'il fut l'ami de quelqu'un de très-grand dans votre famille.

« Je n'avais rien à objecter. En effet, le brave Crillon est le plus loyal des chevaliers, et, ma mère n'eût-elle rien recommandé, jamais l'idée ne me serait venue de porter les armes contre lui. »

Crillon rougit et baissa les yeux.

— Le vieillard, ajouta Espérance, me demanda ensuite à visiter la chambre de mon gouverneur Spaletta, pour savoir si celui-ci n'aurait pas laissé quelque avertissement de son départ. Mais non, il n'y avait rien. Tandis que nous parcourions la maison, le serviteur de ma mère manifestait un étonnement, qui éclata en une sorte de colère, quand je lui eus fait voir tout l'ameublement et la vaisselle, qui étaient d'une simplicité que jusque-là j'avais appelée luxe. Ce fut bien pis, lorsque, descendu aux écuries, le vieillard n'aperçut que mon cheval au râtelier, encore ce cheval était-il une bête commune quoique vigoureuse.

« — Est-ce là, s'écria-t-il, est-ce bien là le genre de vie que l'on vous a fait mener? Quoi! un seul cheval! et toute cette maigre dépense!... Combien de gens avez-vous pour votre service? Vous thésaurisez donc?

« — J'ai une femme de charge qui dirige la cuisinière et un laquais. Encore Spaletta trouvait-il l'entretien de tout cela bien cher, et il avait raison. La pension que nous faisait ma mère suffisait à peine depuis que j'avais désiré me faire une petite meute de sept chiens.

« Le vieillard frappa du pied, furieux.

« — Seigneur, s'écria-t-il, je comprends maintenant pourquoi Spaletta s'est enfui à mon approche. La pension de votre mère était, dites-vous, à peine suffisante?... Savez-vous bien le chiffre de cette pension?

« — Mais, mille écus par chaque année, je crois, répondis-je.

« — J'envoyais mille écus par mois! dit le vieillard, rouge d'indignation, et vous devriez avoir ici six laquais, autant de chevaux et un parc où chevaux et chiens se fussent fatigués tous les jours. Mais voyez-vous, Spaletta vous a volé dix mille écus par an. Depuis dix ans que cela dure, il doit être riche!

« — Je n'en suis pas plus pauvre, répondis-

je en souriant. D'ailleurs, faute de chevaux de relais, j'ai été forcé d'arpenter à pied les vallons et les collines, et de fouler le marais; faute de laquais je me suis souvent servi moi-même, aussi voyez comme je suis devenu grand et fort. La médiocrité qui vous déplaît m'a rendu de grands services. Et Spaletta que vous maudissez, nous devrions au contraire le bénir de m'avoir volé mon argent. Avec le luxe dont vous m'eussiez entouré je fusse devenu gros et lourd.

« — Peut-être, seigneur, me dit le vieillard. Mais c'eût été un grand chagrin pour la pauvre dame votre mère, d'apprendre que vous avez désiré ou regretté quelque chose. Pareil malheur ne se représentera plus. Je vous apporte le premier douzième de la pension qui vous est allouée désormais.

« Et il me compta deux mille écus en or.

— Vingt-quatre mille écus par an! s'écria Crillon.

— Tout autant.

— Vous voilà bien riche, jeune homme.

— Trop. C'est une fortune royale dans un temps où personne n'a plus d'argent. Et il faut, disais-je au serviteur de ma mère, que cette somme qui m'est destinée soit bien considérable; car si j'allais vivre cinquante ans!

« — Vos enfants continueront à la toucher, répondit le vieillard avec un sourire. Ne craignez rien, vous n'épuiserez pas votre cassette.

« — Mon ami, murmurai-je, si ma mère a économisé tout cela sur ses pierreries, elle en avait donc beaucoup?

« — Beaucoup, dit-il gravement, beaucoup en effet.

« Et j'ajoute, reprit Espérance en s'adressant à Crillon, que tout cela est bien étrange, n'est-ce pas?

— Oui, jeune homme, soupira le chevalier.

— Pour achever, monsieur, le vieillard passa près de moi la journée, me fit des caresses toujours respectueuses qui me le firent aimer tendrement; puis, après m'avoir fait promettre de ne le suivre point et de ne questionner qui que ce fût à son sujet, il repartit. Je ne l'ai plus revu; seulement, tous les mois les deux mille écus m'arrivent.

— Mais, ce Spaletta, demanda Crillon, il sait quelque chose lui?

— Non pas, car le vieillard, à qui je faisais la même observation, m'a répondu que Spaletta avait été engagé par lui pour me servir de gouverneur, et n'avait jamais correspondu

qu'avec lui. Il me reste à vous demander maintenant, monsieur le chevalier, si mon récit vous a éclairci ce que vous trouviez d'obscur dans mes paroles, et si vous comprenez mieux la lettre de ma mère?

Crillon, sans répondre, rouvrit et relut cette lettre; puis il dit à Espérance :

— Je crois que je la comprends.

— S'il y avait quelque chose qui m'intéressât et qui pût me satisfaire à mon tour, serait-il indiscret de vous interroger?

— Je ne sais trop encore.

— Je me tais, monsieur, excusez-moi.

Crillon réfléchit un moment.

— Pardon, dit-il, vous me disiez que cette lettre vous est parvenue il y a six mois.

— C'est vrai.

— Et par conséquent, il y a six mois que vous gardez cette lettre qui m'était destinée; vous n'avez eu guère de hâte!

Espérance rougit.

— Ai-je mal fait? demanda-t-il. Je ne me suis pas cru pressé. Qu'exigeait de moi la volonté de ma mère? De ne point prendre parti contre M. de Crillon; je ne l'ai pas fait. De porter un message à M. de Crillon; je viens de le faire. Certes, j'eusse pu me hâter plus, mais

vous faisiez la guerre çà et là, loin de moi. C'était un voyage à entreprendre qui, je l'avoue, m'eût gêné beaucoup en ce temps-là.

— Quelque amourette vous occupait, sans doute?

— Oui, monsieur, répliqua Espérance en souriant de la plus charmante façon. Je vous supplie de me pardonner. Les jeunes gens sont égoïstes, ils ne veulent pas perdre une seule des fleurs que sème pour eux la jeunesse.

— Je ne vous blâme point, dit Crillon, mais ces amours sont donc terminées, ces fleurs sont donc fanées, que je vous vois aujourd'hui?

— Non, monsieur, Dieu merci, car ma maîtresse est adorable.

— Cependant, vous la quittez pour moi.

— Eh bien, non, dit Espérance avec enjouement; non, monsieur le chevalier, je n'ai pas même cette bonne action à compter. Vous m'excuserez en faveur de ma franchise. Je ne viens près de vous que pour suivre ma maîtresse.

— En vérité!

— Elle était venue habiter dans mon voisinage pendant près d'une demi-année. Son père la rappelle à une maison qu'il a dans les environs de Saint-Denis, et, faut-il encore l'a-

vouer, quoique ce soit bien incivil, c'est en passant sur la route qui mène à Saint-Denis, en apprenant que vous campiez de ce côté, que j'ai demandé à vous voir, et fait, comme on dit, d'une pierre deux coups. Encore une fois, monsieur le chevalier, je vous supplie d'être indulgent. Cette franchise n'est que de la grossièreté; mais j'aime mieux être impoli envers le brave Crillon, que de lui mentir. A présent que mon message a été remis, je vais vous saluer avec bien du respect, et reprendre mon chemin.

— Si pressé!

— J'ai reçu en route certain petit billet de la personne en question. On m'y donne rendez-vous à un jour, à une heure, à un lieu précis. C'est un rendez-vous que je ne saurais manquer d'observer religieusement comme une consigne, sous peine des plus grands malheurs.

— En vérité!... Serait-ce une femme mariée?

— Non pas, c'est une demoiselle; mais elle n'en est point plus libre. Or, il faut que je prenne toutes les précautions de prudence... et je n'ai pas trop de temps.

— Mais..., fit Crillon avec tristesse.

— Vous ai-je déplu, monsieur?

— Non, mais vous m'inquiétez, et je ne veux pas être inquiet à votre égard.

Espérance regarda Crillon avec surprise.

— Cela vient de ce que vous m'êtes recommandé, se hâta de dire le chevalier. A quand le rendez-vous?

— A demain.

— Où cela? Je ne vous interroge pas pour connaître le nom de votre maîtresse, mais seulement pour juger de la distance.

— C'est près d'un petit village qui s'appelle Ormesson.

— Je le connais; je m'y suis battu et j'ai été blessé, dit Crillon.

— Ah! vraiment? Fâcheuse connaissance.

— Oui, les Balzac d'Entragues ont même une maison dans les environs, un petit château avec fossés.

Espérance devint pourpre. Mais comme le chevalier ne le regardait pas en face, il put dissimuler cette rougeur causée par le nom d'Entragues que venait de prononcer innocemment Crillon.

— Il faut huit heures pour aller là, continua le chevalier qui ne s'aperçut de rien; vous avez plus que le temps nécessaire; demeurez ici quelques moments. J'aurai à vous parler, je le crois.

— A votre souhait, monsieur, dit Espérance

en s'inclinant respectueusement, mais que ferai-je en attendant vos ordres ?

— Rejoignez votre protégé Pontis, qui va rôdant là-bas, et vous espère comme l'âme en peine. Allez! tandis que je vais ici recueillir mes souvenirs.

Espérance s'éloigna, Crillon le suivit d'un regard affectueux, et, quand il l'eut perdu de vue, appuya son front dans ses mains et rêva.

VI

UNE AVENTURE DE CRILLON.

Derrière ses paupières fermées passèrent une à une, lentement, les actions de sa vie déjà si longue et si bien remplie.

C'étaient d'abord ses exploits de jeune homme sous le roi Henri II ; les grandes guerres de religion et les égorgements de la guerre civile sous François II et Charles IX ; la matinée d'Amboise, la nuit de la Saint-Barthélemy.

Tout cela passa, teint de pourpre et de sang, trois règnes tout rouges.

Cependant la mémoire de Crillon s'est arrê-

tée sur une journée, une journée splendide; le soleil embrase l'immensité de la mer ; cent voiles, cinq cents, mille, pavoisées de toutes les couleurs connues, se balancent sur les flots bleus du golfe de Lépante. Toute l'Europe est là représentée par ses chevaliers. Sultan Sélim II pousse contre les chrétiens sa flotte formidable. Le choc a lieu.

Crillon se voit, l'épée au poing, sur une mauvaise barque dont personne n'a osé prendre le commandement. Ce frêle esquif ouvre la marche aux grosses galères de don Juan d'Autriche. Crillon a tant frappé ce jour-là, qu'il est devenu immortel. Ce jour-là, toute l'Europe a connu l'éclair de son épée. C'est Crillon qui porte à Rome, au pape Pie V, la nouvelle de la victoire. Rome! que c'est beau! Et le vieux pontife a serré Crillon dans ses bras, en le remerciant de sa vaillance au nom de toute la chrétienté.

Viennent ensuite d'autres combats, d'autres triomphes. Ce terrible duel avec Bussy, le siége de la Rochelle après les massacres de 1572; puis, le voyage de Pologne, entrepris pour escorter Henri d'Anjou, alors qu'impatient de posséder une couronne, il disait adieu à celle de France, que son frère Charles IX devait lui céder si vite.

Charles IX, le troisième maître de Crillon, est descendu dans le tombeau; Henri, roi de Pologne, jette sa froide couronne pour aller ramasser celle de France. Crillon l'aide à s'enfuir; ils arrivent tous deux à Venise.

Ici s'arrête longuement la pensée du noble guerrier. Ici, son front devient plus pesant, et voilà que, sur cette tête courbée, descendent en foule, évoqués par une fidèle mémoire, les jeunes idées radieuses et embaumées, les souvenirs printaniers de la vie, la gloire unie au plaisir, l'amour se jouant parmi les écharpes et les armes.

C'est en 1574. Crillon a trente-trois ans; il est victorieux, il est fier, il est beau. Son nom retentit comme une fanfare martiale à l'oreille du soldat, et fait tressaillir les femmes comme une caresse.

A l'arrivée du roi de France, Venise, riche et puissante alors, s'est levée pour faire honneur à son allié qui occupe le premier trône du monde. Les cloches du campanile de Saint-Marc, le canon des galères et les compliments du sénat saluent Henri III. Mais la foule applaudit Crillon, le vainqueur de Lépante, et lorsqu'il passe sur la Piazzetta, pour entrer au palais ducal, les Vénitiens l'admirent et les Vénitiennes lui sourient.

Quelle faveur de la fortune et de la gloire peut valoir une caresse de Venise, alors que le soleil sème de poudre d'or, en s'abaissant sur eux, les monts Vicentins et la lagune, alors que les coupoles de Saint-Marc rougissent, qu'un diamant s'attache à chaque vitre des Procuraties et que les deux sonneurs d'airain de l'horloge sur la place lèvent avec mesure leur marteau de bronze qui frappe l'heure pour les navires mouillés en face des Esclavons; alors que la procession sort lentement des voûtes dorées de Saint-Marc, jetant les roses et l'encens sur les têtes inclinées des fidèles ?

Mais que sera-ce si la place dallée de marbre s'est remplie de spectateurs, si un tournoi s'y prépare dans lequel on verra combattre Crillon !

Le jour en est arrivé; Venise, qui admire tant son guerrier de marbre, saint Théodore; Venise, qui ne connaît que ses chevaux de bronze, bat des mains avec frénésie aux prouesses du chevalier français.

La vigueur, l'adresse, l'élan du maître, l'orgueil obéissant de son coursier, l'ardeur rivale de tous deux pour la victoire, le choc des lances fracassées, dix concurrents roulés dans le sable épais qui recouvre le pavé de la place,

tout cet enivrement du combat monte aux cerveaux chauffés déjà par le soleil de juillet; et, des fenêtres des Procuraties, des balcons du palais ducal, des rangs pressés de la foule s'élancent des frémissements, des bravos, des cris qui vont épouvanter les colombes du sommet des Plombs jusque par delà les toits de la Giudecca.

Jamais rien de si grand et de si valeureux n'avait frappé Venise, alors féconde en gloires de tout genre. Crillon fut applaudi et adoré par cette cité, comme s'il eût été saint Marc ou saint Michel.

Ce qu'il trouva de fleurs à son logis, et les fleurs sont rares à Venise, ce qu'il reçut de présents magnifiques et de suppliantes invitations, comment l'énumérer froidement dans ces pages?

Vingt ans s'étaient écoulés depuis ce triomphe, et sous les couches successives des lauriers de cent victoires plus récentes, le héros sentait encore avec délices l'âpre parfum de ces fleurs écloses sous le baiser frais de l'Adriatique.

Un soir, il revenait de souper à l'arsenal après des régates splendides que le doge avait offertes à Henri III. La régate est la fête natio-

nale de Venise. On n'offre rien de mieux à Dieu et à saint Marc. Cette régate, par sa splendeur et ses prouesses, avait effacé toutes les autres. Un soir donc, après souper, Crillon rentrait à son palais, seul et tout émerveillé d'avoir vu les *arsenalotti* tailler, cambrer, construire, gréer et faire naviguer devant le roi et lui, pendant qu'ils soupaient, une petite galère entièrement achevée en deux heures. Étendu sur les coussins, bercé par le mouvement moelleux de la gondole, il admirait aux lueurs du fanal, accroché à sa proue, le chatoiement de son riche habit de satin blanc brodé d'or et la perfection de ses jambes musculeuses, serrées dans des chausses de soie à reflets nacrés. Certes, il était beau et admirablement beau ce gentilhomme illustré par des exploits qui jadis eussent fait du simple chevalier un empereur. Il avait la jeunesse, la santé, la fortune, la gloire : il ne lui manquait rien que l'amour.

Au moment où il passait sous le Rialto, bâti alors en bois, sa gondole côtoya une barque plus grande d'où partirent soudain les sons d'une douce musique. Crillon savait déjà que les barcarols de Venise aiment assez la musique pour s'attacher des nuits entières à suivre les concerts qui flottent sur l'eau. Il ne

s'étonna donc point de sentir se ralentir la marche de la gondole, et s'accoudant à droite, à la petite fenêtre, il écouta comme les gondoliers.

Rien n'était plus suavement mélancolique que ces accords à demi voilés. Les musiciens semblaient ne chanter que pour les esprits invisibles de la nuit et dédaigner de parvenir jusqu'à l'oreille humaine. Les flûtes, les téorbes, la basse de viole soupiraient si doucement, que l'on entendait autour de la barque l'eau des avirons retomber dans l'eau en cadence.

Partout, sur le passage de cette barque, les fenêtres s'ouvraient sans bruit, et l'on distinguait vaguement dans l'ombre azurée des formes blanches qui se penchaient curieuses sur les balcons. Crillon ne connaissait pas les enivrements de cette fée qu'on appelle Venise; il ne savait pas qu'elle profite de la nuit pour répandre sur l'étranger la séduction irrésistible de tous ses charmes, et que tout est bon à cette enchanteresse pour tenter celui qu'elle aime. Elle parle en même temps aux sens, à l'esprit et au cœur.

Obéissant comme dans un rêve, vaincu par l'oreille et les yeux, Crillon ne s'apercevait pas qu'il avait dépassé le palais Foscari où il logeait

avec le roi, et que sa gondole suivait toujours sur le grand canal la mystérieuse harmonie dont les accents s'attendrissaient palpitants d'amour.

Déjà la douane de mer était dépassée, on arrivait à l'île Saint-George, où depuis trois ans le génie de Palladio faisait monter du sein de la lagune la magnifique église de Saint-George-Majeur. Les échafaudages gigantesques, les grues avec leurs bras noirs se profilaient bizarrement sur le ciel, et par delà ces entassements de charpente et de marbre qui noircissaient de leur masse opaque une immense étendue du canal, on apercevait les eaux diaprées d'argent de la haute lagune.

La musique continuait. Crillon écoutait toujours.

Alors une petite gondole, avec son cabanon de drap noir à houppes soyeuses, s'avança silencieusement par le travers de la gondole qui portait Crillon.

Un seul barcarol, vêtu à la façon de gens de service et masqué, la dirigeait sans effort. Cet homme, après avoir rangé son esquif côte à côte avec l'autre, rama quelque temps de conserve comme pour donner la facilité à son maître de voir et de reconnaître Crillon dans sa

gondole. Puis, sur quelque signe qui lui fut fait sans doute, il dit un mot aux barcarols du Français, et ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt.

Crillon n'avait rien vu de ce manége. Fâché de voir s'éloigner la barque du concert, il s'apprêtait à interroger ses barcarols sur leur halte, lorsqu'un poids nouveau fit incliner la gondole à gauche ; un frôlement singulier bruït devant le felce (c'est ainsi qu'on nomme la cabine), et une ombre, s'interposant à l'entrée, déroba au chevalier la lumière du fanal rose.

Avant que Crillon eût rien vu ou rien compris, une femme entra sous le dais, à reculons selon l'usage, et prit place à droite sur les coussins sans proférer une parole.

Aussitôt la gondole se remit en chemin et Crillon vit ramer à côté le silencieux barcarol de l'inconnue.

Devant les deux gondoles ainsi mariées marchait toujours la barque des musiciens.

Crillon, avec une galanterie toute française, s'était approché, méditant un compliment sur la beauté, la grâce et la politesse. Mais sa compagne était masquée, ensevelie dans une mante de soie toute cousue de dentelles épaisses de Burano. Pas un rayon du regard, pas un

reflet de l'épiderme, pas même le bruit du souffle pour avertir Crillon qu'il n'était point en société d'un fantôme.

Lorsqu'il ouvrit la bouche pour interroger, la dame leva lentement son doigt ganté jusqu'à ses lèvres pour le prier de se taire; il obéit.

Alors elle laissa retomber sa main sur sa robe et rentra dans son immobilité. Mais à la lueur d'une large lanterne attachée au quai de la Giudecca, et qui égara son rayon furtif jusqu'aux gondoles, Crillon vit briller dans les trous du masque deux paillettes de flamme. L'inconnue le regardait. Elle le regardait avec toute son âme. Elle le regardait fixement, sans vaciller, comme font ces étoiles curieuses qui, cachées sous les plis d'un nuage noir, contemplent incessamment la terre.

Cependant les gondoles avançaient de front avec une lenteur calculée d'après la marche des musiciens. La symphonie, de plus en plus douce et caressante, courait sur l'eau d'une rive à l'autre du canal de la Giudecca; jamais plus pure nuit n'avait plané sur Venise. Le flot montait sans colère, et agitait lascivement les herbes souples et odorantes qui tapissent la lagune.

Toutes ces myriades de diamants qui constellent la voûte céleste transparaissaient comme sous une gaze au travers des nuées pâles. En une pareille nuit, Joseph eût senti son cœur de bronze s'amollir et se fondre d'amour.

Crillon, lui, osa regarder à son tour l'inconnue qui ne baissa pas les yeux; il étendit la main pour saisir celle qui, l'instant d'avant, lui avait recommandé le silence. Mais cette main se releva encore pour le même geste toujours froid et solennel. Puis, comme il traduisait son étonnement par une exclamation courtoise, l'inconnue se retourna vers l'entrée de la cabine, et se mit à contempler le ciel et l'eau, moins pour admirer que pour dérober au chevalier le spectacle de son trouble et les élans tumultueux d'un sein qu'on voyait battre sous la moire et la dentelle.

Crillon profita, en galant homme, de cette belle occasion d'analyser sa compagne, sans la gêner de son examen. Elle était grande et portait la tête avec une distinction naturelle aux Vénitiennes, qui partout semblent être nées pour s'appeler reines. Celle-là eût pu s'appeler reine même à Venise. Sous la résille brodée d'or dont les franges inondaient ses épaules, le chevalier vit briller les tresses énormes de ses

cheveux; une ligne pure, noblement infléchie, dessinait son dos et son corsage, tandis que les reflets soyeux de sa robe couraient en longs frissons sur son flanc digne de la Cléopâtre antique.

Mais cette femme était-elle jeune, était-elle belle? Pourquoi cette étrange idée de venir s'asseoir, muette, dans la gondole? Pourquoi toute cette réserve avec tout cet abandon?

On était sorti de la Giudecca; les musiciens tournèrent comme pour prendre le chemin de Fusine; puis doublant la pointe Sainte-Marie et longeant le Champ-de-Mars par l'étroit Rio-del-Secchi, gagnèrent le Rio-San-Andrea et rentrèrent dans le grand canal.

Pendant ce trajet qui fut long, la Vénitienne ne cessa de regarder Crillon qui, après quelques efforts pour la faire parler, s'était persuadé qu'elle était décidément muette. Il lui prit une seconde fois la main que, moins farouche, elle laissa prendre. Bien plus, elle souleva elle-même de ses dix petits doigts gantés la main nerveuse du chevalier, l'examina bien attentivement, et l'approchant du rayon lumineux que projetait le fanal, elle palpa et fit rouler avec curiosité un anneau qu'il portait à la main droite.

Cet anneau parut éveiller en elle des idées d'un ordre moins tranquille. On put voir au jeu actif de ses doigts, à leur pression inquiète, que ce cercle d'or la gênait et la troublait. Lorsqu'elle l'eut bien froissé, bien tourmenté comme pour en épeler la gravure avec ses ongles, elle replaça doucement la main de Crillon sur son manteau, baissa la tête et ne chercha pas à dissimuler le profond abattement qui succédait à son agitation fébrile.

Le chevalier tenta vainement de provoquer des explications. Une heure sonnait à l'église de Saint-Job. L'inconnue frappa trois coups avec son éventail sur le petit volet sculpté de la gondole, et aussitôt, d'un seul coup d'aviron, le barcarol qui l'avait amenée coupa le passage aux gondoliers de Crillon, et vint s'offrir à droite, tendant son bras à sa maîtresse.

Celle-ci se leva, salua le chevalier du geste, et, légère comme un sylphe, posa un pied charmant sur le bord de sa gondole où elle disparut sans que Crillon, qui cherchait à la retenir, rencontrât entre ses mains autre chose que le froid aviron du gondolier.

Cependant les deux barcarols, toujours immobiles, attendaient ses ordres, et déjà il leur commandait de suivre la gondole voisine, mais

la barque longue des musiciens, se mettant en travers du canal, les arrêta une minute, pendant laquelle, gondole, inconnue, intrigue, tout s'évanouit comme un rêve.

Le désappointement de Crillon fut vif. Lorsqu'il questionna ses barcarols, ceux-ci, de l'air le plus naturel, et ils étaient naturels en effet, répondirent qu'ils avaient suivi la barque des musiciens parce que c'est l'habitude à Venise et que le seigneur français n'avait pas donné d'ordres contraires.

Quant à la rencontre de la gondole mystérieuse, ils déclarèrent ne la connaître pas. Le barcarol masqué leur avait dit d'arrêter, et ils l'avaient fait parce que c'est l'usage. La dame était entrée dans la cabine sans qu'ils se permissent de la regarder, parce que cela eût été impoli. Enfin, il n'y avait dans toute cette affaire, aux yeux de ces braves gens, rien qui ne fût parfaitement dans l'ordre, attendu, ajoutèrent-ils, que cela se passe ainsi toujours à Venise, si ce n'est que d'ordinaire c'est le cavalier qui entre dans la gondole de la dame.

Crillon dut se contenter de ces explications. Tout ce qu'il tenta pour éveiller l'imagination de ses barcarols et leur faire deviner le nom

ou la qualité de l'inconnue, fut parfaitement inutile.

— Elle était masquée, répondirent-ils.

Le chevalier, réduit à ses propres ressources, rentra au palais Foscari, où dormait déjà Henri III. Et en se mettant à son tour dans le lit magnifique que lui avait réservé l'hospitalité vénitienne, Crillon, pour se défaire du rêve qui l'obsédait, s'efforça de se persuader que son aventure était toute naturelle, et que cela se passait ainsi chaque jour à Venise.

D'ailleurs, pour achever de se consoler, il se disait que l'aventure témoignait peu en faveur de son mérite; que la dame, après l'avoir tant regardé, l'avait trouvé moins à son goût qu'elle n'espérait. Et il s'endormit en se posant ce dilemme : « Ou c'est une banalité, auquel cas j'aurais tort d'y penser encore; ou c'est un échec, et alors il le faut oublier. »

Il se rendormit donc aux sons mourants de la musique, qui, plus polie que l'inconnue, l'avait escorté jusqu'au palais Foscari, et lui avait servi ses plus gaillardes symphonies pour le bercer entre les bras du sommeil.

Cependant, le lendemain, il n'avait rien oublié de la veille, et repassant en lui-même tous les détails de l'étrange visite qui lui était venue

dans sa gondole, il s'arrêtait surtout à l'impression douloureuse que son anneau avait causée à l'inconnue.

Il reçut en se levant un magnifique bouquet de roses et de lis sur lesquels perlait encore la rosée du matin. Du milieu de ces fleurs embaumées jaillissait une large pensée aux pétales de velours, au calice d'or. Et comme il en respirait encore les suaves parfums, un autre bouquet tout pareil lui arriva, puis un autre, l'heure suivante, puis un autre, ainsi à chaque heure de la journée. Cela signifiait si bien : « Je pense à vous à toute heure, » que Crillon, sans être un fort habile interprète du langage des fleurs, ne put s'empêcher de comprendre la phrase odorante qu'on lui répétait durant toute cette journée.

Au lieu de sortir, il resta enfermé chez lui pour attendre et accueillir chacun de ces messages. Mais, quoi qu'il pût faire, jamais il ne réussit à découvrir les messagers. Portes, fenêtres, voûtes, cheminées, balcons, escaliers, tout fut bon à la fée industrieuse pour lui faire parvenir ses présents anonymes, et toujours la pensée surmontait le bouquet comme un refrain passionné.

Enfin, furieux de la maladresse de ses gens,

il faisait le guet lui-même, quand un dernier bouquet lui arriva le soir. Il était apporté par un enfant qui déclara l'avoir reçu d'un gondolier.

A la pensée, était attaché par une soie bleue un léger billet que Crillon ouvrit et dévora le cœur embrasé.

« Seigneur, disait la fine écriture, si l'anneau de votre main droite signifie que vous êtes marié ou lié par un serment à quelque femme, brûlez ce billet et jetez-en les cendres. Mais si vous êtes libre, faites-vous mener dans votre gondole en face des chantiers de l'Arsenal. A dix heures, si vous êtes libre, entendez-vous, Crillon? »

Le chevalier poussa un cri de joie, il comprenait enfin que son aventure n'était pas banale comme ses barcarols voulaient bien le dire. Libre, jamais son cœur ne l'avait été comme ce soir-là.

A dix heures sonnées par les deux batteurs de bronze au palais ducal, il attendait dans sa gondole, sous les platanes qui bordaient alors le quai des Chantiers, et dont l'ombre gigantesquement allongée sur l'eau le dérobait à tous les regards.

Il attendait depuis cinq minutes à peine,

quand un léger bruit d'avirons lui annonça l'arrivée d'une barque. Bientôt il reconnut la gondole noire de la veille et la silhouette du barcarol masqué qui se courbait sur sa rame.

La gondole vint lui présenter le flanc comme elle avait fait la veille pour l'inconnue, et Crillon, en pénétrant à la hâte sous le felce, fut bien surpris de s'y trouver seul.

Il allait commander à ses barcarols de rester à l'attendre, mais l'homme masqué leur dit de s'en retourner au palais, ce qu'ils firent immédiatement.

La gondole mystérieuse tourna vers la lagune et fila légèrement à travers les batteries de pilotis jetés çà et là pour servir de refuge et d'abri aux barques.

La nuit était sombre, le vent venait de la mer et soulevait une longue houle sur le dos de laquelle montait la gondole avec un doux balancement. Crillon vit paraître et disparaître dans les ténèbres les îles San-Lazaro, Saint-Michel et Murano, dont les fourneaux incandescents soufflaient du feu et de la fumée rouge par leurs longues cheminées de briques.

Puis, continuant à couper diagonalement la lagune, le barcarol arriva dans des eaux plus calmes, bordées de rivages fleuris; la barque

divisait avec sa proue des touffes frémissantes de roseaux, de nénufars, et plus d'une fois, l'éperon reluisant arracha de ses dents tranchantes les grenades enlacées de liserons, qui formaient une haie touffue de chaque côté du canal, et retombaient en jonchées dans la gondole, sur les pieds du chevalier.

— Où me conduit cet homme? pensait Crillon. Me voilà bien loin de Venise, il me semble.

L'idée ne lui vint pas qu'on pouvait lui tendre un piége. Il ne questionna pas même le barcarol qui, toujours avec la même rapidité, dirigea la gondole parmi les charmants méandres de ces déserts; et après avoir passé sous un pont de briques d'une seule arche hardiment cintrée, laissa glisser l'esquif dans les hautes herbes et les oseraies, jusqu'à ce qu'elle touchât le sol. Alors il sauta sur le rivage, et offrit silencieusement son bras à Crillon pour qu'il descendît.

Le chevalier mit pied à terre et regarda curieusement autour de lui. Il se trouvait sous une sorte de portique formé par un entrelacement de vignes sauvages et de lianes. Un grenadier au feuillage épais surmontait l'étroite baie d'une porte à peine visible, tant les fleurs

et les branchages s'en disputaient la penture et les gonds.

Le barcarol indiqua silencieusement du geste cette petite porte ouverte comme par enchantement. Crillon entra. La gondole s'éloigna du rivage et la porte se referma sur le chevalier, dont toutes ces précautions faisaient battre le cœur.

Il était alors dans un petit jardin sombre, irrégulièrement planté; pas une lueur ne guidait ses pas; déjà il hésitait et cherchait à tâtons un aboutissant quelconque, lorsqu'une clarté douce illumina soudain les arbres et en fit ruisseler les feuilles comme autant d'émeraudes. Une autre porte, intérieure cette fois, venait de s'ouvrir, et Crillon distingua l'entrée d'une maison.

En quatre pas, il fut au milieu d'un vestibule de marbre, au plafond duquel brûlait une lampe à chaînes d'argent. Une tapisserie fermait la communication de ce vestibule avec les chambres voisines. Chose étrange! à peine Crillon fut-il entré dans le vestibule, que la porte d'entrée se ferma aussi.

Le chevalier souleva la lourde portière et pénétra dans l'appartement. Là, sur une table d'ébène richement sculptée et incrustée d'ivoire,

une collation était servie sur des plats de vermeil et dans des bassins d'argent magnifiquement ciselé. Tous les fruits de la riche Lombardie, les vins de l'Archipel dans des vases de cristal de Murano, des viandes froides et les plus rares poissons de l'Adriatique, promettaient à Crillon seul un festin qui eût rassasié vingt rois en appétit.

De la voûte en chêne sculpté pendait un de ces lustres vénitiens à fleurs de verre bleu, rose, jaune et blanc, dont les courbes élégantes, les merveilleux accouplements, les spirales fantastiques, font encore aujourd'hui l'admiration de notre siècle orgueilleux et sans patience. Dans le calice de douze fleurs variées, douze cires bleues, roses, jaunes et blanches, selon la nuance des cristaux, s'élançaient avec leur étoile de flamme et dégageaient une odeur d'aloès qui parfumait la chambre en l'éclairant à peine.

Ce petit palais enchanté à colonnettes de cèdre était meublé de ces admirables fauteuils de frêne sculpté sur le bois desquels chaque artiste avait laissé tomber dix ans de son génie et de sa vie. Les bras en cols de guivres et d'hydres enroulés de ronces et de lierres, les pieds en racines diaprées de coquilles et de fruits sauvages, les frontons peuplés de gnomes,

de salamandres aux yeux d'émail, le dossier formé de bas-reliefs d'un fouillis inextricable, composaient un de ces ensembles qui résument à la fois le caractère et la richesse d'une époque de civilisation et d'art : — le caractère, parce qu'on y voit éclater dans sa libre toute-puissance la fantaisie de l'ouvrier ; — la richesse, parce qu'un pareil ouvrage, n'eût-il été payé qu'avec le pain quotidien, vaudrait encore son pesant d'or.

Quant aux tapisseries, aux tableaux de Bellini, de Giorgion et du vieux Palma, tout cela disparaissait dans l'ombre moelleuse, comme si le maître du palais estimait peu ces trésors, et voulait attirer l'attention sur d'autres plus précieux.

Crillon admirait et s'étonnait de la solitude. Il s'assit dans un fauteuil, mit son épée en travers sur ses genoux, et attendit qu'une créature humaine vînt lui faire les honneurs de la maison.

En face de lui une porte s'ouvrit dans la muraille et donna passage à une femme qu'il crut reconnaître pour la belle visiteuse de la veille. Même démarche, même taille, mêmes cheveux, l'éternel masque, et cette fixité du regard qui, dans la gondole, avait si fort surpris et gêné Crillon.

Cette dame s'arrêta au seuil de la chambre sans parler ni saluer. Elle portait sur sa poitrine une large pensée attachée à sa robe de damas de soie blanc. A voir les pesants bracelets de sequins qui tombaient jusqu'au milieu de sa petite main et tordaient ensemble leurs chaînons inégaux, l'on eût dit que tout son corps, entraîné par les bras, s'affaissait ainsi sous le poids de cette masse d'or. Cependant l'émotion de l'inconnue était la seule cause qui fît pencher sa tête, et bientôt, fléchissant comme si elle eût été saisie de vertige, elle fut forcée, pour se retenir, d'accrocher ses doigts pâles aux sculptures d'un cadre qui se rencontra sous sa main.

Crillon courut à elle et s'agenouilla en discret chevalier.

Et, sans quitter sa pose mélancolique et rêveuse :

— Vous parlez espagnol, je le sais, dit-elle d'une voix pénétrante et d'une vibration sonore; eh bien, nous parlerons espagnol. Levez-vous et écoutez-moi.

Crillon obéit et resta en face d'elle, penché pour aspirer ses paroles et son souffle.

— Ainsi, continua l'inconnue, vous êtes libre puisque vous êtes venu.

Crillon s'inclina.

— Cet anneau, dit-il, est mon cachet, qui vient de ma mère.

— J'ai bien fait alors de ne pas vous le prendre hier pour le jeter dans le canal comme j'en avais l'envie.

— Assurément, madame, cela m'eût fort attristé.

— En sorte que si je vous le demandais...

— Je serais forcé de vous le refuser, madame.

— Il vient bien de votre mère?

— Madame, Crillon ne dit jamais un mensonge et ne répète jamais une vérité.

— C'est vrai. Crillon est Crillon.

Elle garda le silence, et, plus hardie, se dirigea vers un des coussins où elle prit place en faisant signe au chevalier de s'asseoir en face d'elle.

— Puisque vous ne mentez jamais, reprit-elle enfin, dites si vous m'aimez.

— Presque, madame; je dirais tout à fait si je connaissais votre visage.

— Oh! mon visage... est-ce donc indispensable pour faire naître l'amour? Moi, je connais une personne qui s'est éprise d'amour pour quelqu'un sur sa seule réputation... et il me

semble que le souffle, le contact d'une femme ou d'un homme qui aime, devraient suffire à opérer la réciprocité de l'amour.

— Assurément, balbutia Crillon. Toutefois, l'aspect d'un beau visage est bien puissant.

— Pourquoi donc alors certaines femmes laides sont-elles aimées?

Crillon frémit.

— D'ailleurs, continua l'inconnue, la beauté est idéale. Belle pour d'autres, on peut paraître laide à celui précisément qu'on voudrait toucher.

— Il est vrai, soupira le héros de plus en plus tremblant.

— Tenez, dit vivement la Vénitienne en se levant pour montrer à Crillon une toile magnifique de Giorgion, où Diane se voyait au milieu des nymphes, dans le bain après la chasse. Voici plusieurs beautés, les trouvez-vous telles?

— Admirables, madame.

— Et ces madones de Jean Bellini, pour être moins voluptueusement profanes, les aimez-vous aussi?

— Ce sont des beautés achevées.

— Une Suzanne de Palma, qu'en dites-vous?

En disant ces mots elle levait un flambeau pour éclairer les tableaux à Crillon. Cette pose

forcée dessinait sous son bras une taille pareille à celle des nymphes, et comme pour se hausser elle avait dû poser le pied sur une escabelle de cuir de senteur, son pied fin et cambré, une cheville d'enfant, une jambe ronde, le galbe élégant et riche de tout le corps qui repoussait les plis du damas, prouvèrent à Crillon que cette femme n'avait pas besoin de la beauté du visage pour être belle et exciter l'amour.

Il le pensait et le lui dit.

— Vraiment! s'écria-t-elle; que me direz-vous donc quand vous m'aurez vue?

— Ce que je disais des nymphes, des madones et de Suzanne.

— Allons donc, monsieur! murmura la Vénitienne avec un superbe dédain, ne me comparez donc plus à ces faces vernies. Tout cela est gratté, froid, mort. Je suis bien plus belle que cela : regardez!

Et d'un frôlement de ses doigts, elle fit voler son masque... Crillon poussa un cri de profonde admiration.

En effet, rien de si parfaitement beau ne s'était offert à ses yeux; et il avait vu les Romaines et les Polonaises.

Sous des sourcils noirs dessinés comme deux arcs irréprochables brillaient les yeux dilatés et

chatoyants de cette femme. Le regard était brûlant comme un fer rouge. Quand ce regard parlait, tout le reste de la physionomie se transfigurait : l'ange devenait archange. Elle avait le teint d'une pâleur mate, des lèvres d'un carmin si frais qu'il paraissait violent, le nez de la Niobé, des dents d'un million par perle, la tête d'Aspasie sur le corps de Vénus, et dix-huit ans.

— Je vous aime! s'écria le Français ébloui et éperdu, à genoux.

— Et moi donc! répondit la Vénitienne, qui, en le relevant, chancela dans ses bras.

Les cires consumées coulaient en larges nappes sur les plaques de cristal; une pâle clarté, celle de l'aube, bleuissait les ténèbres. Crillon ouvrit des yeux appesantis, et chercha la Vénitienne à ses côtés.

Elle reparut, éblouissante de joie et de parure, vint à Crillon, qui déjà lui reprochait son absence si courte, et d'une voix plus caressante encore que son sourire :

— Désormais, dit-elle, nous ne nous quitterons plus. C'est pour la vie.

— Pour la vie, répéta Crillon enivré.

La Vénitienne lui saisit la main droite, baisa la bague, et dit :

— A nous deux, maintenant, cette bague de votre mère.

— Pourquoi ? demanda Crillon.

— Parce que maintenant nous partagerons tout ; ceci d'abord.

Elle lui montrait un coffret dont sa main adroite fit jouer le ressort, et qui contenait des poignées de joyaux et de pierreries qu'eussent enviés des reines.

— Mais..., objecta Crillon.

— Et ceci ensuite, continua la Vénitienne avec une joie d'enfant ; regardez.

Une caisse de fer, longue de trois pieds, profonde de deux et pleine de sequins d'or.

Le chevalier pensa qu'il continuait son rêve.

— Et maintenant que vous connaissez la dot et que vous connaissez la femme, votre bras, Crillon.

Elle lui prit le bras avec une douce autorité.

— Où me conduit le bel ange? demanda-t-il.

— Tout près, tout près.

Elle l'entraînait vers la muraille où son petit poing nerveux heurta vivement un ressort d'acier.

La porte s'ouvrit qui donnait sur un long couloir sombre, au bout duquel on voyait dans les flots de lumière resplendir les colonnes de

marbre et la mosaïque d'or d'une église. L'autel était orné. Le prêtre agenouillé attendait, deux assistants s'appuyaient sur la balustrade.

— Qu'est ceci? s'écria le chevalier.

— Une belle église, des plus belles et des plus antiques.

— Mais je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, seigneur. Je suis patricienne, riche, et je vous aime. Vous allez savoir mon nom. Vous connaissez ma fortune; je vous ai prouvé mon amour. Ma famille veut m'imposer un mariage pour lequel je me sens de l'horreur. Si je choisis M. de Crillon, ai-je pensé, ma famille n'aura plus rien à dire; et, au besoin, mon préféré saura faire respecter mon choix. Vous aurez eu peut-être mauvaise opinion de la jeune fille qui semblait accepter un amant; rassurez-vous : c'est un époux que j'ai pris. Venez, Crillon, le prêtre nous attend à l'autel.

Si la foudre eût fait voler en morceaux le lambris de chêne, si la maison fût disparue sous le jet d'une mine, si la sublime beauté de la Vénitienne eût fait place à Méduse, Crillon n'eût pas éprouvé ce qu'il éprouva en ce moment. Il vacilla comme étourdi du coup, et sa main se glaça dans celle de la jeune fille.

Cette brusque proposition, ces préparatifs, lui parurent un guet-apens dirigé contre son honneur. Toute la beauté de la jeune femme, son abandon délirant, ce mélange inconcevable de virginale innocence et d'audace vicieuse, cette richesse splendide, cette féerique retraite, n'étaient-ce pas autant de piéges du démon pour lui voler son âme et le damner à jamais, en lui faisant violer ses vœux ?

Dans le trouble qui s'empara de lui, Crillon se figura qu'en gagnant une minute, il verrait se confondre et disparaître en fumée toutes ces sorcelleries, tout cet attirail infernal des tentations de Satan. La belle femme se changerait en couleuvre, les sequins en feuilles desséchées, les lumières en flammes sépulcrales. Au doux bruit des baisers d'amour succéderait le rire strident du mauvais ange qui triomphe, et Crillon demeurerait seul, écrasé, dans une effrayante solitude. Mais, du moins, il aurait, comme sur le champ de bataille, combattu jusqu'à la mort.

Comment exprimer à cette femme une seule des pensées qui se heurtaient dans son cerveau ? Il la regarda fixement et se tut.

Elle, au contraire, le crut ivre de son bonheur.

L'idée ne pouvait pas venir à cette étrange

créature que son patriciat, sa richesse, sa beauté, son amour, la rendissent à ce point fabuleuse et incompréhensible qu'un amant la repoussât épouvanté de son triomphe.

Elle se croyait dans son noble cœur d'autant plus assurée d'avoir conquis Crillon, qu'elle s'était, sans réserve aucune de sa vie et de son honneur, livrée au plus hardi, au plus généreux chevalier du monde. S'il hésitait, ce devait être par délicatesse et magnanimité.

— Il faut l'encourager par de bonnes paroles, pensa la Vénitienne.

Et, s'armant de son irrésistible sourire :

— Allons, il le faut; il faut subir votre femme, malgré sa laideur et son obscure pauvreté.

— Impossible! s'écria-t-il la sueur au front, devant ce nouvel assaut du tentateur.

— Impossible! pourquoi?

— Je suis chevalier de Malte.

— Vous l'étiez au berceau. Ce sont des vœux absurdes, et le saint-père, qui n'a rien à refuser au héros de Lépante, vous en relèvera quand nous voudrons.

— Madame, balbutia Crillon, qui avait pris sa résolution, ces vœux qu'on prononça pour moi, enfant au berceau, ainsi que vous venez de

le dire, je les ai répétés à vingt ans, homme, et sachant ce que je faisais.

La Vénitienne pâlit comme une morte, et reculant, les sourcils froncés :

— Vous ne m'acceptez pas?...murmura-t-elle d'une voix déchirante... Vous me repoussez!

— Dieu m'est témoin...

— Oui ou non... monsieur! s'écria la jeune fille, qui sentit l'orgueil de son sang patricien lui monter tumultueusement au front.

Crillon baissa la tête, le cœur navré.

— On vous dit brave, prouvez-le donc, dit-elle avec ironie; oui ou non; c'est facile à dire, ce me semble.

— Eh bien..., articula le chevalier en serrant les poings, jusqu'à les déchirer de ses ongles, non !...

Le visage de la jeune fille prit une effrayante expression de désespoir. Pas un cri, pas un soupir ne s'exhala de sa poitrine. Son œil chargé d'éclairs, sa lèvre frémissante, éloquents interprètes de ce qui se passait dans cette âme, prononcèrent la muette imprécation sous laquelle Crillon se courba anéanti.

Elle passa devant lui lentement comme un spectre, et laissa tomber une à une sur la tête du chevalier ces sanglantes paroles :

— Crillon, vous n'étiez pas libre. Vous avez trompé lâchement une femme. Vous n'êtes plus Crillon!

Lorsqu'il releva la tête pour essayer de se justifier, il se trouva seul dans l'appartement. Il courut au vestibule, croyant avoir entendu marcher de ce côté. Il ouvrit même la porte et regarda dans le jardin.

Rien.

La porte se referma au moment où il cherchait à rentrer.

La porte extérieure, au contraire, était béante devant lui.

Crillon tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un banc de pierre. Sa tête en feu roulait mille vagues projets, mille pensées contradictoires.

Irait-il se jeter aux pieds de cette femme offensée? N'était-ce pas un crime de refuser la réparation après l'offense?

N'était-ce pas sa bonne étoile, au contraire, qui le sauvait d'un piége où peut-être il eût péri, honneur et bonheur?

Il fut tiré de sa rêverie douloureuse par une rauque exclamation. Le barcarol à son poste l'appelait et lui montrait le jour naissant.

Crillon obéit, se jeta dans la gondole, insensible désormais à ce spectacle splendide d'un

lever du soleil par delà les grèves du Lido.

Venise dormait encore tout entière quand la barque aborda au palais Foscari et déposa son passager sur l'escalier de marbre.

Crillon glissa sa bourse pleine d'or dans la main du gondolier.

Celui-ci, avec un froid dédain impossible à décrire, étendit le bras, et la bourse alla tomber dans le milieu du canal. Le barcarol poussa au large et, se courbant sur son aviron, disparut en vingt secondes dans l'étroit et sombre Rio del Duca.

A partir de ce moment, ce ne fut plus du regret ni du repentir, ce fut du remords et du désespoir qui dévora le cœur du chevalier. Il était amoureux, idolâtre, fou, de cette belle et noble femme; pour la revoir, il eût donné sa vie, il eût donné sa vie éternelle pour retrouver l'heure à jamais envolée de cet amour tel qu'il était assuré de n'en plus trouver en ce monde.

Il courut Venise, il courut les îles voisines sans retrouver ni la gondole ni la petite porte mystérieuse. Il sema l'or, les espions, et pour tout résultat n'obtint pas même le coup de stylet qu'il espérait et invoquait sans cesse.

A la cour du doge, aux promenades, aux assemblées, aux fêtes, il épiait, dévorait tous les

visages. Jamais il ne retrouva l'inconnue, et lorsqu'il la voulut dépeindre pour aider à ses recherches, les mieux informés lui répondirent qu'assurément une telle perfection n'existait pas et qu'il avait rêvé.

Huit jours après, Henri III quitta Venise, rappelé en France, sans avoir pu assister aux fiançailles du fils du doge, que la république voulait marier à une de ses riches héritières, lorsqu'il aurait, disait-on, atteint sa majorité.

Crillon suivit son maître; le corps retourna en France, mais le cœur et l'âme étaient restés à Venise, dans cette maison perdue sous les althæas et les grenadiers en fleur.

Telle fut cette poétique aventure, à laquelle, vingt ans plus tard, le brave Crillon, le front caché dans ses mains, rêvait, et son généreux sang bouillonnait encore.

La lettre que lui avait remise le jeune homme ne contenait que ces mots :

« Je fais connaître mon fils Espérance à M. de Crillon, afin que le hasard ne les oppose jamais l'un à l'autre les armes à la main. Il est né le 20 avril 1575.

« De Venise, au lit de la mort. »

Voilà pourquoi la plaie s'était rouverte au cœur du héros; voilà pourquoi il tressaillait en regardant Espérance.

VII

CE QU'ON APPREND EN VOYAGEANT.

Pontis faisait à son sauveur de sincères protestations, lorsque Crillon rappela près de lui Espérance.

Au coup d'œil bienveillant et attendri que le colonel des gardes attacha sur lui, le fils de la Vénitienne sentit que les méditations lui avaient été favorables.

— Eh bien ! monsieur, dit-il en s'approchant avec son air engageant et poli, avez-vous découvert qu'il soit nécessaire de me faire

pendre comme maître la Ramée, tout à l'heure ?

— Oh ! si l'on cherchait un peu, répliqua Crillon en souriant, on trouverait bien certaines peccadilles.

Et il passa son bras sous celui du jeune homme, heureux et surpris de cette douce familiarité.

— Mais, continua Crillon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous courez les aventures, mon jeune maître, et fort imprudemment, ce me semble. Comment, en temps de guerre, un cavalier de votre mine et de votre qualité se risque-t-il à arpenter le grand chemin, seul, avec un cheval et un portemanteau qui tenteraient tant de gens désœuvrés ?

— C'est que, monsieur, répliqua Espérance, pour aller où je vais, je ne puis prendre de valet, ni d'escorte. Il ne manquerait plus que d'emmener des trompettes et de faire sonner des fanfares.

Crillon l'interrompit.

— Vous ne prendrez point mal mes questions, dit-il. On vous a recommandé à moi, et je me crois autorisé, vous sachant orphelin, seul, à vous offrir mes conseils, sinon ma protection.

— Monsieur, c'est trop de bontés, et soyez assuré que conseils et protection me sont bien précieux de votre part.

— A la bonne heure. Je continue donc : nous avons un rendez-vous et nous y allons ?

— Oui, monsieur.

— Vers Saint-Denis, près d'Ormesson?

— A Ormesson même.

— Et cela ne peut se remettre?

— Oh ! monsieur, jamais.

Crillon se retournant vers son quartier :

— Un cheval ! dit-il.

Puis à Espérance :

— Je veux vous accompagner un bout de chemin ; justement j'ai affaire de ce côté. Est-ce que je vous gêne ?

— Le pouvez-vous croire, monsieur ? Mais quoi ! m'accompagner, vous, un si grand personnage?

— Vous craignez que je ne traîne avec moi tout un cortége. Non, rassurez-vous, nous voyagerons côte à côte, comme deux reitres.

— Mais, monsieur, c'est moi qui, à mon tour, ne vous laisserai pas seul par les chemins. S'il vous arrivait malheur...

— Il y a trêve ; et puis, pour ceux qui ne

me connaîtront point, je vaux mon homme. Pour les autres, mon nom vaut une troupe ! D'ailleurs, je n'irai pas absolument seul. Holà, cadet !

Il appelait Pontis, qui se hâta d'accourir.

— As-tu un cheval ? dit-il.

— Moi, monsieur ! si j'en avais un, je l'eusse déjà mangé.

— C'est vrai ; fais-t'en donner un à mon écurie, tu m'accompagnes.

— Merci, mon colonel.

— Et j'accompagne M. Espérance.

— Sambioux ! quelle joie ! s'écria le Dauphinois transporté, qui courut à l'écurie comme s'il y devait trouver une fortune.

Dix minutes après, tout était préparé. Espérance voulut tenir l'étrier à Crillon ; mais celui-ci, avant de monter, fut arrêté par une réflexion.

— Nous oublions quelque chose, dit-il.

Et, faisant signe au jeune homme de le suivre, il alla trouver Rosny qui continuait sa promenade au bord de la rivière.

Le seigneur huguenot travaillait, comme toujours, faisant des plans ou prenant des notes.

Il vit du coin de l'œil Crillon descendre de

son côté, mais il ne feignit pas de le voir. Il avait encore sur le cœur la rebuffade du matin.

Mais Crillon allait droit au but; il lui barra la route, et, la bouche souriante, l'œil sincèrement affectueux :

— M. de Rosny, dit-il en lui prenant la main, je m'en vais faire un tour du côté de Saint-Germain, où j'ai reçu avis d'aller trouver le roi notre maître; confidentiellement, ceci. J'emmène avec moi ce garçon et le Dauphinois, vous savez, l'échappé de la corde. Je vous prie, M. de Rosny, de donner ici votre coup d'œil incomparable, de traiter les choses en maître, et de me regarder comme votre serviteur.

Rosny ne tint pas devant cette généreuse expansion; il embrassa cordialement Crillon qui, profitant de la bonne veine, ajouta :

— J'ai voulu vous présenter moi-même ce jeune homme qui m'est recommandé par sa famille. C'est un aimable compagnon, n'est-ce pas, monsieur? et vous me rendrez sensiblement votre obligé en lui accordant vos bonnes grâces.

Rosny allait répondre.

Crillon s'adressant à Espérance :

— Et vous, notre ami, dit-il, regardez bien

ce seigneur qui sera fort grand parmi nous, car il s'y prend jeune.

Rosny rougit de plaisir.

— J'aurai beau faire, répliqua-t-il, je ne vous égalerai jamais.

— Il y a plus d'une gloire, M. de Rosny; notre roi est le seul qui les ait toutes. Ainsi je compte pour Espérance, que voici, sur vos bonnes grâces.

— Que veut-il ? demanda Rosny.

— Rien, monsieur, que votre estime, dit le jeune homme.

— Gagnez-la, répondit le huguenot en homme de Plutarque.

— J'y tâcherai, monsieur.

— Soit ; mais pour qu'on vous y aide, que voulez-vous?

Crillon, avec un rire joyeux :

— C'est plutôt lui, dit-il, qui nous offrirait quelque chose. Savez-vous que le compagnon est seigneur comme Zamet, non pas de dix-sept cent mille écus, mais de vingt-quatre mille par chaque année ?

— Vingt-quatre mille écus de rente! s'écria Rosny d'un ton qui annonçait le commencement de cette estime réclamée l'instant d'avant par Espérance.

— Tout autant.

— Si le roi les avait! soupira Rosny.

— Monsieur, dit vivement le jeune homme, je suis tout à la disposition de Sa Majesté.

— A la bonne heure, à la bonne heure! vous êtes un brave cavalier, s'écria Rosny en serrant la main d'Espérance.

— Voilà qu'il l'estime tout à fait, pensa Crillon avec un sourire plein de finesse.

Ils prirent congé, et quand ils furent un peu éloignés :

— Vous auriez là une bonne connaissance si je venais à vous manquer, dit Crillon d'une voix pénétrée, dont Espérance ne put comprendre tout le sentiment et la portée. Mais à cheval et en route!

Le colonel partit, entouré de ses gardes qui, l'adorant comme un père, le suivirent pendant quelque cent pas avec des protestations et des vœux pour son prompt retour.

Pontis, fier d'avoir été choisi, se prélassait sur le grand cheval du colonel. Il laissa prendre l'avance à ses compagnons, et les suivit au petit pas hors de portée de la voix, comme un discret et délicat serviteur.

Le temps était magnifique, et la campagne protégée par la trêve épanouissait de jaunes moissons sur lesquelles se jouait le soleil. Les chevaux hennissaient de plaisir à chaque souffle de la brise tiède qui leur apportait l'arome des foins frais et des pailles odorantes.

Lorsque Crillon eut respiré quelque temps en silence ce bon air de la paix, si doux aux braves soldats, il se rapprocha d'Espérance et lui dit :

— Encore une fois, je vous trouve imprudent de voyager seul et sans cuirasse ni salade quand vous êtes porteur de deux mille écus pour le moins.

— Moi, monsieur, deux mille écus! je n'ai pas cent vingt pistoles.

— Alors, vous n'avez donc pas reçu votre pension ce mois-ci?

— Ce mois-ci et tous les autres, mais...

— Ah! vous dissipez tant d'argent!

— Ce n'est pas pour moi, au moins, n'allez pas le croire, dit vivement Espérance.

— Pour qui donc, alors?

Espérance ouvrit son justaucorps et en tira une petite boîte de cuir, d'une forme plate et longue.

— Un écrin !...

Espérance desserra les crochets pour faire voir le contenu à Crillon.

— Des pendants d'oreilles... Oh ! oh ! les beaux diamants !

— Mes oreilles n'en seraient pas dignes, n'est-ce pas ? dit le jeune homme.

— Il faut de bien jolies oreilles pour mériter de pareils diamants, murmura Crillon. Ah !... mon pauvre ami... si Rosny vous voyait avec cette boîte, son estime baisserait singulièrement !

— A défaut de son estime, je me contenterai, pour cette fois, d'une autre...

Grillon secoua la tête.

— Oh ! ne la dépréciez pas, monsieur, dit Espérance avec enjouement, elle vaut son prix.

— Vous en savez plus que moi à cet égard, probablement ; mais, à ne considérer que les pendants d'oreilles, je trouve la conquête d'un prix considérable. Vous avez payé cela au moins deux cents pistoles.

— Quatre mille livres.

— A un juif ?

— De Rouen. Je n'avais pas le choix. En guerre, les diamants se cachent.

— Et il vous en fallait absolument.

— A tout prix.

— Peste! votre inestimable est bien exigeante.

— Ce n'est pas elle précisément.

— Qui donc, alors?

— Elle a une mère, monsieur.

Crillon, avec un mouvement qui fit rire Espérance :

— Une honnête mère, s'écria-t-il, qui prie mademoiselle sa fille d'avoir besoin de quatre cents pistoles de diamants. Harnibieu!... la jolie drôlesse de mère. Vous êtes dans la nasse.

— La la, monsieur, dit Espérance avec le même enjouement, comme vous arrangez cela! vous avez l'imagination trop vive. Eh non, ce n'est pas la mère qui exige les diamants.

— Vous venez de le dire.

— J'ai dit... elle a une mère. Cela signifie que la mère est une si grande dame...

— Que, pour ne pas l'humilier dans la personne de sa fille, vous donnez à celle-ci des pendants de quatre cents pistoles.

— C'est un peu cela.

— Voilà d'impudentes pécores, et vous êtes un grand niais, mon cher protégé.

— Vous changeriez de langage si vous connaissiez Henriette.

— Elle n'est pas fille d'empereur, harnibieu!

— Elle pourrait être fille de roi!

— Plaît-il?

— J'ai dit de roi, et si elle ne l'est pas, son frère a cet honneur.

— Ah çà, quels contes me faites-vous? est-ce que nous avons des fils de roi autres que notre roi?

— Mais oui, monsieur, dit Espérance avec une douce opiniâtreté.

— Harnibieu! s'écria Crillon en se frappant le front d'un coup si brusque que le cheval en fit un écart. Ah! malheureux que nous sommes... oui... c'est cela!...

— Vous auriez deviné?

— Plaise à Dieu que non! En fait de lignée royale, vous n'entendez pas me citer le comte d'Auvergne, par hasard?

— N'est-il pas fils de Charles IX et de...

— Quoi! C'est de lui que vous voulez parler?

— Mais, oui, monsieur.

— Et, alors, cette mère, cette grande dame, cette merveille à diamants, c'est Marie Touchet...

— Eh bien ?...

— Maintenant, dame de Balzac d'Entragues.

— Sans doute.

— Et de sa fille, mademoiselle Henriette.

— Un chef-d'œuvre de beauté.

— Pauvre garçon !

Crillon après cette exclamation laissa choi sa tête sur sa poitrine.

— Mon Dieu, dit Espérance, vous m'épouvantez. Je vous vois consterné comme si j'étais tombé dans les griffes d'une goule.

Crillon ne répondit pas.

— S'il y a là quelque chose qui intéresse l'honneur, dit Espérance, soyez assez bon pou m'en instruire. Tout amoureux que je sois, je saurai prendre des mesures.

— Comment vous dire ma pensée sans calomnier des femmes, répondit lentement Crillon, ou du moins sans avoir l'air de calomnier? Or, c'est un métier bien révoltant pour moi, j'aime mieux me taire.

— Mais enfin, monsieur, dit Espérance, madame Touchet a pu être aimée de Charles IX, sans qu'un déshonneur infranchissable la sépare à jamais des honnêtes gens. M. le comte d'Auvergne, fils du roi Charles IX, n'est sans

doute pas un prince légitime, mais enfin il est né prince, quoique bâtard, et je ne sais pas trop si j'aurais bonne grâce à faire le dégoûté en pareille circonstance. Il y a au bas de la lettre de ma mère certain espace blanc, certain anonyme qui me dispose très-fort à l'indulgence chrétienne envers les enfants illégitimes.

Crillon rougit, et sa conscience acheva de donner raison au jeune homme.

Espérance reprit :

— Pour en revenir à M. le comte d'Auvergne, qui m'est parfaitement inconnu, du reste, sa part est encore très-honorable. Il a été élevé dans le cabinet même du feu roi Henri III, et n'est pas mal traité du roi actuel. D'ailleurs je ne le fréquente pas, moi. C'est à la fille que j'adresse ma cour et non à la mère.

Crillon continuait à secouer la tête.

— Le poing y a passé, dit-il; le bras entier, puis tout le corps y passeront. Ces Entragues ne sont pas des gens comme les autres; ce qu'ils tiennent, ils le tiennent bien. Et voyez, vous en êtes déjà aux présents de noces... Harnibieu! vous épouseriez une Entragues, vous!...

— Pourquoi non? dit Espérance, frappé du

ton de volonté presque colère avec lequel Crillon, un étranger, venait de lui parler de ses affaires de cœur.

— Voici mes raisons, mon ami : d'abord vous avez annoncé quelques bonnes dispositions pour le parti du roi, qui est le mien; cela vous est recommandé, je crois, par madame votre mère...

— Oui, monsieur, et je ne pense pas y contrevenir.

— Plus que vous ne croyez. La maison d'Entragues est ligueuse, ligueuse enragée. Pour faire votre cour à la fille, comme vous dites, il est impossible que vous demeuriez bon serviteur du roi; impossible que vous ne complotiez pas un peu avec ses ennemis.

— Jamais cela n'est arrivé; l'occasion même ne s'en est pas offerte. Henriette m'a bien parlé quelquefois d'un petit hobereau de leurs amis qui est un ligueur fanatique, ce la Ramée, vous savez, à qui vous offriez une corde tantôt. Mais les confidences qu'elle m'a faites sur ce drôle m'ont aidé à servir le roi, puisque en rappelant à ce la Ramée ses prouesses derrière les haies, prouesses qu'il ne croyait pas plus connues que lui-même, je l'ai forcé à lâcher le

pauvre Pontis, dont il demandait la punition. Il est donc bon à quelque chose d'avoir sa maîtresse dans le camp ennemi, et pour achever de vous rassurer, mon noble protecteur, je vous proteste qu'Henriette et moi, quand nous sommes seuls, nous ne parlons jamais politique.

— Cela viendra. Si vous épousez la fille, il vous faudra bien entendre politiquer la mère. Or, la dame, la noble dame, comme vous dites, n'admet pas d'autre roi en France que Charles IX. Il a beau être mort : pour elle, il n'en est pas moins le roi, attendu qu'il a été son roi. Tout au plus consentira-t-elle à couronner monsieur son fils, et encore ! Je ne vous parle pas du père Entragues ; oh ! celui-là est un type tellement curieux d'ambition, d'avarice, de vile admiration pour sa femme, que je conçois, par amour de l'art, que vous vous rapprochiez de la fille pour mieux étudier la mère. Rapprochez-vous donc : mais, harnibieu ! n'épousez pas !

Espérance se mit à rire.

— Je ne le connais pas plus que sa femme, dit-il ; tous ces gens-là, de si près qu'ils touchent à ma maîtresse, je ne les ai jamais vus.

— Comment est-ce possible?

— Voici... Vous savez que j'habitais un petit domaine loué par le seigneur Spaletta, mon gouverneur. Environ à une lieue est la maison d'une vieille tante des Entragues, fort avare. Quelquefois, en chassant, je forçais un lièvre ou je volais la pie sur la lisière de ses terres. Si la pièce tuée me paraissait d'une provenance équivoque, je l'envoyais à la vieille dame. Un jour, il y a sept mois environ, j'avais porté des perdrix rouges chez elle, quand je vis à table une jeune fille d'une éblouissante beauté. C'était sa nièce Henriette de Balzac d'Entragues, que ses parents envoyaient là pour lui épargner les dangers de l'assaut qu'alors le roi préparait à la ville de Paris.

— Eh! interrompit Crillon avec colère, c'est absurde; il n'y avait pas de dangers à courir si nous eussions pris Paris. Le roi force les villes, mais non les filles!

— Enfin, on le disait, continua Espérance, et, je l'avoue, en voyant cette admirable fraîcheur, cette fleur si vivante, si vigoureuse, je me pris à approuver M. d'Entragues de ne point l'exposer au feu d'un siége et aux admirations flétrissantes des officiers ou des lansquenets.

— Oui, vous avez approuvé Entragues d'envoyer sa fille à point nommé pour vous distraire. Eh bien, tenez, dit encore Crillon à qui démangeait la langue, la belle Henriette était envoyée là pour surveiller l'héritage de la tante et l'empêcher de tomber trop mûr en des mains prêtes à le cueillir.

— Je ne dis pas non, car la tante morte et l'héritage cueilli, comme vous dites, Henriette a été rappelée sur-le-champ par ses parents.

— Vous voyez bien! Continuez.

— Le fait est que, comme je vous l'ai dit, je ne puis me décider jamais à voir le côté honteux des faits et gestes de l'humanité. Donc, je vis Henriette, elle rougit en me voyant, elle admira mes perdrix comme si elles eussent été des faisans, et quelque chose m'avertit dès cette entrevue que le temps allait passer pour nous plus agréablement et plus vite.

Crillon frisa désespérément sa moustache.

— D'abord, reprit Espérance, nous nous vîmes à la chapelle, puis de ma fenêtre à la sienne.

— Vous me disiez que vous habitiez à une lieue.

— Sans doute...

— Et vous vous voyiez d'une lieue?... ô jeunesse!

— Elle a de fiers yeux noirs, allez!...

— Et vous de fiers yeux bleus!... dit Crillon avec une tendre complaisance. Après?

— Après... c'était en automne, vers la fin, il faisait bon pour la promenade, et elle sortait sur un petit cheval, et courait tout à travers les bois jaunissants...

— Surtout les jours où vous chassiez?

— Mon Dieu oui.

— Eh bien, que faisait le gouverneur, et que disait la tante?

— Spaletta avait souvent la goutte, et la tante n'était plus d'âge à courir à cheval. Cependant Spaletta grondait bien plus que la tante.

— Brave tante! comme elle est bien de la famille, hein? Donc, Spaletta gagnait un peu l'argent de votre mère; il vous gênait?

— Oui, mais à partir du jour où vint la lettre que je vous ai montrée, Spaletta disparut, vous savez?

— Harnibieu!... je me rappelle... il disparut, et alors vous ne fûtes plus gêné.

— Plus du tout, dit naïvement Espérance.

Crillon s'arracha une pincée de barbe, et poussa un soupir bien plus éloquent que dix harnibieu.

Le silence régna quelques moments entre les deux interlocuteurs.

VIII

MAUVAISE RENCONTRE.

Crillon revint le premier à la charge.

— Ainsi vous aimez mademoiselle Henriette d'Entragues? dit-il.

— Mais oui.

— Passionnément? Vous en êtes fou?

— Elle me tient au cœur, et les racines sont longues.

— Quant à elle, elle vous aime aussi?

— Je le crois.

— Essayez donc de me dire que vous en êtes sûr.

— Je vois, dit Espérance plus patiemment et plus gaiement que Crillon n'eût dû s'y attendre, que, pareil à saint Thomas, vous ne me croirez qu'après avoir touché mon côté. Touchez-le! du côté du cœur.

— Qu'est-ce encore? un autre écrin?

— Non, un billet.

— Tiens, elle écrit? C'est plus honnête que je n'aurais cru.

— Vous avez une triste opinion des femmes, cher seigneur.

— De celles qui s'appellent Entragues! dit Crillon impétueusement, non des autres. Mais que dit ce billet?

« Cher Espérance, tu sais où me trouver; tu n'as oublié ni le jour ni l'heure fixés par ton Henriette qui t'aime. Viens. Sois prudent! »

— Il y a : *Ton Henriette?* grommela Crillon.

— En toutes lettres. Tenez!

— Ni date, ni point de départ. Elle aussi est prudente : c'est la vertu des Touchet.

— Écoutez donc, une jeune fille peut craindre de se compromettre.

— Lâcheté, c'est le vice des Entragues.

— Vraiment, monsieur, répondit Espérance d'un ton sec, vous manquez d'indulgence.

—Je vois, mon ami, qu'il faut tout vous dire, interrompit le chevalier; c'est une tâche pénible que celle du froid vieillard qui dénoue le bandeau de l'Amour. Ordinairement ce vieillard s'appelle le Temps, et je joue ici son rôle. Mais n'importe; au risque de vous déplaire, je m'expliquerai. D'ailleurs, c'est un peu pour cela que je vous ai accompagné.

— Je brûle de m'instruire, dit Espérance avec une ironie sans fiel. Voyons les crimes de mademoiselle Henriette. Il faut qu'ils vaillent la peine d'être racontés, pour que le brave Crillon daigne s'en faire l'historien.

— D'abord, mon jeune ami, venons aux prises : tout à l'heure nous courrons la bague, si vous voulez. Dans l'énumération de votre famille d'Entragues, vous avez cité le père, la mère, le frère et une sœur?

— Oui, monsieur.

— Vous avez oublié quelqu'un, je crois?

— Qui donc?

— Une seconde fille de madame d'Entragues, la propre sœur de mademoiselle Henriette.

— Celle-là ne compte pas. Nul n'en parle. Voilà pourquoi je ne vous en ai pas parlé.

— Ah! nul n'en parle, dit Crillon avec un étrange sourire, pas même mademoiselle Henriette?

— Non. A peine Henriette m'en a-t-elle touché quelques mots vaguement.

— Mademoiselle Henriette avait peut-être ses raisons pour se taire. Mais tout le monde ne s'appelle pas d'Entragues, et je vous prie de croire que tout le monde a terriblement parlé.

Crillon comptait avoir porté un rude coup à Espérance. Celui-ci ne chancela pas sur ses arçons. Souriant d'un air de finesse :

— Je sais ce que vous voulez dire, répliqua-t-il.

— Vous connaissez l'histoire?

— Oui.

— Scandaleuse?

— Le mot est peut-être bien gros, mais enfin il y a une histoire et je la sais.

— Voulez-vous me faire la grâce de me la conter comme vous la savez?

— Je suis en mesure de vous la dire telle qu'elle est, dit Espérance. M. d'Entragues avait pour page un jeune gentilhomme huguenot qui s'est oublié jusqu'à faire une déclaration d'a-

mour à mademoiselle Marie d'Entragues, et on l'a chassé.

— Une déclaration! s'écria le chevalier; tout cela!

— N'est-ce pas assez? La fin de l'histoire est plus grave et vous satisfera probablement davantage. C'est un secret, mais vous me faites l'effet de le savoir.

— Dites-moi toujours votre fin, je vous dirai mon commencement.

— Eh bien, Marie avait été légère avec ce page; elle lui avait donné une bague.

— Tiens, tiens, tiens, Marie?

—Et le page, une fois sorti de chez M. d'Entragues, s'en est vanté.

— Voyez-vous cela... Alors?...

— Alors comme il fallait arrêter le tort que cette vanterie pouvait causer à l'honneur de la maison, madame d'Entragues a pris à part un gentilhomme, fils d'un ami de la famille, et l'a prié d'appeler en duel ce page qui était devenu grand et servait dans les gardes du roi Henri IV; vous devez bien le connaître, monsieur, Urbain du Jardin.

— Harnibieu! si je le connaissais, le pauvre garçon! dit Crillon, rouge de s'être si longtemps contenu. Mais vraiment je me ronge à vous

entendre ainsi débiter comme un geai bien élevé toutes les sornettes qu'on vous a fait souffler par cette petite couleuvre ; le gentilhomme huguenot n'a pas du tout été appelé en duel : il a été assassiné.

— Je le sais, et j'allais vous le dire.

— Un bravo,—pardon, Espérance, c'est ainsi qu'à Venise on appelle les meurtriers à gages, — un bandit a été dépêché à ce huguenot, qui était bien le plus charmant garçon du monde, et, le lendemain de la journée d'Aumale, où le pauvre garçon avait fait en brave homme, l'assassin l'a couché par terre de trois balles tirées derrière une haie.

— Je le sais.

— C'est moi qui l'ai ramassé, dit Crillon essoufflé de rage, et j'ai soupiré comme s'il eût été mon neveu ou mon fils...

— Assurément..., essaya de dire Espérance.

— Mais vous trouvez cela très-bien, poursuivit le chevalier trop lancé pour s'arrêter facilement, c'est loyal, c'est permis, puisque cela vient des Entragues.

—Pardon, interrompit enfin Espérance, c'est, je le sais, un abominable meurtre; mais il ne faut pas l'attribuer aux Entragues. Henriette

elle-même, quand elle m'a tout raconté, détestait et maudissait l'assassin.

— Elle a fait cet effort!... Moi j'ai juré Dieu que je le ferais pendre, non, écarteler, si jamais je mets la main dessus.

—Eh! monsieur, vous êtes parjure; car tantôt vous l'avez eu sous votre main, et il vit encore.

— Quoi! ce brigand...

— C'est M. la Ramée, dit Espérance en riant de la fureur de Crillon.

— Harnibieu! je le flairais.

— Et moi qui l'avais reconnu quand il s'est nommé à M. de Rosny, j'avais aussi une démangeaison de le faire brancher par les gardes, mais la crainte de déplaire à Henriette m'a retenu, et je n'ai point dit ce que je savais sur son compte.

— L'infâme...

— N'est qu'un lâche vantard qui n'a pas osé s'adresser en face au huguenot, et qui a préféré voler à son cadavre la bague de mademoiselle Marie.

— Toujours la bague de Marie!... dit le chevalier en arrêtant son cheval et se croisant les bras. Voyons, jeune homme, continua-t-il avec un accent de compassion profonde, allez-vous m'écouter un peu maintenant? et si je vous

raconte l'histoire telle qu'elle est... me croirez-vous?

— On croit toujours M. de Crillon, dit Espérance avec inquiétude. Mais, ajouta-t-il en reprenant peu à peu cette vivace gaieté que doublait en lui tout le charme comme toute la vigueur de ses vingt ans, quelle que soit l'histoire que vous savez, je ne m'embarrasse heureusement ni de madame d'Entragues, ni de mademoiselle Marie sa fille. Que celle-ci ait donné sa bague, et peut-être mieux, au huguenot; que celle-là ait expédié M. de la Ramée pour assassiner le porteur de la bague, et ensevelir un secret déshonorant avec un cadavre, c'est abominable, je l'avoue; mais, ma foi, que ces vilaines gens-là s'arrangent. Moi, j'aime Henriette, la beauté, la grâce, l'esprit, l'honnêteté, toutes les perfections de l'âme et du corps. Elle m'aime aussi; elle a seize ans, j'en ai dix-neuf, et vive la vie!

Crillon prit doucement la main d'Espérance, et, la lui serrant avec une affectueuse mélancolie :

— Enfant, dit-il, vous ne m'avez pas laissé achever la confession du huguenot.

— Il y a encore quelque chose? s'écria Espérance, en affectant une liberté d'esprit qu'il

n'avait plus depuis cette interpellation de Crillon.

— Il y a le principal. Remarquez donc que depuis le commencement de notre conversation vous parlez toujours de mademoiselle Marie d'Entragues, tandis que moi je dis seulement mademoiselle d'Entragues.

— Eh bien! où tend cette distinction un peu subtile, je l'avoue, pour venir de la part de M. de Crillon.

— A vous faire observer que, suivant la leçon qui vous a été apprise, vous attribuez la faute à l'une des sœurs, tandis qu'elle appartient peut-être à l'autre.

— Oh! monsieur, ce doute sur Henriette...

— Ce n'est pas un doute; je vous disais *peut-être* par ménagement; c'est *certainement* que j'eusse dû vous dire.

— Mais la preuve?

— Urbain du Jardin l'a emportée dans le tombeau. Mais ce qu'il m'a confié, je me le rappelle; le nom qu'il m'a dit, j'en suis certain; la maîtresse pour laquelle on l'a assassiné, c'est mademoiselle Henriette d'Entragues. Entre deux demoiselles dont l'une mérite le respect d'un honnête homme, je regrette que vous ayez précisément choisi celle qui ne le mérite pas. Du

reste, mon cher Espérance, ma tâche est terminée. Je savais un secret dont la révélation eût pu vous épargner bien des ennuis futurs. Je l'ai révélé, vous voilà averti; je me tais. Que m'importent, à moi, madame d'Entragues et toute sa séquelle? Suis-je assez désœuvré pour avoir besoin d'occuper mes loisirs à des commérages de vieille femme? Suis-je assez peu de chose en ce monde pour craindre qu'un Entragues me gêne? Allons donc! vous me faites injure. Mais je vois que nous nous sommes tout dit. Brisons là, faites ce que vous voudrez et ne retenez de mes paroles que celle-ci : Je suis votre ami, M. Espérance.

— Oh! monsieur, s'écria le jeune homme, dont l'excellent cœur fut inondé de reconnaissance, n'ai-je pas à Dieu de grandes obligations! S'il me retire une illusion d'amour, au même instant il m'envoie le plus généreux, le plus puissant des protecteurs. Oui, je suis né heureux!

— Charmant enfant! murmura Crillon attendri par l'élan de cette noble nature. Comment ne pas l'adorer?

Et pour cacher l'émotion qui peut-être se fût remarquée sur son visage, le brave chevalier se retourna en disant :

— Que cette forêt de Saint-Germain est belle !

Tous deux avaient oublié leur fidèle serviteur Pontis qui, depuis Vilaines, chevauchait sur leurs traces.

Espérance s'en souvint le premier et voulut le récompenser par quelque bonne parole; mais lorsqu'il le chercha derrière lui, il ne trouva plus rien.

— Et M. de Pontis ? s'écria-t-il.

— C'est vrai, dit Crillon, le cadet manque à l'appel.

En vain cherchèrent-ils, appelèrent-ils, rien ne répondit. C'était aux derniers bouquets de la forêt de Saint-Germain. Les maisons d'Argenteuil apparaissaient dans la brume blanchâtre du soir qui commençait à envelopper la plaine.

Crillon, impatienté d'attendre, voulait qu'on retournât jusqu'au carrefour afin de prévenir un bûcheron qu'ils y avaient vu et de faire ainsi donner à Pontis, s'il revenait, des renseignements exacts sur leur route. Mais Espérance objecta timidement que six heures venaient de sonner à Saint-Germain, qu'il y avait encore deux grandes heures de chemin jusqu'à Ormesson, et que le rendez-vous convenu avec

mademoiselle Henriette était pour huit heures précises.

— Ah! ah! reprit froidement Crillon. Eh bien! n'attendons pas alors.

Puis, après une pause souvent coupée de mouvements d'impatience :

— Vous êtes décidé à aller ce soir chez les Entragues? dit le chevalier d'un ton dégagé.

— Je vous avouerai, monsieur, que j'ai des explications si sérieuses à demander à mademoiselle d'Entragues, que, pour arriver plus vite, je monterais sur un dragon de feu. Mais ce n'est pas chez les Entragues que je vais, oh! non! Henriette habite un pavillon sur les champs.

— Et vous avez la clef?

— Inutile. Le balcon touche à un marronnier superbe. La porte la plus commode, c'est la fenêtre.

— A merveille... Eh bien! comme je ne puis aller rendre visite à toute cette mauvaise graine, j'irais bien, mais enfin cela paraîtrait singulier, ils savent que je les exècre... Enfin, non, je ne puis, dit le bon chevalier dont les angoisses, qu'il cherchait si bien à cacher, éclataient dans chaque mouvement, dans chaque parole, dans l'incohérence même de ses pensées.

Espérance comprit tout cela.

— Mon Dieu! dit-il, que je suis un sot et un belître! j'ai d'un côté la parole de Crillon, de l'autre celle d'une petite...

— Dites le mot! s'écria le chevalier.

— Coquette!

— C'est faible, grommela Crillon.

— Et je balance...

— Mais non, vous ne balancez même pas, puisque vous continuez à vous rapprocher de la tanière de ces bêtes puantes. Puantes n'est pas vrai, elles ne sont que trop fardées et parfumées, les sirènes. Allons, mon pauvre Espérance, marchez, ne vous égarez pas, ni dans les ornières, ni ailleurs... Adieu... au revoir... adieu!

Il s'agitait sur son cheval de façon à inquiéter sérieusement la pauvre bête, qui connaissait la calme et ferme assiette de ce modèle des cavaliers.

— Monsieur, s'écria Espérance, ne croyez pas que je vous laisserai aller seul ainsi!

— Et pourquoi non?

— Parce que s'il m'arrive malheur à moi, ce sera bien fait, et chacun en rira, tandis que s'il fallait qu'un buisson vous égratignât... la France entière prendrait le deuil.

— Tenez, Espérance, il faut que je vous embrasse, dit le brave guerrier en se penchant vers le jeune homme, qu'il arrêta un moment sur sa poitrine gonflée. Là, je me suis contenté. Maintenant, c'est fini, allez! tous mes discours sentent le vieux et le podagre. Allez! un homme de vingt ans ne doit pas faire attendre une belle fille de seize. Allez, dis-je, et faites-moi grand'mère l'illustre Marie Touchet... Mais n'épousez pas, harnibieu!

Espérance se mit à rire.

— Voilà parler, dit-il, et je reconnais Crillon; mais je resterai avec vous jusqu'à ce que Pontis nous ait rejoints.

— Il s'est arrêté à quelque cabaret, l'ivrogne.

— Il aime le vin?

— C'est la manie de tous ces jeunes gens. Celui-là est une véritable éponge. Vous souvenez-vous d'avoir aperçu un petit cabaret dans le bois, sur un carrefour ?... Eh bien, le drôle est là. Nous avons passé devant dans la chaleur de notre conversation. Je vais l'aller tirer par la jambe sous quelque table, où il sera tombé.

— Je vous suis.

— Non, non! allez à tous les diables, c'est-à-dire à Entragues! Adieu. Tenez, voilà d'ail-

leurs un galop de cheval ; c'est mon drôle qui revient. Il est bonne lame et mauvais comme teigne quand il a bu. Gare à ceux qui nous chercheraient noise!

— En effet, j'entends venir un cheval, dit Espérance qui brûlait de se remettre en route. Eh bien, monsieur, puisque vous me le permettez...

— Je vous l'ordonne.

— Je vais prendre un trot allongé. M'autorisez-vous à retourner vous dire les explications de mademoiselle Henriette?

— Harnibieu! si vous manquiez de me voir demain à Saint-Germain, où je serai, j'aurais de l'inquiétude. Venez demander de mes nouvelles et m'apporter des vôtres aux *Barreaux verts*.

— Êtes-vous bon pour moi, qui ne vous cause que des ennuis!

— J'obéis à la recommandation de votre mère, répondit Crillon qui frappa de sa houssine le cheval d'Espérance et le lança ainsi par le chemin.

Le jeune homme rendit les rênes et partit comme un trait; mais si rapide que fût sa course, si bruyante que fût la brise qui sifflait à ses oreilles, il entendit encore une fois la

voix déjà éloignée de Crillon qui lui répétait :

— Harnibieu! n'épousez pas!

Crillon regarda Espérance tant qu'il put le voir, et se retourna ensuite vers la forêt.

Le galop qu'il avait entendu retentissait toujours; il s'approchait, et le chevalier finit par apercevoir dans l'ombre quelque chose qui traversait les taillis à cent pas, écrasant, cassant et foulant avec autant de bruit qu'en eût fait une troupe.

— Ce n'est pas un cerf qui passe. C'est un cheval, il me semble. Que diable cet animal fait-il dans le fourré? pensa Crillon. Est-il sans maître?

Le cheval disparut, laissant Crillon dans la perplexité.

— J'irai décidément, se dit-il, jusqu'au cabaret, c'est là que mon Dauphinois a pris racine.

Tout à coup le cheval reparut, il piaffait dans les fougères avec une joie et une aisance qui n'appartiennent qu'aux êtres libres.

L'animal était d'un gris blanc. Il se mit à grignoter des branches de chêne, tout en se rapprochant du chevalier.

— Mais c'est mon cheval, dit Crillon, c'est bien Coriolan, sans Pontis. Oh! oh! serait-il arrivé malheur au pauvre cadet ?

Crillon poussa son cheval vers le quadrupède fringant et libre. Il l'appela par son nom sur des tons affectueux et impérieux tout ensemble, qui rappelèrent l'indépendante créature aux leçons de discipline qu'elle avait reçues trop souvent. Coriolan revint, l'oreille basse, en frottant ses étriers à toute branche, et accrochant sa bride à ses pieds comme une entrave.

— Pontis, ivre-mort, sera tombé, se dit Crillon ; il faut le faire chercher par charité, puis, demain, je l'enverrai au cachot pour une quinzaine.

Soudain il entendit crier dans l'épaisseur du bois, et bientôt un homme en sueur, souillé de poussière, les habits en lambeaux, soufflant ou plutôt râlant à faire pitié, arriva près de Crillon, qui fut bien forcé de reconnaître son garde sous cet accoutrement de truand ou de sauvage.

— Ah ! s'écria Pontis, enfin!

— Eh bien, quoi? tu as bu et tu t'es jeté par terre.

— J'ai bu, oui, et j'ai vu aussi.

— Quoi vu?

— Deux hommes à cheval, vous avez dû les voir passer?

— Non.

— C'est qu'ils ont pris la route à gauche au carrefour. C'est égal, sortons du bois vivement, je vous prie.

— Parce que...?

— Parce qu'en plaine nous verrons venir leurs arquebusades.

— Les arquebusades de qui?

— Du coquin, du brigand de la Ramée.

— La Ramée!... il est ici?

—Il traversait la forêt tout à l'heure; du cabaret où je faisais rafraîchir votre cheval, je l'ai reconnu avec un autre de mauvaise mine. J'ai voulu les suivre et me suis coulé dans le bois; mais, pendant ce temps-là, mon cheval s'est sauvé. Que faire? courir après les deux, impossible.

— Il fallait suivre la Ramée.

—Bah!... tandis que j'hésitais entre l'homme et le cheval, l'homme avait disparu.

— Et le cheval aussi. Mais où peut aller ce la Ramée?

— Sambioux! vous le demandez! Il suit M. Espérance.

— Tu crois

— J'en suis sûr! Si vous aviez vu son dernier coup d'œil quand il lui a dit : Vous ne perdrez pas pour attendre!

— Harnibieu! s'écria le chevalier, tu as raison, il sait peut-être où le retrouver, où l'attendre. Oui, tu as mille fois raison : je devrais aller moi-même sur ses traces. Mais le roi qui m'attend! comment faire? Ah! monte à cheval, rattrape Espérance qui s'en va vers le village d'Ormesson, par Épinay.

— Bien, colonel.

— Rattrape-le; dusses-tu crever Coriolan et toi-même.

— L'un et l'autre, colonel.

— Et préviens Espérance, ou, si tu ne le rattrapes pas, veille, veille autour de la maison d'Entragues, au bout du parc, du côté d'un balcon ombragé par un marronnier.

— Fort bien.

— Et souviens-toi, ajouta Crillon en appuyant sa robuste main sur l'épaule du garde, que s'il arrive malheur à Espérance, tu me réponds...

— Je me souviendrai qu'il m'a sauvé la vie, mon colonel, dit le garde avec noblesse. Où vous retrouverai-je?

— A Saint-Germain, où je coucherai.

Pontis enfonça les éperons dans les flancs du volage Coriolan, et disparut dans un tourbillon de poussière.

IX

LA MAISON D'ENTRAGUES.

A cent pas du village qu'on appelle aujourd'hui Ormesson, s'élevait jadis un château dont on a fait un hameau, ou plutôt des morceaux de château. Mais à l'époque dont nous parlons, le château était bien entier, avec ses petites tours carrées montées en briques, ses fossés alimentés par des eaux claires et froides, et son parapet, bâti du temps de Louis IX.

Des fenêtres du donjon, de la terrasse même, la vue s'étendait charmée sur ces collines riantes qui forment à la plaine Saint-Denis une ceinture

de bois et de vignes. Le château semblait fermer au nord la plaine elle-même, et son fondateur, qui était peut-être quelque haut baron chassant la bonne aventure, pouvait surveiller à la fois les routes de Normandie et de Picardie, et s'en aller après, soit à Deuil demander l'absolution à saint Eugène, soit à Saint-Denis faire bénir son épée pour quelque croisade expiatoire.

La situation du petit château était charmante. Les terres fertilisées par les sources généreuses qui depuis ont fait toute la fortune d'Enghien, alors inconnu, rapportent les plus beaux fruits et les plus riches fleurs de la contrée. Cinquante ans après sa fondation, le château était caché aux trois quarts sous le feuillage des peupliers et des platanes, qui, se piquant d'émulation, avaient lancé leurs têtes chevelues par delà les cimes du donjon.

Un parc plus touffu que vaste, des parterres plus vastes que soignés, un verger dont les fruits avaient eu l'honneur de figurer plus d'une fois sur les tables royales, l'eau murmurante et limpide dont l'efficacité pour les blessures avait été proclamée par Ambroise Paré, puis une distribution élégante et commode, qualités rares dans les vieux édifices, faisaient du petit domaine un bienheureux séjour fort envié des courtisans.

Le roi Charles IX, en revenant d'une chasse, était venu visiter mystérieusement ce château à vendre, et l'avait acheté pour Marie Touchet, sa maîtresse, afin que celle-ci, à l'abri de la jalousie de Catherine de Médicis, pût faire élever sans péril le second fils qu'elle venait de donner au roi, et qui pourtant était le seul enfant mâle de ce prince, puisque la mort, une mort suspecte au dire de beaucoup de gens, lui avait enlevé le premier fils de Marie Touchet et sa fille légitime qu'il avait eue de sa femme Élisabeth d'Autriche.

Mais Charles IX n'avait pas joui longtemps des douceurs de la paternité. Il était allé rejoindre ses aïeux à Saint-Denis, et Marie Touchet, s'étant mariée à messire François de Balzac d'Entragues, chevalier des ordres du roi et gouverneur d'Orléans, apporta son fils et son château en dot à son mari.

Le fils avait été, nous le savons, soigneusement élevé par Henri III ; le château fut entretenu convenablement par M. d'Entragues, et c'était là que les deux époux venaient passer les chaudes journées de l'été, quand ils n'allaient point à leur terre plus importante, qu'on appelait le bois de Malesherbes.

Ormesson, depuis la Ligue, était devenu une

position dangereuse, mais bien commode; dangereuse si les maîtres eussent été bons serviteurs du roi Henri IV. Car la Ligue, alliée aux Espagnols, poussait incessamment ses bataillons dans la plaine Saint-Denis pour protéger Paris incessamment menacé par le roi contesté. Et alors, gare aux propriétaires qui n'étaient point ligueurs! Mais les Entragues étaient grands amis de M. de Mayenne et fort bien avec la Ligue et les Espagnols.

Ainsi que l'avait dit Crillon, madame d'Entragues avait à peine toléré Henri III acclamé par toute la France, et elle profitait de l'opposition faite contre Henri IV pour ne pas reconnaître ce prince, lequel du reste se passait de son consentement pour conquérir vaillamment son royaume de France. Marie Touchet se consumait de chagrin à chaque nouvelle victoire, et son plus violent dépit venait de la conduite du comte d'Auvergne, son fils, qui suivait la fortune d'Henri IV, et s'était bravement battu à la journée d'Arques pour ce Béarnais qui lui volait le trône, à ce que prétendait madame d'Entragues.

Le château, puisqu'il n'était pas dangereux pour ses maîtres, leur était donc d'autant plus commode. Sa proximité de Paris facilitait l'ar-

rivée des nouvelles fraîches, et, quant aux visites, tout cavalier médiocre pouvait aisément, au sortir d'un conciliabule de ligueurs, venir comploter contre le Béarnais à Ormesson et s'en retourner dîner à Paris sans avoir perdu plus de trois heures. Aussi voyait-on au château nombreuse sinon excellente compagnie, car les Entragues, dans leur ardeur de tout savoir, préféraient la quantité des visiteurs à la qualité.

Le jour dont il s'agit ici, vers six heures, quand la chaleur est tombée, et que l'ombre des arbres s'allonge sur les pelouses, madame d'Entragues sortit de sa grande salle, appuyée sur un petit page de huit à neuf ans, qui, tout en supportant la main de sa maîtresse sur sa tête, tenait un oiseau sur son poing droit, et un pliant sous son bras gauche. Un autre page un peu plus grand, mais encore enfant, portait un coussin et un parasol. Deux grands lévriers bondissaient de joie, et, se renversant l'un l'autre, saccageaient autour de leur maîtresse les bordures et les fleurs du jardin.

Marie Touchet avait alors quarante-cinq ans, et, belle encore de ce reste de beauté qui n'abandonne jamais les traits réguliers du visage, elle était loin cependant de son anagramme célèbre.

Ce fameux visage tant comparé au soleil et à tous les astres un peu qualifiés, et qui, du temps de Charles IX, était *plus rond qu'ovale avec un front plus petit que grand, une bouche plus mignonne que petite*, et *des yeux plus prodigieux que grands*, ce visage adoré s'était élargi, ossifié avec le temps. Le rond avait tourné au carré, et le front petit s'était peu à peu déprimé pour laisser aux pommettes cette saillie qui décèle la dissimulation et la ruse. Les yeux *prodigieux*, dont les cils charmants s'étaient raréfiés, n'avaient plus que la flamme sans la chaleur.

Deux plis obliques creusés profondément remplaçaient les fossettes de la bouche mignonne, et achevaient d'enlever au visage toute cette grâce, tout ce charme séducteur qui avaient triomphé d'un roi. Un caractère sérieux, presque viril, de sécheresse majestueuse, de belles lignes, l'habitude de la dignité, c'est-à dire la roideur, tout cela superbement vêtu et entretenu, complétait, avec des mains nerveuses et des pieds royalement paresseux et petits, non pas le portrait, mais le souvenir effacé de ce qui, vingt ans avant, s'était appelé justement : *Je charme tout.*

Aux côtés de madame d'Entragues marchait, en se retournant à chaque minute vers la porte

d'entrée comme s'il guettait l'arrivée de quelqu'un, un cavalier d'un âge mûr, et qui par une minutieuse recherche de coquetterie cherchait à dissimuler une douzaine des hivers qui avaient neigé sur sa tête à demi chauve.

Il portait l'écharpe rouge espagnole, et se dandinait en marchant avec cette prétention fanfaronne que les Trivelin et les Scaramouche savaient si bien habiller de leurs bouffonneries, quand ils représentaient un tranche-montagne espagnol.

Ce gentilhomme, dont les bottes de Cordoue étaient crevées de satin rouge bouffant, avec des semelles crevées aussi, par parenthèse, exhalait à chaque pas un mélange indescriptible de parfums que Marie Touchet, sans paraître y prendre garde, chassait de temps à autre avec son éventail de plumes.

L'hidalgo avait nom Castil. Il était l'un des capitaines que le duc de Feria, commandant la garnison espagnole de Paris, avait répartis aux portes de la capitale pour le service de son auguste maître Philippe II; et pour obtenir quelque politesse quand ils allaient à Paris, les Entragues recevaient chez eux cet officier-concierge-espion aux gages du roi d'Espagne.

A cette bienheureuse époque de haines poli-

tiques et religieuses, les partis ne se gênaient point pour convier l'étranger à les aider contre des compatriotes. La Ligue, étant, de fondation, régénératrice et conservatrice de la religion catholique, le très-catholique roi d'Espagne, Philippe II, du fond de son noir Escurial, avait jugé l'occasion belle pour faire en France les affaires de la religion et allumer chez nous avec notre bois de beaux auto-da-fé pour lesquels, chez lui, le bois devenait rare à cause de la grande consommation.

Par la même occasion, ce digne prince pensait à ses affaires temporelles et cherchait le moyen de réunir la couronne de France à toutes celles qu'il possédait déjà. Il avait donc envoyé avec un pieux empressement beaucoup de soldats et un peu d'argent à M. de Mayenne, pour l'aider à chasser de Paris et de France cet abominable hérétique Henri IV, qui poussait l'audace jusqu'à vouloir régner en France sans aller à la messe.

Et M. de Mayenne et toute la Ligue avaient accepté; et les Espagnols occupaient Paris, au grand scandale des gens de bien; et le moment approchait où Philippe II, fatigué du rôle d'invité, allait prendre le rôle du maître de la maison.

Il va sans dire que la garnison espagnole de Paris était aguerrie, vaillante comme il convient aux descendants du Cid. La plupart avaient combattu sous le grand-duc de Parme, illustre capitaine, mort l'année précédente. C'étaient donc de braves soldats, mais ils étaient d'une galanterie opiniâtre dont les dames ligueuses elles-mêmes commençaient à se fatiguer. Je ne parle pas des maris ligueurs, ceux-là en étaient fatigués tout à fait : mais il faut bien souffrir un peu pour la bonne cause.

Cette pauvre petite digression nous sera pardonnée, puisqu'elle permet de comprendre mieux le personnage singulier qui accompagnait madame d'Entragues dans le jardin, après un dîner fort délicat, qui, pourtant, n'était pas, comme on le verra bientôt, le motif le plus intéressant de sa visite.

Mais derrière l'Espagnol et la dame châtelaine venait M. d'Entragues, gentilhomme déjà vieillissant, suivi, lui aussi, de deux pages microscopiques.

Le successeur de Charles IX donnait le bras à une belle personne de seize ans au plus, qui écoutait avec distraction la phraséologie paternelle. C'était une fille brune, aux yeux d'un noir velouté profond, aux cheveux d'ébène, à

la bouche purpurine, aux narines dilatées comme celles des voluptueuses Indiennes. Son front large et sa tête ronde recélaient encore plus d'idées qu'il ne jaillissait d'éclairs de ses yeux. Un fin duvet brun dessinait une ombre bistrée sur le tour délicat de ses lèvres frémissantes. Tout en elle respirait l'ardeur et la force, et les riches proportions de son corsage et de sa taille, la cambrure hardie de son pied, son bras rond et ferme, l'attache solide de son cou d'ivoire sur des épaules larges et charnues révélaient la puissance d'une nature toujours prête à éclater sous le souffle à grand'peine contenu de son indomptable jeunesse.

Telle était Henriette de Balzac d'Entragues, fille de Marie Touchet et du seigneur qui avait par grand amour épousé la maîtresse du roi de France. Revenue la veille sous le toit paternel avec la succession de la tante de Normandie, elle rendait compte à M. d'Entragues de certains détails sur lesquels il l'interrogeait. Mais le lecteur peut croire qu'elle ne lui répondait pas sur une foule d'autres qui concernaient aussi son absence.

L'hidalgo don José Castil, dans sa voltige déhanchée, se retournait souvent pour lancer à cette belle fille en même temps qu'à la porte

du château une œillade qui s'émoussait parfois sur le père Entragues; car, nous l'avons dit, mademoiselle Henriette avait des distractions; le mot n'est pas juste, c'est préoccupations qu'il faudrait dire.

Elle aussi attendait quelqu'un, mais non pas du même côté que l'Espagnol, et elle voyait avec inquiétude la direction que sa mère imprimait à la promenade. Au bout des parterres on trouvait le parc; à cent pas, dans le parc, le pavillon où logeait Henriette, et dont les murs blancs s'apercevaient déjà sous les épais marronniers. Or, Henriette avait ses raisons pour que la société ne s'installât point du côté de ce pavillon à une pareille heure.

Cependant, madame d'Entragues s'avançait toujours dans sa lente majesté; Henriette passait de l'inquiétude au dépit. Par bonheur, le petit pied de la mère s'embarrassa dans sa robe, et un faux pas s'ensuivit. L'hidalgo, M. d'Entragues se précipitèrent de chaque côté pour prêter leur appui à cette divinité chancelante. Henriette profita du moment pour s'écrier :

— Vous êtes lasse, madame. Vite... le pliant, page!

Le page au pliant lâcha l'oiseau, l'oiseau s'envola sur une branche; le page au coussin jeta

son coussin sur le page au pliant; les chiens, croyant qu'on voulait jouer avec eux, fondirent sur tout cela. Il y eut une bagarre désobligeante pour des maîtres de maison qui tiennent au bel air et au cérémonial.

Les pages furent tancés d'importance.

— Ils sont bien jeunes, dit l'hidalgo. Pourquoi si jeunes? Quelle habitude singulière en certaines maisons françaises? Pourquoi ne pas prendre plutôt de robustes jeunes gens bons au service, à la guerre, à tout?

Ce malencontreux *à tout* fut accueilli par un fauve regard de Marie Touchet, lequel ricocha sur Henriette et lui fit baisser la tête.

— Monsieur, répliqua la mère, les maisons françaises dans lesquelles il y a des demoiselles préfèrent le service des pages-enfants. J'eusse cru qu'on pensait de même en Espagne.

L'hidalgo comprit qu'il avait dit une sottise. Il s'apprêtait à la réparer, mais Marie Touchet changea aussitôt la conversation. Elle s'assit à l'ombre d'une grande futaie, près de la fontaine. Sa fille prit place auprès d'elle. M. d'Entragues offrit lui-même un siége au capitaine espagnol.

— Dites-nous, señor, quelques nouvelles de Paris? demanda Henriette satisfaite de la halte

et jetant un coup d'œil furtif au pavillon que sa mère ne pouvait plus voir.

— Toujours les mêmes, señora, toujours de bons préparatifs contre le Béarnais, si jamais il revient. Mais il ne reviendra pas, nous sachant là.

Cette rodomontade ne persuada pas M. d'Entragues.

— Il y est déjà venu, dit-il, et vous y étiez, et c'était du temps de votre grand-duc de Parme, lequel, aujourd'hui, ne peut plus effrayer personne. Moi, je ne crois pas qu'il se passe un mois avant le retour du Béarnais devant Paris.

— Si vous en savez plus long que nous, répliqua l'Espagnol avec curiosité, parlez, monsieur; sans doute vous êtes bien renseigné; car, en effet, M. le comte d'Auvergne, votre beau-fils, est colonel général de l'infanterie des royalistes, et à la source des nouvelles.

— Monsieur mon fils, interrompit Marie Touchet, ne nous fait point part des desseins de son parti; nous le voyons très-peu; d'ailleurs il nous sait trop fermes adversaires du Béarnais, trop dévoués à la sainte Ligue et vieux amis de M. de Brissac, le nouveau gouverneur donné à Paris par M. de Mayenne.

— M. de Brissac! Excellent choix pour nous

Espagnols, dit le seigneur Castil que le nom de Brissac prononcé en cette circonstance sembla frapper d'une défiance nouvelle. Ne me disiez vous pas tout à l'heure, madame, que le seigneur gouverneur est de vos amis?

— Excellents ! dit M. d'Entragues.

— Vous le voyez souvent? demanda l'Espagnol.

— Non, malheureusement. Il est devenu bien rare depuis quelque temps.

L'hidalgo enregistra cet aveu.

— Il a tant d'affaires maintenant, se hâta de dire madame d'Entragues qui ne voulait pas se laisser croire négligée. Mais absent ou présent, je suis sûre qu'il nous porte une affection vive. Et j'y tiens, car son amitié en vaut la peine.

— Assurément, dit l'Espagnol, le seigneur comte nous aide vaillamment, c'est un franc ligueur. Mais quelle étrange division dans les familles! quel affreux exemple! ajouta sentencieusement l'hidalgo. Voir M. le comte d'Auvergne combattre contre sa mère!

Madame d'Entragues se pinça les lèvres. Un violent dépit de paraître opposée à son fils, dont elle était si vaine, combattait en elle la crainte non moins grande de déplaire au parti régnant.

M. d'Entragues intervint, pour écarter de la déesse ce nuage fâcheux.

— Non, señor, dit-il, M. le comte d'Auvergne ne combat pas contre sa mère. Fils et neveu de nos rois, il croit rester fidèle à leur mémoire en servant celui que le feu roi Henri III avait désigné pour son successeur, car enfin c'est un fait; le feu roi a eu cette faiblesse à ses derniers moments de nommer roi le roi de Navarre.

— En est-on bien sûr? demanda l'hidalgo avec cet aplomb de l'ignorance victorieuse, qui conteste volontiers tout ce qui la gêne.

— M. le comte d'Auvergne, mon fils, en a été témoin, répliqua madame d'Entragues.

Don Castil salua en matamore. Henriette, voulant ramener un peu de souplesse dans la conversation qui commençait à se tendre, réitéra sa question :

— Qu'y a-t-il de nouveau à Paris, sauf cette nomination de M. de Brissac par M. de Mayenne?

Et elle ajouta :

— Excusez-moi, señor, j'arrive de voyage.

— Mademoiselle, rien de précisément nouveau, sinon l'attente des fameux états généraux qui vont s'assembler.

— Quels états ?

— Excusez cette petite fille, señor, dit madame d'Entragues, nous nous occupons si peu de politique entre nous. Ma fille, les états généraux sont une réunion des trois ordres de l'État qui s'assemblent en des circonstances difficiles pour délibérer des mesures à prendre pour le bien public. Il s'agit d'abord de repousser le Béarnais, en quoi il y aura majorité, je pense.

— Unanimité, dit le capitaine avec son assurance imperturbable.

— S'il y avait unanimité, fit observer Henriette, on n'eût pas eu besoin de convoquer les états généraux, ce me semble.

M. d'Entragues sourit à sa fille, pour la récompenser de cette réflexion judicieuse.

L'hidalgo riposta :

— D'ailleurs, ce n'est pas la nation française qui convoque les états généraux, c'est le roi d'Espagne notre gracieux maître.

— Ah ! dit Henriette surprise, tandis que les deux Français, son père et sa mère, baissaient honteusement la tête.

— Oui, señora ; ce moyen vient de nous. Il peut seul mettre un terme à vos discordes civiles. Les états généraux vont trancher le nœud gordien, comme dit l'antiquité. S'il vous plaît

d'assister aux séances, je vous ferai entrer.

— Qui verrai-je là ?

— Monseigneur le duc de Feria, notre général; don Diego de Taxis, notre ambassadeur; don...

— En fait de compatriotes, demanda Henriette avec enjouement.

— M. le duc de Mayenne, M. de Guise, répliqua d'Entragues.

— Qui délibéreront à l'effet d'exclure Henri IV du trône de France? demanda encore Henriette.

— Assurément.

— Mais ce ne sera pas tout que de délibérer, il faudra exécuter.

— Oh! cela nous regarde, poursuivit l'hidalgo; aussitôt que la nation française se sera prononcée, nous nous emparerons de l'hérétique et nous l'expulserons de France. Peut-être le mettra-t-on à Madrid dans la prison de François Ier. J'ai reçu d'un mien cousin, alcade du palais, l'avis que les ouvriers réparent cette prison.

— Cela va bien, monsieur, continua Henriette; cependant, sera-ce facile de prendre l'hérétique?

— Oh! moins que rien, il court sans cesse par monts et par vaux.

— Alors, on eût peut-être dû commencer par là, au lieu de le laisser gagner tant de batailles sur les Espagnols.

— Ce n'est pas sur les Espagnols, señora, que le Béarnais a gagné des batailles, s'écria l'hidalgo rougissant, c'est sur les Français.

Henriette se tut, avertie par un sévère coup d'œil de sa mère, et par l'inquiétude qui agitait M. d'Entragues sur son banc de gazon.

— Et, le Béarnais exclu, reprit Marie Touchet en s'adressant tout haut à sa fille comme pour lui faire leçon, les états nommeront un roi.

— Qui?

Cette naïve et terrible question, qui résumait toute la guerre civile, avait à peine retenti sous la voûte de feuillage, qu'une voix enfantine, celle d'un page, annonça pompeusement :

— M. le comte de Brissac!

Chacun se retourna. M. d'Entragues poussa une exclamation de joie et madame rougit légèrement, comme si l'aspect du nouvel interlocuteur l'eût frappée un peu plus loin que la paupière.

— M. de Brissac, le gouverneur de Paris! s'écria Entragues, en se précipitant au-devant de l'étranger, qui arrivait par le jardin.

— Encore quelqu'un! pensa Henriette, avec un regard craintif au pavillon des marronniers. L'heure s'approche où je devrais être chez moi!

Le comte aperçut tout d'abord l'Espagnol et tressaillit.

— Quel heureux hasard amène M. le comte de Brissac chez ses anciens amis tant négligés? dit madame d'Entragues.

— La trêve, madame, qui laisse un peu respirer le pauvre gouverneur de Paris, et pendant la paix on se dépêche de faire ses civilités aux dames.

En même temps il la salua comme elle aimait à l'être, c'est-à-dire fort bas, et en lui baisant la main il lui serra sans doute involontairement les doigts, car elle rougit au point de redevenir presque belle.

Ensuite il complimenta Henriette avec conviction sur sa radieuse beauté.

L'hidalgo attendait gravement son tour. Il l'eut. Brissac ne l'embrassa point, il est vrai, mais le reconnut, et lui pressant les mains avec expansion :

— Notre brave allié, don José Castil, s'écria-t-il, un vaillant, un Cid Campéador!

Tout en s'acquittant de ces devoirs de politesse, grâce auxquels il divisa l'attention des

assistants, il remettait son chapeau et ses gants à un grand laquais d'une tournure militaire, auquel il dit sans affectation à l'oreille :

— L'Espagnol a des pistolets dans ses arçons; prends-les sans être vu et ôtes-en les balles.

Le comte Charles de Cossé Brissac, homme de quarante-cinq ans, d'une haute et noble mine, était un grand seigneur de race et de manières, enragé ligueur, que les Parisiens adoraient parce qu'il les avait commandés contre le tyran Valois aux barricades, et les Parisiennes ligueuses l'idolâtraient parce qu'elles pouvaient avouer cette idole sans faire médire de leur patriotisme.

Il avait pour principe qu'on ne se fait jamais tort en clignant l'œil pour les dames; que les belles en sont flattées, les laides transportées.

Il avait tiré de cette conduite les plus grands avantages. Ses clins d'œil placés avec adresse lui rapportaient de gros intérêts sans qu'il eût déboursé onéreusement. Parmi ses placements on pouvait compter madame d'Entragues, à laquelle, depuis quelque dix années, il payait trois ou quatre fois l'an un souper et un serrement de doigts. Madame d'Entragues, comme placement, offrait un certain avenir.

Brissac avait peut-être payé de la même monnaie madame Mayenne et madame de Montpensier. Cette dernière pourtant, selon la mauvaise chronique, était plus dure créancière et partant plus difficile sur les termes de payement et la qualité des espèces. Mais enfin Brissac était bien avec toutes deux, puisqu'il venait d'être nommé par leurs maris gouverneur de Paris, c'est-à-dire gardien public de ces dames et de leur ville capitale.

Le comte, depuis sa nomination, s'était montré d'un zèle si farouche pour la Ligue, que des gens clairvoyants l'eussent trouvé trop vif pour être sincère; d'autant plus qu'il avait signé la trêve avec le Béarnais, au risque de déplaire à ses commettants les ligueurs. Il courait à ce moment-là des bruits sourds du mécontentement de M. de Mayenne, à qui les Espagnols ne donnaient pas assez vite la couronne de France, et comme le roi très-catholique Philippe II savait à quoi s'en tenir sur la destination de cette couronne, puisqu'il la convoitait pour lui-même, il avait vu avec inquiétude le changement de gouverneur opéré par Mayenne, pris Brissac en soupçon, et recommandé à ses espions ledit Brissac, qui depuis la trêve surtout était surveillé dans ses moindres démar-

ches avec cette habileté supérieure des gens à qui l'on doit l'invention du saint-office et de la très-sainte inquisition.

Brissac, fin comme un Gascon, c'est-à-dire comme deux Espagnols, avait pénétré ses alliés. Créature de M. de Mayenne, mais créature décidée à s'émanciper dans le sens de ses sympathies et de son intérêt, il ne voulait plus tenir les cartes pour personne, et jouait désormais à son compte. Aussi déroutait-il continuellement ses espions par des allures d'une franchise irréprochable; sa correspondance n'avait pour ainsi dire plus de cachets, sa maison pour ainsi dire plus de portes; il ne sortait qu'accompagné, annonçant toujours le but de chaque sortie; parlait espagnol et pensait en français. Il croyait pouvoir se flatter d'avoir endormi Argus.

Le matin du présent jour où il s'était décidé à prendre un grand parti, Brissac annonça dans ses antichambres, remplies de monde, qu'il suspendait dorénavant ses audiences pour l'après-dînée; que l'on était en trêve; que chacun respirant, le gouverneur de Paris voulait respirer aussi; que d'ailleurs MM. les Espagnols faisaient si bonne garde que tout le monde pouvait dormir en paix. Et il conclut en commandant ses chevaux pour la promenade.

Puis, s'adressant familièrement au duc de Feria, le chef des Espagnols, il lui proposa de le mener souper à une maison de campagne où il avait certaine vieille amie. Il lui nomma tout bas madame d'Entragues.

Le duc refusa discrètement avec mille civilités amicales. Et Brissac, en arrivant à Ormesson, fut mortifié, mais non surpris, d'apercevoir l'hidalgo, l'un des plus déliés espions de l'Espagne, qu'on lui avait expédié pour savoir à quoi s'en tenir sur cette visite chez les Entragues.

Mais comme il était décidé à ne rien ménager pour assurer le succès de son entreprise, il ne songea qu'à assoupir les soupçons de l'hidalgo jusqu'au moment de l'exécution. Il congédia donc son valet, avec la consigne dont il s'aperçut bien que Castil avait remarqué l'importance, et, s'asseyant entre les deux dames de façon à ne point perdre de vue le visage du capitaine :

— Que c'est beau, la campagne! dit-il. Beaux ombrages, belles eaux, beautés partout.

Il décocha un de ses clins d'œil à Marie Touchet. C'était l'appoint du trimestre.

L'hidalgo, distrait par le chuchotement de Brissac à l'oreille de son laquais, s'était levé. Brissac se leva à son tour.

— Que désirez-vous? demanda M. d'Entragues.

— J'avais prié tout bas mon valet de m'apporter à boire, et il ne vient pas.

— J'y cours moi-même, se hâta de dire Henriette, qui bouillait d'impatience et cherchait cent prétextes de fausser compagnie.

L'hidalgo se précipita au-devant d'elle :

— C'est moi, dit-il, qui veux épargner cette peine à la señora.

—Quoi! monsieur, dit Brissac, vous me serviriez de page!

Ce mots arrêtèrent le Cid, profondément humilié.

— Asseyez-vous, Henriette; asseyez-vous, capitaine, interrompit sèchement Marie Touchet. N'a-t-on pas ici des pages pour servir et un sifflet pour appeler les pages?

Elle siffla majestueusement dans un sifflet de vermeil, comme une châtelaine du XIIIe siècle.

Henriette vint se rasseoir avec dépit, l'Espagnol avec regret, Entragues essayant d'échauffer la conversation avec ses hôtes, madame d'Entragues grondant les serviteurs tardifs, l'Espagnol rêvant au moyen de savoir ce qu'avait dit Brissac au laquais, Brissac songeant au moyen

de sortir sans traîner après lui l'Espagnol, Henriette se creusant la tête pour s'évader avant huit heures.

En attendant on buvait frais sans que l'imagination de personne eût rien trouvé d'ingénieux.

Tout à coup deux pages sautillant, pour éviter les lévriers qui mordillaient leurs petites jambes, apparurent à l'entrée du couvert et annoncèrent pompeusement :

— M. le comte d'Auvergne vient d'arriver au château.

— Mon fils ! s'écria Marie Touchet émue de surprise.

— Le comte! balbutia M. d'Entragues, effrayé de voir l'effet produit sur l'Espagnol par cette visite imprévue.

Celui-ci dévorait Brissac d'un regard ironiquement triomphant qui signifiait :

— Te voilà pris! tu avais donné ici rendez-vous à M. d'Auvergne. Je m'y trouve. Comment vas-tu sortir de là?

Brissac le devina et se dit :

— Attends, imbécile; puisque tu prends ainsi le change, je vais te faire voir du pays. Et j'ai trouvé mon moyen.

Cependant, toute la maison était en émoi de

cet événement. Madame d'Entragues n'entendait pas raillerie sur le cérémonial. Ses gens s'occupaient donc à recevoir M. d'Auvergne en prince.

Henriette faillit s'évanouir de rage à ce nouveau contre-temps ; mais il lui fallut surmonter tout cela pour accompagner madame d'Entragues.

Celle-ci, pareille à une statue assise qui se dresserait sur son siége, se leva pour aller à la rencontre de son fils. Le cérémonial de la maison de France veut que la reine aille aussi audevant de son fils roi.

L'Espagnol, voyant Brissac immobile, le crut déconcerté ; il se rapprocha donc hypocritement pour lui dire :

— Trouvez-vous convenable, monsieur, que nous demeurions dans la société du colonel général de l'infanterie royaliste?

— Bah ! en temps de trêve, répliqua Brissac, jouant la naïveté.

— On pourrait mal penser de cette rencontre, ajouta l'hidalgo avec insistance ; et cependant vous semblez hésiter.

— J'hésite, j'hésite, parce que ce n'est pas poli en France de s'enfuir lorsqu'il arrive quelqu'un.

Cette feinte résistance avait déjà plongé l'Espagnol aux trois quarts dans le piége.

— Monsieur, dit-il en y tombant tout à fait, je vous adjure, au nom de la Ligue, de ne pas vous compromettre en restant ici, car vous vous compromettez.

— Vous avez peut-être raison, répliqua Brissac.

— Partez, monsieur, partez!

— Eh bien, soit! puisque vous le voulez absolument. Vous êtes une bonne tête, don José!

— Je cours faire préparer vos chevaux.

— Nos chevaux! vous m'accompagnez, je suppose, don José?

L'admirable bonhomie de cette dernière invitation acheva l'Espagnol. Il se figura que Brissac, après avoir voulu un tête-à-tête avec M. d'Auvergne, voulait maintenant que nul ne fût témoin de ce qui se passerait entre M. d'Auvergne et sa famille. Complots, toujours complots qu'il était réservé à don José Castil de déjouer par la force de son génie.

Au lieu de répondre, l'Espagnol appuya mystérieusement un doigt sur ses lèvres.

Le désespoir de M. d'Entragues, au milieu de cette agitation, était un spectacle bien pitoyable.

Que penserait la Ligue de la visite chez lui d'un royaliste aussi suspect? Et cela, quand il sortait de dire à Castil que M. d'Auvergné ne venait jamais à Ormesson! Brissac partait, scandalisé sans doute. Castil fronçait le sourcil. Quel désastre!

D'Entragues courut après les deux ligueurs pour leur faire mille protestations de son innocence. Il s'abaissa jusqu'à jurer à l'hidalgo que la visite de M. d'Auvergne était tout à fait imprévue.

— N'importe, dit Brissac, je ne puis me trouver avec lui sans inconvenance. Il vient d'entrer dans le parterre, prenons une contre-allée, don José, pour qu'il soit dit que lui et moi nous ne nous sommes pas même salués. Vous êtes témoin, don José.

— Certes! répliqua celui-ci.

Brissac pria d'Entragues d'offrir ses excuses aux dames qui comprendraient cette brusque retraite, et après l'avoir salué en affectant beaucoup de froideur, il le laissa désolé.

Castil alors dit à Brissac qui l'entraînait :

— Nous ne sommes pas dupes de cet imprévu, n'est-ce pas? et tandis que vous protesterez par votre départ, je resterai, moi, pour qu'on ne nous joue pas.

— Quoi! vous me laissez seul? dit Brissac avec les plus affectueux serrements de main; mais c'est vous qui allez vous compromettre. Par grâce, venez.

— Moi, je ne risque rien, dit l'hidalgo, plus que jamais persuadé qu'il allait découvrir toute une conspiration royaliste.

M. de Brissac partit. L'Espagnol revint sur les pas de M. d'Entragues et arriva juste à la rencontre du fils de Charles IX et de Marie Touchet.

M. le comte d'Auvergne portait bien ses vingt ans et son titre de bâtard royal. Il était suffisamment humble et suffisamment insolent. Sa mère lui avait appris à se préférer à tout le monde, même à elle.

Il entra dans le château comme un vainqueur, mais un vainqueur dédaigneux, et saluant sa mère, qui lui faisait la révérence:

— Bonjour, madame, dit-il, avouez que je suis un événement ici. Ah! c'est monsieur d'Entragues que j'aperçois. En vérité, il rajeunit. Serviteur, M. d'Entragues.

D'Entragues s'inclinait; le jeune homme aperçut l'Espagnol.

— Don José Castil, capitaine au service de Sa Majesté le roi d'Espagne, dit Marie Touchet,

pour se hâter d'en finir avec cette désagréable présentation.

Le comte toucha légèrement son chapeau et demanda :

— Monsieur était-il à Arques?

L'hidalgo grommela un non de mauvaise humeur et s'effaça derrière d'Entragues. Ce dernier, prenant par la main Henriette, la mena en face de son frère.

—Mademoiselle d'Entragues, dit-il, que vous ne connaissez point, M. le comte, car vous l'avez vue une seule fois lorsqu'elle était enfant.

Le comte regarda cette belle fille qui le saluait comme un étranger. Il la regarda avec une attention qui n'échappa point au père et à la mère.

— Mais, s'écria-t-il, je la connais, au contraire.

— Comment est-ce possible? demanda Marie Touchet.

— Était-elle ici hier?

Ce ton familier, presque méprisant, ne révolta ni les Entragues ni la jeune fille ellemême, tant ils étaient curieux de savoir la pensée du comte.

— Henriette est arrivée seulement hier, répliqua M. d'Entragues.

— Venant de...?

— De Normandie.

— Elle a passé à Pontoise?

— Oui.

— Elle était accompagnée de deux laquais?

— Oui.

— Et montait une haquenée noire, boiteuse du pied hors montoir?

— Oui. Comment savez-vous cela?

— Attendez... En sortant du bac elle s'est accrochée par sa robe à un piquet et a failli tomber.

— C'est vrai! dit Henriette surprise.

— Et en chancelant elle a montré une jambe très-galante, ma foi.

Henriette rougit.

— Eh bien, monsieur? dit-elle avec un sourire.

— Eh bien, mademoiselle, vous pouvez vous flatter d'avoir une chance!... cette demi-chute vous a procuré une belle conquête!

— Ah! dirent à la fois le père et la mère en souriant aussi.

— Vous devez vous souvenir, continua le comte avec sa cynique familiarité, d'avoir vu trois hommes sous une petite échoppe, près de là, la cabane du passeur.

— Je ne sais, balbutia Henriette.

—Eh bien, je vous l'apprends. Savez-vous quels étaient ces trois hommes? Moi, M. Fouquet la Varenne, qui continuait sa route vers Médan, et enfin... ah! ceci est le bon, le roi!

— Le Béarnais! s'écria madame d'Entragues.

— Non, le roi, reprit M. d'Auvergne, le roi, qui a vu mademoiselle d'Entragues et sa jambe; le roi, qui a poussé des hélas! d'admiration, et qui est amoureux fou de mademoiselle d'Entragues.

— Est-ce possible?... dit Marie Touchet, avec une réserve du meilleur goût.

— Quelle folie! balbutia Entragues, dont le cœur se mit à battre.

— C'est une folie peut-être, mais qui allait avoir des suites, si le roi n'eût été appelé par le passeur. Il s'est embarqué alors, en gémissant de ne pouvoir suivre l'inconnue, et nous n'avons parlé que de cette figure brune et de cette jambe ronde jusqu'à Pontoise, où nous devions coucher. Diable emporte si je me doutais que ce fût une jambe de famille!

Henriette était rouge comme le feu. Son sein battait, une sorte de vague ivresse montait à

son cerveau. Elle, naguère si pressée de regagner son pavillon, s'assit alors près de sa mère en minaudant comme pour agacer son frère et le provoquer à de nouvelles confidences.

— Le roi de Navarre a bon goût, dit Marie Touchet.

— Le roi, reprit le comte d'Auvergne, oui, certes, il a bon goût, car mademoiselle d'Entragues est une petite merveille.

— Le roi sera bien surpris, dit le père, quand il saura de vous que cette inconnue est une fille de noblesse, sœur de son ami le comte d'Auvergne; il le saura, car vous le lui direz certainement.

— Pourquoi faire? murmura Henriette en coquetant.

— Eh! mordieu! s'écria le jeune homme, je gage qu'il le sait déjà, car c'est lui qui m'a envoyé ici aujourd'hui. « Profitez de la trêve, m'a-t-il dit, et du voisinage pour aller voir votre mère, afin qu'on ne m'accuse pas de vous séparer d'elle. »

— Il a dit cela... donc il ne savait rien, objecta madame d'Entragues.

— Bah! il ne pouvait pas me dire : « Allez annoncer à mademoiselle d'Entragues que je la trouve belle, » non parce qu'il se gêne avec moi,

mais enfin c'est la charge de Fouquet la Varenne de faire ces commissions-là.

— Mais pour vous envoyer ici dans ce but... de curiosité... comment *le roi,* dit madame d'Entragues, aurait-il su le nom de ma fille?

Le jeune homme sourit malicieusement en remarquant les progrès de Marie Touchet qui, cinq minutes avant, ne pouvait appeler Henri que *le Béarnais,* et maintenant l'appelait *le roi* à la barbe de l'Espagnol.

— Est-ce que la Varenne, répliqua-t-il, ne connaît pas tous les jolis minois de France? Ils sont tout rangés, tout étiquetés dans sa mémoire, et, à l'occasion, il en tire un du casier, comme un sommelier tire un flacon de l'armoire.

— Il y a cependant des flacons sur table en ce moment, dit le père Entragues pour continuer la métaphore, sans s'apercevoir de l'inconvenance profonde d'un semblable entretien devant une jeune fille.

— Ma foi, non. Le roi a trop peu réussi près de la marquise de Guercheville, trop réussi près de madame de Beauvilliers, et il avait déjà ébauché une autre passion. Mais cela m'a l'air de vouloir finir avant d'avoir commencé.

— Qui donc? demanda Marie Touchet, aussi excitée que son mari.

Henriette dévorait chaque parole.

— C'est une demoiselle de la maison d'Estrées, à ce que je crois ; on l'appelle Gabrielle ; c'est une blonde incomparable, dit-on ; je ne la connais pas.

— Eh bien? demanda le père Entragues.

— Oh! des complications à n'en plus sortir. Une fille qui se révolte contre l'amour, un père féroce capable de tuer sa fille comme je ne sais plus quel boucher de l'antiquité ; le roi se lassera s'il n'est déjà las. Il soupire gros, notre cher sire, mais pas longtemps ; le moment serait bien bon à prendre pour devenir...

— Quoi donc? s'écrièrent Marie Touchet avec une fausse dignité, Entragues avec une fausse surprise, Henriette avec une fausse pudeur.

— Reine, sans doute, répliqua ironiquement le cynique jeune homme, aussitôt que notre roi aura rompu son mariage avec la reine Marguerite. Cela tient à un fil.

— Alors comme alors, murmura Entragues en s'agitant.

— Bah! à ce moment-là, le roi aura bien oublié sa belle inconnue, dit Marie Touchet.

— En admettant qu'il y ait songé jamais, ajouta Henriette rouge et pensive.

Huit heures sonnèrent lentement à Deuil. Le

vent du soir apporta chaque coup comme un avis pressant à l'oreille de la jeune fille, sans la tirer de ses rêves. Il fallut que sa mère, changeant la conversation, s'écriât :

— Huit heures !

Alors Henriette réveillée fit un bond sur son siége.

Le père et la mère venaient d'échanger un regard qui signifiait :

— Renvoyons cette enfant pour causer plus librement avec le comte d'Auvergne.

Quelque chose comme le craquement d'une branche au fond du parc, et le hennissement d'un cheval du côté du pavillon des marronniers, troubla le silence général, et Henriette se leva le sourcil froncé.

La nuit commençait à descendre sur les grands arbres ; les personnages assis sous le couvert ne se voyaient qu'à peine. L'Espagnol, qui pendant toute cette scène curieuse avait constamment cherché aux paroles un sens mystérieux et essayé de lire dans les triviales provocations du comte d'Auvergne comme dans un chiffre diplomatique, se fatigua des mille combinaisons qui s'entre-choquaient dans sa cervelle, et annonça son départ, à cause, disait-il, de la fermeture des portes, qui avait lieu à neuf heures.

Mais son véritable motif, c'est qu'il voulait suivre Brissac, dont le départ si prompt commençait un peu tard à lui inspirer des soupçons.

— Je le rattraperai, se dit l'Espagnol, c'est par là qu'est le complot.

Il prit donc congé, reconduit avec politesse par Entragues, mais sans l'empressement que d'ordinaire le châtelain savait manifester à ses confrères de la Ligue.

Ce refroidissement après tant de caresses parut maladroit à Marie Touchet, qui ne put s'empêcher de le dire tout bas à son mari.

— Il ne serait pas hospitalier , répliqua Entragues, de faire tant d'amitié à un ligueur en présence d'un royaliste. Le capitaine est Espagnol, c'est vrai, mais après tout M. le comte d'Auvergne est fils de roi, et votre fils!

Là-dessus, Entragues se hâta d'en finir avec Castil, qui ne demandait pas mieux.

Henriette se glissa dans l'ombre et partit sans dire bonsoir à personne, car elle se promettait de revenir bien vite.

Madame d'Entragues, demeurée seule avec le comte d'Auvergne, se préparait à le faire bien parler, quand un page accourant annonça qu'un

gentilhomme, venu en toute hâte de Médan, voulait parler à madame.

— Son nom? demanda la châtelaine.

— La Ramée.

— Qu'il attende.

— Ne vous gênez pas, madame, dit le comte d'Auvergne, recevez-le.

— Il dit être porteur de nouvelles, ajouta le page.

— Bien importantes, madame! s'écria la Ramée qui avait suivi le page à quelques pas et contenait à peine son impatience.

— Venez donc, M. de la Ramée, dit madame d'Entragues avec inquiétude, venez puisque M. le comte d'Auvergne le permet.

X

D'UN MUR MAL JOINT, ET D'UNE FENÊTRE MAL CLOSE.

La Ramée, en se présentant, n'avait plus sa bonne mine. Le voyage un peu rapide, les suites de son exaltation de la journée, l'incubation d'une mauvaise pensée avaient reflété une teinte sinistre sur son visage.

La dame d'Entragues, qui brûlait de se trouver seule avec lui, n'osa cependant pas le prendre à part tout de suite. Elle fut aidée en cela par l'intelligence du jeune homme ou plutôt par sa méchanceté.

En effet, sachant qu'il était en présence du

comte d'Auvergne, un royaliste, la Ramée débuta ainsi :

— Je vous apporte, madame, une fâcheuse nouvelle de la guerre.

— Comment, de la guerre? dit M. d'Entragues, qui revenait de conduire l'Espagnol. Est-ce que nous sommes en guerre, monsieur la Ramée?

Puis, se tournant vers le comte d'Auvergne, il lui expliqua ce qu'était la Ramée, le fils d'un voisin de terre.

— Nous sommes en paix, ou plutôt nous y devrions être, monsieur, répliqua le jeune homme; mais c'est seulement en paroles et sur le papier. De fait, nous sommes en guerre, attendu qu'aujourd'hui même les soldats du Béarnais...

— Du roi! dit M. d'Entragues, inquiet d'un froncement de sourcils du comte d'Auvergne.

— Des soldats, continua la Ramée avec une volubilité qui témoignait de sa colère, ont forcé l'entrée de notre maison, pillé les vivres et provisions, et enfin incendié...

— Incendié! s'écria madame d'Entragues.

— Votre grange, madame, où était rentrée toute la récolte de cette année pour votre consommation de chasse.

Madame d'Entragues se tut sur un signe de son mari, mais ce silence de tous deux était éloquent; il demandait l'avis de M. d'Auvergne.

Celui-ci, sans avoir perdu un moment le froid sarcasme de son sourire :

— Quels soldats ont fait cela? dit-il.

— Ceux qu'on nomme les gardes.

— Ah! les gardes. Eh bien, mais il y a dans la convention de la trêve un article...

La Ramée répondant au sarcasme par le sarcasme :

— Dans notre pays, répondit-il, c'est avec le papier de cet article que les soldats mettent le feu aux granges.

— Vous êtes-vous plaint à un chef? dit le comte d'Auvergne.

— Oui, certes, monsieur.

— Eh bien? demanda M. d'Entragues.

— On m'a proposé de me faire pendre.

Le comte d'Auvergne partit d'un éclat de rire si bruyant qu'il enflamma de fureur les yeux de la Ramée.

— Monsieur le comte est bon royaliste, murmura-t-il en serrant les dents et les poings.

Marie Touchet parut bien un peu scandalisée de cette joie du fils de Charles IX, mais

M. d'Entragues, perplexe entre la colère du propriétaire et la complaisance du courtisan, souriait d'un côté et menaçait de l'autre comme un masque de Chrémès.

— Je parie qu'il s'est adressé à Crillon! ajouta M. d'Auvergne en se tenant les côtes.

— Précisément, dit la Ramée, et c'était une grande sottise de ma part, je l'ai éprouvé. Aussi ne me plaindrai-je plus dorénavant, je me ferai justice moi-même.

— Vous serez écartelé, mon pauvre garçon, dit le comte d'Auvergne en se remettant à rire. Ma foi, cela vous regarde.

Et avec son habileté ordinaire quand la conversation devenait compromettante, il tourna les talons en prenant le bras de M. d'Entragues, tout consolé de sa paille brûlée, par l'espoir de reprendre avec son beau-fils une autre conversation.

La Ramée demeura seul avec la châtelaine. Celle-ci baissait la tête. Elle sentait l'affront, elle sentait les frémissemens de la Ramée. Cependant elle n'osait point s'irriter en présence de cette raillerie du comte d'Auvergne.

— Prenez-en votre parti, dit-elle au jeune homme. Après tout, le mal est réparable.

La Ramée baissant la voix :

— C'est vrai, madame. On peut éteindre un feu. Il s'éteint souvent de soi. Mais un secret qui court et qui dévore l'honneur d'une famille, comment l'éteindre?

— Que voulez-vous dire? s'écria Marie Touchet avec un mouvement d'effroi.

— L'incendie de la grange est le moindre de nos malheurs, et ce n'est pas le motif de ma visite si rapide; vous vous souvenez, madame, que vos terres en Vexin sont contiguës aux nôtres; que mon père n'est pas un indifférent pour M. d'Entragues, et que j'ai été élevé, pour ainsi dire, avec vos filles?

— Sans doute, je m'en souviens.

— Pour l'une d'elles, pour l'aînée, pour mademoiselle Henriette enfin, j'ai pris, vous ne l'ignorez pas, une amitié si vive...

Marie Touchet fit un geste d'impatience.

— Vous m'y avez autorisé, dit aussitôt la Ramée, le jour où, vous adressant à moi comme à un de vos proches, vous avez bien voulu me confier que la cadette, mademoiselle Marie, une enfant! risquait d'être compromise par légèreté, ayant donné à l'un de vos pages une bague... Oh! Dieu m'est témoin que je ne m'alarmais pas comme vous, elle avait douze ans à peine et

j'appelais cette faute une étourderie sans conséquence ; mais comme vous fîtes appel à mon dévouement...

— Oui , je sais tout cela , dit précipitamment la châtelaine. Vous avez repris et rapporté cette bague. C'est un immense service , que je saurai reconnaître comme il convient.

— Je l'espère , madame, dit la Ramée en tremblant, car j'ai compromis mon salut éternel pour venger votre honneur : j'ai tué un homme, et, depuis ce jour, bien des choses m'ont été révélées que j'ignorais.

— Comment? fit Marie Touchet inquiète.

— Oui, madame, je croyais que l'homme une fois mort on ne le revoit plus, que le secret une fois enseveli ne ressuscite jamais. Eh bien, je me trompais : le visage pâle et morne du gentilhomme huguenot reparaît incessamment à mes yeux, lumineux dans les ténèbres, livide et mat dans la lumière. Quant au secret , nous ne sommes plus seuls à le savoir vous et moi ; car, tantôt, dans le camp des gardes du Béarnais, où je m'étais rendu pour faire punir les voleurs et les incendiaires... ces gardes !... je voudrais les voir tous détruits, peut-être parmi tant de fantômes ne reconnaîtrais-je plus celui du

huguenot; eh bien, madame, dans le camp des gardes, un jeune homme s'est opposé à moi et m'a dit à l'oreille notre secret si chèrement acquis, notre secret de famille...

— Il vous a dit?

— Aumale... la haie d'épines... le gentilhomme assassiné!

— Et... la bague?

— La bague aussi, avec ses armoiries.

— Malheur!... Qui donc est ce jeune homme?

— Je ne sais pas son nom, mais je n'oublierai jamais sa figure, et quelque chose me dit que je le retrouverai.

— Il le faudra, dit Marie Touchet d'une voix sombre.

— Maintenant, madame, de qui peut-il avoir appris ce que nous deux seuls croyions savoir? Cherchons dans votre famille. Mademoiselle Marie a peut-être connu la vérité?

— Jamais. Marie est dans un couvent. Destinée à faire profession, elle n'a plus besoin de s'intéresser aux choses de ce monde. D'ailleurs, c'est une enfant qui ne se souvient plus...

— Elle a peut-être confié ses chagrins à sa sœur Henriette?

Madame d'Entragues avec une assurance étrange :

— Non, dit-elle, non. Ce n'est pas Marie, et si c'est Henriette, il faudrait donc qu'elle eût trouvé un confident bien sûr, bien intime ?

La Ramée sembla comprendre, car son visage prit une expression de menace effrayante.

Madame d'Entragues se hâta de dire alors :

— Nous causerions mal de ce sujet en un pareil moment. M. le comte d'Auvergne passe ici la soirée, la nuit peut-être. Demeurez au château, et nous trouverons une occasion de renouer cet entretien.

La Ramée, profondément rêveur, écoutait à peine ces paroles. Il ne remarquait pas non plus avec quelle insistance Marie Touchet l'éloignait. Elle, plus clairvoyante ou moins distraite, observa cet air pensif et le prit pour un muet reproche.

Apparemment crut-elle dangereux de laisser partir la Ramée sur une mauvaise impression, car elle lui toucha légèrement le bras et lui dit :

— A propos, comment va monsieur votre père?

— Toujours moins bien. Sa blessure est mal soignée. Nous n'avons pas de médecin et la

chaleur de cette saison est bien mauvaise pour les plaies.

— Je ne vous prie pas de souper avec nous, dit Marie Touchet après cette réparation de politesse, M. le comte d'Auvergne n'aime pas les nouveaux visages, et d'ailleurs vous vous êtes montré à lui un peu trop ligueur.

— Vous plaît-il que je m'en retourne à Médan? dit froidement la Ramée.

— Oh! je ne dis pas cela.

— Ne vous gênez point, continua le jeune homme avec une amertume courageusement déguisée. Mon cheval est un peu las, mais j'en prendrai un frais ici. Je ne voudrais pas que M. le comte d'Auvergne fût attristé par mon visage funèbre. Seulement, avant de partir, je vous demanderai la grâce de saluer mademoiselle Henriette, que je n'ai pas vue depuis si longtemps, et qui doit être bien embellie.

Il y avait au fond de toutes ces paroles prononcées par une bouche calme quelque chose de sinistre comme le silence qui précède les tempêtes.

Madame d'Entragues ne trouva pas que ce fût acheter bien cher le départ d'un hôte gênant.

— Voir Henriette, dit-elle, mais c'est trop

juste. Elle était là il n'y a qu'un instant. Je crois qu'elle s'est retirée chez elle; vous savez le chemin du pavillon, je crois? Allez-y donc et heurtez à la porte, Henriette vous ouvrira ou descendra dans le parc. Je vous laisse pour retrouver mon fils.

La Ramée s'inclina presque joyeux. Il avait la permission d'aller voir Henriette. Madame d'Entragues partit satisfaite de son côté, car elle redoutait encore plus la complicité de la Ramée que celle de tout autre. La Ramée pour elle n'était plus seulement un confident, c'était un créancier envers lequel, dans un moment de détresse, elle avait contracté une dette qu'il lui était impossible de payer.

— Qui sait, se dit-elle en rejoignant son fils et son mari, si ce la Ramée ne me parle pas de son fantôme et de la résurrection de notre secret pour m'effrayer et me pousser à lui accorder Henriette? Mais à présent le péril est loin. Marie absente ne peut donner d'explications. Henriette ne se trahira pas elle-même et saura se défaire seule de ce fatigant la Ramée.

Elle marchait toujours, en rêvant ainsi.

— Évidemment, poursuivit-elle dans sa méditation, c'est la Ramée qui me tend ce piége.

Ce jeune homme qui l'aurait tant effrayé au camp des gardes est un personnage d'invention ; j'ai accusé Marie pour justifier Henriette, ma fille favorite, mon aînée, qu'il faut établir la première. Mais si Urbain avant sa mort avait tout conté à ce jeune homme, ce n'est pas le nom de Marie qu'il aurait prononcé. Donc, la Ramée croit me duper, et il est ma dupe. Ou bien serait-ce Henriette qui aurait confié notre fable à quelqu'un, à ce jeune homme mystérieux.... mais quand ? comment? dans quel intérêt ? sous quelle influence ?

Madame d'Entragues se heurtait, là comme tous les gens de ruse et d'intrigue, à un écueil inconnu. Elle ne pouvait savoir le motif si simple qui avait forcé les fausses confidences de la jeune fille. Cette ignorance la rassura pleinement. Elle rentra dans sa sécurité. Le réveil devait être douloureux.

A peine eut-elle rejoint M. d'Entragues et le comte d'Auvergne, que toutes ses visions lugubres se dissipèrent. Elle trouva les deux courtisans occupés à tresser la chaîne fleurie de leur déshonneur. On se mit à discuter à trois les chances de succès, les chances de revers; on analysa les beautés, les défauts ; on parla du passé, de la fameuse époque, de la gloire de la

famille; on repassa les vers de Desportes et les vers de Charles IX.

Que ne devait-on pas attendre d'un prince nouveau, un peu avare encore, c'est vrai, mais dont le cœur ouvrirait la bourse!

Le roi, s'il abjurait, avait des chances. S'il restait huguenot, il ne finirait pas moins par se faire une très-grande position en France avec son épée. S'il ne devenait pas roi, il serait toujours un héros, soutenu par l'Angleterre et l'immense parti des réformés. Son avenir ne pouvait décroître. Sa maison serait toujours un palais, si elle n'était même une cour. Quel danger y avait-il à suivre la fortune d'un pareil prince? Le pis aller, c'était un bon mariage, et la royauté de Navarre après l'exclusion de la reine Marguerite.

Tant de rêves bâtis sur l'empreinte que le petit pied d'une jeune fille avait laissée en un peu de sable!

Les trois convives soupèrent gaiement. Ils parlaient de ces énormités à mots couverts comme des bandits parlent l'argot. On eut la pudeur des termes, pour ne point scandaliser les laquais, ou plutôt pour ne pas compromettre de si beaux projets en les vulgarisant.

Quant à l'objet de la combinaison, il n'était pas là ; inutile de le ménager. Henriette venait de se faire excuser près de sa mère de ne pas paraître au souper. Fatiguée, disait-elle, elle préférait se reposer seule dans sa chambre; elle avait même congédié sa camériste. Marie Touchet la crut en conversation avec la Ramée, elle se garda bien d'insister. Le comte d'Auvergne ne se plaignait pas de la liberté qui résultait de cette absence. Il en profita de toutes les manières, car, après avoir mis à sac le buffet et la cave, il lança quelques attaques contre la caisse maternelle.

C'était un grand vaurien, bien dangereux, que ce faux prince. Combien de fois n'eût-il pas été pendu dans sa vie, si son père se fût appelé Touchet ou même Entragues! Il commençait de bonne heure par le plus éhonté cynisme cette carrière de petits vols, de sordides coquineries, qui ne s'élevèrent jamais assez haut pour lui mériter au moins la royauté des brigands.

Après avoir adroitement parlé de la faveur dont il jouissait près de Henri IV, il raconta quelques traits de la pénurie qui empêchait cette faveur d'être lucrative.

Il avait de l'esprit et la facilité de tout dire. Il divertit d'abord ses hôtes, et après les avoir

fait rire, comme il avait su les intéresser pour eux-mêmes, il jugea que sa cause était gagnée.

En effet, madame d'Entragues fit un signe à son mari, et le complaisant beau-père offrit le plus gracieusement du monde, comme il convient qu'on offre à un prince, deux cents pistoles de celles qu'il empilait avec force soupirs dans son bahut d'ébène, présent de Charles IX.

Le comte accepta, se remit à boire, et on renvoya décidément les laquais et les pages pour causer à cœur franc et à lèvres ouvertes.

M. d'Auvergne redit, avec des commentaires nouveaux, l'impression que la vue d'Henriette avait produite sur le roi. Il sacrifia en trois ou quatre épigrammes la blonde fille de M. d'Estrées à la brune enfant des d'Entragues. Il cita des prédictions — vieux hochets de famille — qui pronostiquaient la royauté à quelque branche de sa famille. Pour lui, déjà ivre, plus de difficultés, plus de retards. La première personne qui entrerait au château serait, à n'en pas douter, Henri IV venant demander Henriette à ses parents.

Déjà M. d'Auvergne appelait le roi beau-frère et M. d'Entragues lui eût dit : « Touchez-là, mon gendre. »

Une demi-heure à peu près s'écoula dans

cette charmante intimité. L'établissement de la sœur Henriette se construisait à vue d'œil.

Tout à coup, lorsque madame d'Entragues savourait avec le plus de sécurité les poisons de ce tentateur, un bruit singulier sur la vitre de la grande porte appela son attention de ce côté.

Elle seule avait le visage tourné vers cette porte, à laquelle Entragues et le comte se trouvaient adossés. La nuit au dehors était d'autant plus noire que la salle était plus éclairée.

Quelque chose de pâle, rehaussé de deux points de feu, vint se coller sur la vitre, et madame d'Entragues reconnut le visage de la Ramée décomposé par une expression qu'elle ne lui avait pas encore vue.

Auprès de cette effrayante figure, un doigt inquiet répétait incessamment le signe qui appelle. Et quand on songe à l'impérieuse familiarité de ce signe, à son inconvenance eu égard à la dame châtelaine, on comprendra combien fut étonnée et épouvantée à la fois Marie Touchet qui, malgré sa majesté révoltée, voyait toujours derrière la vitre ce doigt maudit qui lui disait : Venez !

En proie à des craintes que l'événement ne

devait que trop justifier, elle se leva, sans même avoir attiré l'attention des deux hommes qui en ce moment unissaient leurs cœurs et leurs verres; elle obéit au geste de la Ramée et sortit dans le jardin.

— Qu'y-a-t-il encore? demanda-t-elle avec hauteur. Êtes-vous fou, monsieur?

— Peut-être, madame, car je ne sens plus que ma tête m'appartienne.

— Que voulez-vous de moi?

— Suivez-moi, je vous prie.

La Ramée frissonnait, ses mains glacées avaient saisi les mains de madame d'Entragues.

— Où me menez-vous? dit-elle, sérieusement effrayée de cette voix rauque, de ce regard effaré.

— Au pavillon de mademoiselle Henriette.

Madame d'Entragues tressaillit sans savoir pourquoi.

— Qu'y verrai-je, monsieur?

— Je ne sais si vous verrez, mais vous entendrez, à coup sûr.

— Expliquez-vous!

— Et d'abord, madame, savez-vous si mademoiselle Henriette n'attendait pas quelque visite ce soir?

— Aucune, que j'aie autorisée du moins.

— Alors, venez, il le faut.

La Ramée appuya sur son bras le bras tremblant de madame d'Entragues, et la guida, plus vite que le cérémonial ne l'eût permis, vers l'extrémité du parc, à l'endroit où s'élevait le pavillon sous les marronniers.

— La porte est fermée, dit-il alors tout bas, et j'allais frapper tout à l'heure, lorsqu'il m'a semblé entendre là-haut des voix, par une fenêtre maladroitement ouverte.

— Comment des voix, puisque Henriette est seule?

La Ramée sans répondre leva le bras vers le bâtiment, d'où s'échappaient, voilés, il est vrai, et inintelligibles, mais parfaitement reconnaissables, les accents d'une voix qui n'était pas celle de la jeune fille.

Marie Touchet entendit. Bientôt la voix de mademoiselle d'Entragues répondit à l'autre, et les deux voix se mêlèrent dans un duo des plus vifs qui n'annonçait rien d'harmonieux.

— Il y a un homme là-haut, murmura la mère à l'oreille de la Ramée.

— Oui, fit celui-ci de la tête.

— Comment un homme se serait-il introduit chez Henriette?

La Ramée amena madame d'Entragues près du mur de clôture, au travers duquel, grâce à une crevasse, il lui montra dans les orties et le taillis de marronniers, de l'autre côté, un cheval qui broutait tranquillement en attendant son maître.

— Je vais appeler ma fille, dit Marie Touchet.

— Elle fera évader l'homme par la fenêtre, dit la Ramée; avez-vous une clef de la porte du bas?

— Assurément, et je vais la chercher.

La Ramée l'arrêta.

— Ils auront tiré les verrous peut-être, et le bruit que vous ferez pour ébranler cette porte les avertira.

— Que faire alors?

— Ce pavillon a-t-il deux issues?

— Non, à moins que vous n'appeliez issue la fenêtre qui donne sur les champs.

— C'en est une. Puisqu'on entre par là chez mademoiselle Henriette, on en peut sortir par là.

— Eh bien, je n'en connais pas d'autre.

— Madame, vous allez heurter à la porte en bas. En reconnaissant votre voix, mademoiselle Henriette ne pourra manquer de vous ouvrir.

— Mais la fenêtre?

— Je me charge de la garder, dit la Ramée, et je réponds que nul ne s'échappera de ce côté; frappez, madame.

Aussitôt il disparut à travers les arbres.

XI

OR ET PLOMB.

Ce cheval qui broutait derrière le mur avait pour maître Espérance, qui, arrivé au moment même où huit heures sonnaient à Deuil, s'était mis tout joyeux à reconnaître la place.

Les amants sont d'excellents topographes. Henriette avait décrit parfaitement son pavillon et tous les alentours. Espérance reconnut sans effort les indications de sa maîtresse. Comme il avait tourné autour du château, évitant les chemins trop frayés, la ligne des murs lui servit de guide, et le mena tout naturellement au pavillon, qui formait l'un des angles.

Nous l'avons dit, l'ombre descendait sous les feuilles touffues. Espérance promena un long regard autour de lui, ne vit que des paysans cheminant bien loin vers leurs chaumières, et sauta en bas de son cheval.

La pauvre bête attendait ce moment avec impatience. Elle se mourait de faim et de soif; un ruisseau jaillissant pour ainsi dire sous ses pieds poudreux, de longues tiges d'herbe et de jeunes pousses qui s'offraient avec complaisance, indemnisèrent l'animal.

Il plongea ses naseaux fumants dans l'eau fraîche et tout fut oublié, la chaleur du jour, la course forcée, l'éperon injuste.

Espérance, après s'être assuré que le licol était bon et d'une longueur suffisante pour laisser une heure de libre pâture à son cheval, s'occupa de son escalade. La tâche n'était pas difficile et le moment était bien choisi.

Personne aux environs; personne, il est vrai, au balcon pour l'attendre, mais à quoi bon? Henriette guettait peut-être derrière les rideaux. Le principal était que la fenêtre fût ouverte. Or, on voyait les deux battants ouverts.

Poser un pied sur la selle du cheval, s'accrocher des mains à une branche de marronnier, lancer son autre pied sur une autre branche,

tout cela fut l'affaire de quatre secondes et s'accomplit d'un seul élan.

Il y eut bien un craquement dans le marronnier ; il y eut bien quelques égratignures à l'habit et à la peau, mais qu'importe? Est-ce que la peau ne repousse pas, et la branche aussi ? Les vieux marronniers ont tant de séve, et les jeunes gens, donc !

Une fois sur le balcon, Espérance regarda dans la chambre avec circonspection. Elle était vide.

Il s'y glissa pour ne pas rester en vue du dehors. Cette chambre, tapissée de vieux damas vert, lui parut vaste et sombre. Un pêle-mêle d'oiseaux effarouchés se culbutant dans une grande volière fit peur d'abord à Espérance et puis le fit sourire. Il entendit son cheval qui hennissait comme pour le rappeler et lui dire adieu.

Le jeune homme, se voyant seul, passa en revue tout ce qui s'offrait à ses regards. Cette chambre n'avait qu'une fenêtre, celle-là même par laquelle Espérance était entré, et qui donnait sur le balcon. Ce n'était pas la chambre à coucher d'Henriette, car le lit se trouvait dans un grand cabinet à gauche, éclairé par une petite fenêtre sur le parc, avec des barreaux de fer entrelacés.

La chambre d'une femme aimée! Ce n'est pas un spectacle qui laisse froid et sans palpitation un cœur de vingt ans. Les rideaux ont retenu son souffle; le tapis, ses pieds nus l'ont foulé. Chaque usage est poétisé par l'amour, chaque muet détail devient éloquent. Elle présente, il n'y a qu'elle; absente, elle s'y trouve cent fois.

Espérance contemplait cet appartement avec une sorte d'attendrissement vague. Déjà, pour lui, Henriette ne représentait plus l'adorable maîtresse, que notre orgueil d'amant divinise jusque dans sa chute qui est notre ouvrage. Les paroles de Crillon, retentissant encore à son oreille, enlevaient à Henriette son prestige le plus beau. Espérance l'accusait mentalement, non plus de faiblesse, mais de mensonge : la désirait-il? c'est possible; — l'aimait-il encore? c'est douteux; — l'aimait-il moins? c'est sûr.

Cependant il subissait l'irrésistible influence de cette retraite silencieuse, déserte. Au lieu de la liberté des bois et des plaines, qui fait deux amants égaux, puisque là le ciel est commun à tous deux, et qu'ils sont les hôtes de Dieu seul, Espérance se voyait emprisonné pour ainsi dire sous le toit de sa maîtresse, entouré d'objets inconnus qui l'accueillaient en étranger.

Aussi les oiseaux, effarouchés par sa présence, le parquet, criant aigrement sous son pied, le rideau, rebelle à sa main, lui parurent-ils de mauvaise humeur. Il se trouva étrange dans le miroir de la jeune fille, et se figura que, s'il voulait s'asseoir, le siége le repousserait.

— Là-bas, pensa Espérance devenu triste, la forêt se faisait belle pour nous appeler; je voyais poindre des violettes dans la mousse, à l'endroit où je conduisais Henriette, et les oiseaux, loin de s'enfuir, venaient au-dessus de nous se jouer sur les branches. J'avais fait amitié, dans certaine clairière, avec un chardonneret qui nous rendait exactement visite et amenait des camarades musiciens pour nous offrir le concert. Est-ce donc parce que là-bas il y avait la foi et qu'ici c'est le doute; est-ce parce qu'ici j'apporte la défiance et que là-bas on apportait l'amour?

Il en était à soupirer, quand un verrou se ferma à l'étage inférieur. Un petit pas rapide retentit dans l'escalier. Espérance sentit tout son courage l'abandonner. Le pas d'une maîtresse qui accourt éveille toujours un écho dans notre cœur.

Il avait déjà oublié Crillon, les reproches et l'exorde de son interrogatoire préparé. Caché

par prudence derrière les plis du rideau, car il faut tout prévoir, et Henriette pouvait n'être pas seule, Espérance, quand il vit entrer la jeune fille sans gardiens et sans servantes, sortit précipitamment de sa cachette, l'œil amoureux, les bras ouverts.

— Ah! vous voilà? dit-elle d'un ton si étrangement sec et d'un air si distrait que le jeune homme en fut glacé malgré lui.

Mais nous savons qu'il ne pouvait croire le mal, et que chez lui tout nuage s'évaporait au souffle seul de sa vie.

— Qu'avez-vous? dit-il à sa maîtresse; êtes-vous poursuivie? avez-vous peur?

Elle ne répondit pas. Elle tournait et retournait sa tête avec plus d'embarras que d'effroi.

— Si vous voulez, ajouta-t-il, je vais redescendre par le balcon, et je remonterai quand vous serez tout à fait rassurée.

En disant ces mots, il joignait l'action aux paroles et gagnait la fenêtre.

Elle l'arrêta.

— Non, dit-elle, plus tard; puisque vous êtes là, profitons de ce moment pour causer.

Ce *puisque vous êtes là* fit dresser l'oreille à Espérance. La phrase lui parut illogique sinon

discourtoise, cependant sa provision de complaisance et de candeur n'était pas épuisée. Il prit le change et répondit :

— Oui, chère belle, causons.

Et il entoura Henriette de ses bras.

Elle fit, pour se dégager, un mouvement si adroit et si rapide, qu'il ne le sentit qu'en la voyant s'asseoir à deux pas de lui, sur une chaise.

Il détacha son épée, la posa sur un meuble près du balcon, et s'agenouilla près d'Henriette, accoudée sur le bras de sa chaise. Alors il attacha sur la jeune fille son regard profond dans lequel se reflétait toute son âme. L'image était parfaite, le miroir sans prix. Henriette, si elle eût regardé cette noble et adorable figure, cette bouche pensive à la fois et souriante, n'eût pas résisté au désir d'y coller ses lèvres ; mais elle aussi rêvait et ne regardait pas.

— Il me semble, dit Espérance avec douceur, que vous me payez mal mon voyage, Henriette, et la fatigue, et la soif, et tout l'ennui que j'ai eu de vous perdre ces trois jours passés. Au moins ai-je donné tout à l'heure à mon brave cheval de l'eau fraîche, de l'herbe tendre et mes caresses. A défaut du picotin, il s'est déclaré satisfait. Mais vous, méchante, vous ne me donnez rien.

Henriette poussa un soupir.

— Gageons que je suis meilleur que vous, continua Espérance, et que je n'ai rien oublié de ce qui peut vous plaire, ou du moins vous distraire. Vous ne vous souvenez peut-être plus qu'il y a dix jours, en Normandie, au bord de notre petite fontaine Eau claire, quand vous rouliez des gouttes d'eau sur des feuilles de noisetier, vous me fîtes admirer ces diamants, et me dîtes qu'ils ressemblaient à ceux de votre mère. Alors je versai ces gouttes brillantes sur vos beaux cheveux noirs, et elles tombèrent au bord de votre charmante oreille rouge, où je les bus, tout diamants qu'elles étaient.

— Eh bien ? dit Henriette.

— Eh bien, j'avais feint seulement de les boire. Le feu de mon baiser les a durcies. Je vous les rends assez solides pour demeurer à vos oreilles.

Il lui offrit les diamants que Crillon avait tant regrettés. Ils eurent le bonheur de lui plaire, et elle leur adressa un regard moins terne qu'à Espérance.

— Vous êtes bon, dit-elle.

— Ah! vous en convenez! s'écria ce brave cœur avec une gaieté si franche que pour toute autre femme elle eût été irrésistible. Voyons,

déridez-vous, et ne me faites pas voir une Henriette que je ne connais pas à la place de cette charmante maîtresse tant aimée.

Elle se leva presque, à ce mot, et, repoussant l'écrin, encore ouvert sur ses genoux :

— Il faut que je vous parle, dit-elle du même ton glacial qu'elle avait pris à son arrivée.

Espérance, surpris, ramassa les pendants d'oreille et les plaça sur la table.

— J'ignore absolument, dit-il d'un ton de dignité sans colère, ce que vous pouvez avoir à me dire avec un pareil accent. Il faut que le séjour dans la maison paternelle vous ait fait faire des réflexions. C'est possible, après tout.

— C'est cela, M. Espérance, j'ai fait des réflexions.

— Monsieur?... répéta le jeune homme, de plus en plus blessé. Alors je vous appellerai mademoiselle.

— Ce sera mieux, entre gens destinés à se séparer.

— Ah! dit Espérance suffoqué, comme serait un homme qui s'enfoncerait pas à pas dans un lac de glace.

— La séparation est inévitable; elle est for-

cée. Vous devez voir à ma tristesse, à l'hésitation de chacune de mes syllabes, combien il m'en coûte pour vous l'annoncer.

— Aurait-on découvert notre intelligence? dit Espérance avec son inépuisable crédulité.

— A peu près.

— Avec de l'adresse, de la prudence, nous détournerons les soupçons.

— Cela ne suffirait pas, M. Espérance, et le danger évité une fois se représenterait infailliblement. Ce qu'il importe, c'est que notre secret meure à jamais entre nous; c'est que vous m'aimiez assez pour m'oublier.

— Comment alliez-vous ces deux mots-là, mademoiselle? Aimer et oublier ne vont pas ensemble. D'ailleurs, pourquoi me demanderiez-vous de vous aimer encore si vous ne m'aimez plus?

— Je ne dis pas cela... Tous les jours on obéit à la nécessité.

— Quelle nécessité?

— Mais... il s'en rencontre de cruelles, dans la vie d'une femme.

— Voudriez-vous épouser quelqu'un?

— Si ce n'est moi qui le veux, c'est peut-être ma famille.

Henriette prononça cette réponse avec tant de sécheresse et d'orgueilleuse provocation, que le jeune homme se sentit mordu au cœur. Il lui sembla qu'il venait d'être attaqué, touché même, et que ce serait une lâcheté de ne pas répondre par un coup énergique à l'attaque sans pitié qu'on venait de lui envoyer. Ce coup vengeur, Crillon le lui avait enseigné pendant la route.

Il se redressa le front assombri, passa une main frémissante dans ses beaux cheveux, et dominant cette femme assise de toute sa taille, de toute sa beauté de corps et d'âme :

— Mais, mademoiselle, lui dit-il, je ne sais pas si vous agirez prudemment en laissant votre famille vous chercher un mari.

Elle le regarda, surprise.

— Un mari, continua-t-il, sera exigeant. Ce n'est plus un amant qui s'extasie et remercie à deux genoux, et, quand il ne le demande pas lui-même, accepte toujours le bandeau qu'une femme lui met sur les yeux.

Henriette, en écoutant ces étranges paroles, restait indécise entre l'étonnement et la colère.

— Un mari, poursuivit Espérance, vous demandera compte de toute votre vie, mademoi-

selle, et chacune de vos actions lui fournira matière à questions et à recherches.

— Je ne suppose pas, répliqua Henriette pâlissant, que ces questions et ces recherches puissent jamais tourner à mon déshonneur... Vous êtes un honnête homme, monsieur, je le crois du moins, et qui que ce soit vous ferait vainement des questions à mon sujet. Mon secret ne peut donc être révélé que par vous... dois-je craindre qu'il le soit jamais? Si vous vous défiiez de vous-même, dites-le, du moins, pour que je sache à quoi m'en tenir.

Le cœur loyal d'Espérance battait au moment de porter le grand coup. Mais il reprit courage sous le regard venimeux de l'adversaire.

— Votre secret, mademoiselle, dit-il d'une voix émue, ne court aucun danger. Je parle du secret qui nous est commun. Celui-là, je vous le garantis, mais celui-là seul. Je ne puis m'engager pour les autres.

— Que prétendez-vous dire? s'écria Henriette avec un serrement de cœur qui retira de son visage le peu de sang que cette discussion y avait laissé. Quels autres secrets puis-je avoir?

— Cela ne me regarde pas, mademoiselle,

mais votre mari s'en occupera; et au lieu de croire, comme je l'ai fait, à cette bague donnée par mademoiselle Marie d'Entragues, enfant de douze ans, au page de votre mère, il vous demandera si ce n'est pas vous plutôt qui aviez donné la bague qu'un assassin a volée pour vous au cadavre d'Urbain du Jardin.

Henriette devint livide, poussa un cri sourd et chancela sous l'autorité de ce regard ferme et de cette parole hardie. Espérance se croisa les bras et attendit la réponse.

— Qui vous a appris ce nom? murmura-t-elle avec angoisse.

— Peu importe. Je le sais, voilà l'essentiel.

— Mais, enfin, de quoi m'accusez-vous, en rapprochant ce nom du mien ?

— Je croyais vous l'avoir dit, mademoiselle, et votre égarement prouve assez que vous m'avez compris.

—Je sens une calomnie, une injure, et je me révolte, voilà tout. D'ailleurs, comment se fait-il que vous veniez m'accuser aujourd'hui d'un crime que vous ne me reprochiez pas il y a trois jours?

— Parce que je ne le sais que depuis deux heures.

— Et alors, reprit-elle vivement, pourquoi il y a dix minutes étiez-vous à mes pieds me rappelant des souvenirs d'amour?

— Parce qu'il y a dix minutes j'espérais encore ce que je n'espère plus maintenant.

— Quoi donc?

— Vous trouver innocente.

— Nommez-moi les calomniateurs!

— Que vous sert-il de les connaître? Tout à l'heure vous m'avez congédié, c'est signe que vous ne m'aimez plus. Quand on cesse d'aimer les gens, s'occupe-t-on de ce qu'ils pensent?

— Évidemment, monsieur, je tiendrais peu à l'estime d'un homme qui manquerait assez de confiance envers moi pour m'attribuer....

— Ce qu'on attribue à votre sœur, à une pauvre absente que vous laissez accuser, que vous accusez vous-même.

— Mais, monsieur, vous m'insultez.

— La colère n'est pas une réponse.

— L'insulte n'est pas une preuve, et si vous n'êtes venu que pour m'insulter, vous eussiez mieux fait de ne pas venir.

Espérance était bon, mais il n'était pas faible. Cette nouvelle agression l'exaspéra.

— Je ne suis venu, mademoiselle, dit-il, que pour répondre à l'invitation que j'avais reçue de

vous. Car vous m'avez appelé, ne vous déplaise, et je porte heureusement sur moi ma lettre d'audience. Peut-être me direz-vous qu'elle n'est pas de vous, car la personne qui vient de me traiter ainsi n'est pas celle qui écrivait :

« Cher Espérance, tu sais où me trouver, tu n'as oublié ni l'heure ni le jour fixés par ton Henriette qui t'aime. »

— N'est-ce pas, mademoiselle, ajouta-t-il en mettant le billet ouvert sous les yeux de la jeune fille frémissante, n'est-ce pas que vous ne vous comprenez pas d'avoir pu écrire ces lignes et d'avoir peut-être pensé ce que vous écriviez?

Henriette, en effet, venait de voir avec épouvante ce billet dans la main d'Espérance. Lui, calmé par l'évaporation de la première colère, plia tranquillement la feuille et la remit dans la bourse brodée qu'il portait à sa ceinture. Les yeux d'Henriette dévoraient ce papier accusateur et brillèrent de fureur en le voyant disparaître.

— Ainsi, reprit le jeune homme, je ne suis venu vous voir que pour continuer notre rôle d'amants interrompu par votre absence. En route j'ai su votre faute et votre mensonge. On me conseillait de rebrousser chemin. Par faiblesse

j'ai voulu obtenir de vous une explication. Me voici : vous refusez de vous expliquer, vous accueillez mes propositions conciliantes par des menaces, j'accepte la guerre. Adieu, mademoiselle, adieu.

Il se dirigea vers la fenêtre; sa décision était nettement écrite sur ses traits. En le voyant près de partir, Henriette au désespoir, — il emportait le billet, — s'élança vers lui et le saisit par les deux mains avec tous les signes du repentir et de l'humilité.

— Espérance ! s'écria-t-elle, reste, tu sais bien que je t'aime.

— Mais non, dit-il, je ne le sais plus.

— Comprends donc ma douleur, ma folie; comprends donc l'horreur de ma situation.

— Pourquoi m'avoir chassé?

— Tu m'accusais.

— Pourquoi m'avoir menti ?

— Rappelle-toi en quelles circonstances. C'est ce la Ramée qui est cause de tout. Il ose m'aimer; j'ai ce malheur ! Il m'écrit chez ma tante une ridicule lettre entortillée, que le hasard fait tomber en tes mains; tu t'étonnes, tu m'interroges. Il était question dans cette lettre fatale de secret, de Marie, d'honneur de la famille. Je me confie à toi, je t'explique comment

ce la Ramée s'arroge des droits sur moi pour se faire payer son dévouement. Dans sa lettre il ne parlait que de la faute de Marie, puisque ma mère, par tendresse pour moi, ne lui avait parlé que de ma sœur. Voulais-tu que pour justifier ma sœur cadette, que tu n'as jamais vue, que tu ne verras jamais, j'allasse m'accuser inutilement et risquer de perdre ton amour? Ton amour plus précieux pour moi que l'honneur, tu le sais, toi pour qui j'ai tout oublié! Allons, pardonne, tu n'es pas méchant; aie pitié de ta maîtresse, dont tu es le premier amour. J'ai été légère, quelle jeune fille ne l'est pas? mais une étourderie n'est pas un crime; ce n'est qu'une étourderie; qu'on me prouve autre chose... Pardonne, oublie... Je t'aime, Espérance, et n'ai jamais cessé de t'aimer.

Elle l'enlaçait de ses bras si beaux, elle embrasait de ses lèvres ardentes un visage qui trahissait toute l'émotion, toute la faiblesse magnanime du généreux Espérance.

— Vous me chassiez, cependant, dit-il tout troublé.

— Pardonne la colère à une âme noble que révolte une honteuse accusation.

— Vous me chassiez avant d'avoir été accusée.

— Oh! pardonne encore plus à la pauvre jeune fille que ses parents circonviennent et qui se voit captive, isolée, séparée à jamais peut-être de celui qu'elle aime. Mon père est sans pitié, ma mère rêve pour moi des alliances au-dessus de mon faible mérite. Un soupçon de leur part c'est pour moi la mort.

— Vous ne serez pas perdue cependant pour m'aimer, dit Espérance, et près de moi vous n'avez à craindre ni la pauvreté, ni le déshonneur !

— Vous ne connaissez pas vos parents, dit la jeune fille avec une hypocrite douceur; voilà pourquoi jamais les miens ne consentiraient à nous unir. Oh! sans cela, je vous avouerais avec orgueil. Allons, vous voilà devenu raisonnable, vous n'êtes plus ce furieux qui maltraitait une pauvre fille dont le malheur est le seul crime. Je lis dans vos beaux yeux l'oubli, j'y lis plus encore, n'est-ce pas? Vous m'aimez toujours?

— Il le faut bien, soupira ce tendre cœur.

Un éclair de triomphe illumina le visage pâle d'Henriette.

— Est-il possible, dit-elle, que l'orgueil fausse à ce point une belle âme, qu'elle devienne ingrate jusqu'à l'indélicatesse?

Elle enveloppa ce mot amer dans le miel d'un baiser.

— Comment cela? dit Espérance.

— Oui, vous me reprochez une preuve d'amour, une lettre.

— Je ne l'ai pas reprochée, je l'ai citée.

— Le rouge m'en monte au visage. Il me reprochait d'avoir été confiante... et moi, dans ma douleur, je me disais : « S'il s'arme de cette lettre contre moi, aujourd'hui qu'il m'aime, quel usage en fera-t-il donc lorsqu'un jour il ne m'aimera plus? »

Un nouveau baiser fit passer cette nouvelle goutte de poison.

— Me croyez-vous à ce point votre ennemi?

— Pas vous! mais on vous influencera; vous êtes faible pour tout le monde, excepté pour moi, et quand nous serons séparés... Oh! mon cher Espérance, si votre faiblesse, si un malheureux hasard fait tomber ce billet en des mains étrangères, je suis perdue, perdue par celui que j'ai tant aimé... Quel châtiment! il sera juste!

Elle s'attendrit en disant ces mots : Espérance la prit dans ses bras avec transport.

— Ne la redoute plus, cette lettre, dit-il, nous allons la brûler ensemble.

Pauvre Espérance ! qui prit pour un sourire d'ange la joie infernale allumée dans les yeux d'Henriette, et pour une douce rançon d'amour son baiser de Judas !

Il fouilla dans sa bourse pour y prendre le billet. Henriette tendit une main tremblante d'avidité.

Soudain plusieurs coups pressés retentirent à la porte du pavillon, et une voix impatiente cria :

— Henriette ! Henriette !

— C'est ma mère ! dit celle-ci épouvantée.

Espérance courut au balcon, Henriette l'arrêta, songeant qu'il emportait avec lui la lettre.

— Dans ma chambre, dit-elle.

Elle y poussa le jeune homme, ferma la porte et descendit ouvrir.

FIN DU PREMIER VOLUME.